N° 290 — Tome LXXX 16 Juillet 1909

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingtième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, ALEXANDRA DAVID, HENRY-D. DAVRAY, MAURICE DU PLESSYS,
GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, HENRIK IBSEN,
TRISTAN LECLÈRE, CAMILLE MARBO, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
CHARLES MORICE, M.-C. POINSOT et M. GOBETCHIA, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
ALBERT DE ROCHAS, ANDRÉ ROUVEYRE, JOSÉ THÉRY.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMIX

SOMMAIRE

—

N° 290 — 16 JUILLET 1909

Jean de Gourmont	*Les Muses. Essai de physiologie poétique*	193
Henrik Ibsen	*Le « Brand » épique d'Ibsen*, publié par P.-G. La Chesnais	212
Maurice du Plessys	*Ode à Pallas occidentale ou le Testament de Damon*	232
Albert de Rochas	*Gemma-Louise. Un cas de dédoublement de la personnalité*	240
Alexandra David	*Les Colonies Sionistes en Palestine.*	266
M.-C. Poinsot et M. Gobetchia.	*La Littérature Géorgienne contemporaine*	276
Camille Marbo	*Cartes sur table*, nouvelle	290
André Rouveyre	*Visages : XX. Auguste Rodin*	301

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXXXIX. La pluie*	302
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	305
Rachilde	*Les Romans*	309
Jean de Gourmont	*Littérature*	316
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	317
Henri Mazel	*Science sociale*	323
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	327
José Théry	*Questions juridiques*	332
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	336
R. de Bury	*Les Journaux*	342
André Fontainas	*Les Théâtres*	345
Charles Morice	*Art moderne*	347
Tristan Leclère	*Art ancien*	352
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	356
Henri Albert	*Lettres allemandes*	361
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	365
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	371
Mercure	*Publications récentes*	377
—	*Echos*	380

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

MICHEL CORDAY

LES RÉVÉLÉES

(Roman)

COSMO-HAMILTON

BRIDGE

(Traduit par Mme Th. BERTON)

ADOLPHE DARVANT

LES CONFIDENCES DE SOURICETTE

DAME D'HONNEUR DE L'IMPÉRATRICE *(illustré)*

GEORGES DOCQUOIS

LA PETITE FLUTE

(Odelettes Parisiennes)

PAUL GINISTY

FRANCINÉ, ACTRICE DE DRAME

VICTOR HUGO & PAUL MEURICE

CORRESPONDANCE

CHARLES-ÉDOUARD LÉVY

LE MÉDECIN

(Roman)

G. DE PAWLOWSKI

POLOCHON

JEAN RAŸTER

LES RÉVOLTÉS

(Poèmes)

ROBERT DREYFUS

PETITE HISTOIRE DE LA REVUE DE FIN D'ANNÉE

(Nombreuses illustrations)..... Prix : 5 francs.

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

MERCVRE DE FRANCE

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, PARIS

LES

MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. JEAN CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr

Viennent de paraître :

WAGNER

PAR

Henri LICHTENBERGER

Professeur-adjoint à la Sorbonne

TROUVÈRES ET TROUBADOURS

PAR

Pierre AUBRY

Précédemment parus :

PALESTRINA, par MICHEL BRENET *(2e édition)*.
CÉSAR FRANCK, par Vincent D'INDY *(4e édition)*.
J.-S. BACH, par ANDRÉ PIRRO *(2e édition)*.
BEETHOVEN, par JEAN CHANTAVOINE *(4e édition)*.
MENDELSSOHN, par CAMILLE BELLAIGUE *(2e édition)*.
SMETANA, par WILLIAM RITTER.
RAMEAU, par LOUIS LALOY.
MOUSSORGSKI, par M.-D. CALVOCORESSI.
HAYDN, par MICHEL BRENET.

Envoi franco contre mandat-poste

BERNARD GRASSET, éditeur, 7, rue Corneille — Paris-6e

VIENNENT DE PARAITRE :

RANÇOIS-GUILLAUME DE MAIGRET

SELON QUE VOTRE HUMEUR... nouvelles.

l. in-16 ..... 3.50

D'ARNOLDI

SANS CONCLURE, nouvelles.

l. in-16 ..... 3.50

NDRÉ LEBLANC

LA MAISON DU PASSÉ, poèmes.

l. in-16 ..... 3.50

EAN AMADE

PASTOURE ET SON MAITRE, nouvelles.

l. in-16 ..... 3.50

EAN CARRÈRE

LA DAME DU NORD, nouvelle.

l. in-16 ..... 1 »

rochainement la QUATRIÈME ÉDITION de

ÉMILE BAUMANN

L'IMMOLÉ, roman.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

l. in-16 ..... 3.50

Envoi franco du catalogue sur demande.

Librairie E. SANSOT et Cie, Éditeurs, 7, rue de l'Éperon, P

" LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI "

Collection artistique de Biographies contemporaines

Conçue sur un plan sérieux et méthodique et soigneusement documentée, ce collection est un précieux auxiliaire pour tous ceux qui désirent se renseigr minutieusement sur les personnalités contemporaines.

Chaque biographie luxueusement imprimée forme une élégante plaque in-18 jésus, illustrée d'un *portrait-frontispice*, d'un *autographe*, complétée par u suite d'*opinions* et par une *bibliographie* des œuvres publiées, des collaboratic diverses, des préfaces et des ouvrages à consulter.

Prix de chaque biographie : 1 fr.

Viennent de paraître :

Henry BATAILLE
Par DENYS AMIEL

Paul DÉROULÈDE
Par FLORENT MATTER

BIOGRAPHIES PARUES :

Paul Adam, par Marcel Batilliat.
Octave Mirbeau, par Edmond Pilon.
Remy de Gourmont, par Pierre de Querlon
Frédéric Nietzsche, par Henri Albert.
Maurice Donnay, par Roger Le Brun.
Jules Lemaitre, par E. Sansot-Orland.
Judith Gauthier, par Remy de Gourmont.
Camille Lemonnier, par Léon Bazalgette.
Emile Faguet, par Alphonse Séché.
Anatole France, par Roger Le Brun.
Henri de Régnier, par Paul Léautaud.
Alfred Capus, par Edouard Quet.
Willy, par Henri Albert.
Paul Bourget, par Georges Grappe.
Péladan, par René-Georges Aubrun.
Pierre Louys, par Ernest Gaubert.
Maurice Maeterlinck, par Ad. van Bever.
Marcel Prévost, par Jules Bertaut.
F. Brunetière, par L.-R. Richard.
F. de Curel, par Roger Le Brun.
Jean Lorrain, par Ernest Gaubert.
Jean Moréas, par Jean de Gourmont.
Paul et Victor Margueritte, par Edmond Pilon.
Henri Houssaye, par L. Sonolet.
Camille Mauclair, par Jean Aubry.
Edouard Rod, par Firmin Roz.
François Coppée, par Ernest Gaubert.
Henry Bordeaux, par Amédée Britsch
Jules Claretie, par Georges Grappe.
Georges Clémenceau, par Maurice Blond.
Georges Courteline, par Roger Le Bri
Emile Verhaeren, par Léon Bazalget
Leo Claretie, par Pétrus Durel.
Maurice Barrès, par René Gillouin,
Sully Prudhomme, par Pierre Fons.
Rachilde, par Ernest Gaubert.
J.-H. Rosny, par Georges Casella.
Edouard Schuré, par Louis de Romeuf
Auguste Dorchain, par Albert-Emile So
Comtesse de Noailles, par René Gillou
Catulle Mendès, par Adrien Bertran
Pierre Loti, par Jean Mariel.
Marcelle Tinayre, par Martin-Mamy.
René Doumic, par Edouard Beaufils.
St-Georges de Bouhélier, par Maur Le Blond
Abbé Loisy, par Alfred Dézez.

LES MUSES

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POÉTIQUE

—

Les gens sains considèrent la poésie comme un jeu de luxe, presque inutile, et en dehors de la vie. C'est qu'en effet la poésie leur serait une inutile extériorisation, et ils trouvent en eux-mêmes l'atmosphère vitale nécessaire. Mais, pour ceux qui cherchent cette plénitude de vie, la poésie est une des manifestations les plus nécessaires au maintien et à l'évolution de l'espèce. Si, physiologiquement, l'homme est immuable, et seulement capable des mêmes sensations, il a besoin, pour maintenir en lui le même degré d'émotion, que ses impressions soient renouvelées. Evolution signifie changement. L'évolution n'est donc qu'extérieure à l'homme. N'ayons pas l'orgueil de croire que notre sensibilité poétique puisse augmenter d'intensité : il y a seulement, dans l'évolution apparente de notre sensibilité, adaptation de notre organisme pour percevoir toujours le même degré d'émotion. Notre organisme ne perçoit plus les sensations trop souvent répétées; de là la nécessité d'aggraver l'expression poétique ou musicale; de là, en musique, les accords de neuvième, en poésie, les dièzes verlainiens, en peinture, l'impressionnisme. La sensibilité n'évolue pas, mais seulement les formes qu'elle suscite. On peut formuler cette loi, puisque l'évolution organiqne ne saurait s'exercer que sur des périodes incalculables. La poésie s'adapte donc aux exigences de notre organisme qui a besoin d'émotions nouvelles pour être troublé. C'est ce qui explique que

les grands poètes et les vrais musiciens exagèrent toujours l'expression de leur formule nouvelle. C'est ce qui explique qu'ils ne sont compris que de leur génération, parce que le cerveau des vieilles gens, cloisonné, se refuse à toute nouveauté. Mais, plutôt que la nouveauté d'expression, c'est le changement d'expression qui est capable de réveiller les sensibilités, puisque une musique très ancienne, une poésie d'autrefois peuvent recréer en nous un état d'émotion vivant. Ce qui est oublié redevient neuf, et il y a peut-être, dans la vie des peuples, un rythme de résurrections successives d'émotions anciennes, que nous rajeunissons. Admirons l'immutabilité de notre sensibilité, et que ce point de vue nous fasse juger d'une manière nouvelle nos poètes des siècles disparus, et les lecteurs qui furent émus par leur poésie (1).

Mais ce que j'essaie d'expliquer presque scientifiquement, les poètes l'accomplissent avec une merveilleuse inconscience. Inconscience nécessaire. Les poètes et les musiciens, loin d'être des êtres très intelligents (c'est-à-dire qui contrôlent leurs gestes), sont comme les représentants attardés d'une primitive humanité, où le langage n'était pas dissocié de la musique. Je lis ces vers de *Sagesse* :

Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,
. . . . . .
Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates
Dire à cette âme qui se pâme ?
. . . . . .

Leur sens littéral est peu troublant, mais la musique des mots crée en moi une atmosphère de sentiment ému ; et on comprend que les vrais poètes sont, en effet, comme la per-

(1) C'est le mouvement qui constitue la vraie poésie, et non le vers mesuré. Il n'y a donc pas une barrière infranchissable entre la prose et la poésie; et même à certaines époques de notre littérature, c'est dans la prose de quelques grands écrivains que le rythme poétique se réfugie : J.-J. Rousseau, Chateaubriand, tandis que la versification des poètes ne contient aucune émotionnée cadence : Jean-Baptiste Rousseau, etc. Stendhal écrit, en 1823 : « *Prosaïque* est un mot nouveau qu'autrefois je trouvais ridicule, car rien de plus froid que nos poésies; s'il y a quelque chaleur en France depuis cinquante ans, c'est assurément dans la prose. » *De l'Amour*.

pétuation à travers les siècles de ce premier langage de l'humanité, qui n'exprimait que des états de sensibilité. Alors, la poésie, c'est bien « de la musique avant toute chose ». En poésie, les rimes sont comme les deux pôles d'une sensation ; il s'agit d'enfermer entre deux rimes une sensation : trouver le mot musical qui l'évoque, et le motif qui le prolonge sur le clavier de nos nerfs. Nous restituer la sensation même, la vibration nerveuse, c'est ce que doit faire la poésie. Mais la poésie absolue telle que je la conçois ici est rare : pour un Verlaine, que de Leconte de Lisle et de Heredia qui contrediraient cette théorie, puisque leur poésie n'est que de l'art. Ne pourrait-on pas trouver aussi dans le leit-motif de Wagner comme un essai d'intellectualisation de la musique, un essai de langage musical rationnel ? Mais sans doute les deux langues ne se rejoindront jamais (1).

On peut constater que toute vraie poésie est sensuelle et même sexuelle : expression d'un état de désir physique, transposé, elle éveille en nous les images qui l'ont fait naître. C'est que le poète est le maître du langage, et que le langage est avant tout l'expression de l'instinct sexuel : « Le centre des idées génitales, écrit le Dr Voivenel (2), est fonctionnellement rattaché au centre du langage. Les poètes sont de grands amoureux. » « Le langage, dit encore le Dr Voivenel, tient une place énorme dans la lutte pour la conquête de la femme. C'est la plus terrible des armes sexuelles, et quoi d'étonnant à ce que ceux qui la possèdent à un degré extrême soient, d'autre part, des excités génitaux ? » Chez les poètes, le langage est l'expression directe de leur sensibilité ; ils ne raisonnent pas, ils parlent, ils font la roue, comme le paon, devant leur Muse, symbole de leur désir perpétuel de la femme. Chez eux, c'est l'imagination qui commande le désir, et non pas seulement la nécessité physique de se répandre. Aussi parlent-ils leurs amours plus qu'ils ne les réalisent : ils mettent dans

(1) Le dictionnaire de la musique n'est pas fait, n'est pas même commencé ; ce n'est que par hasard que l'on trouve les phrases qui disent : *je suis en colère*, ou *je vous aime*, et leurs nuances. Le *maestro* ne trouve ces phrases que lorsqu'elles lui sont dictées par la présence de sa passion dans son cœur, ou par son souvenir. Les gens qui passent le feu de la jeunesse à étudier au lieu de sentir ne peuvent donc pas être artistes, rien de plus simple que ce mécanisme. (Stendhal, *De l'Amour*.)

(2) Dr Paul Voivenel, *Littérature et Folie*. 1 vol. in-8°. Toulouse, Gimet-Tisseau, 1908.

leurs poèmes le rythme même de ces gestes dédaignés, et c'est pour cela que nous retrouvons dans leurs œuvres le parfum et la nudité même de la femme.

« Chez les désharmonisés, écrit Régis, l'imagination n'est jamais absente des actes de la sexualité » ; et on peut citer le cas de certains imaginatifs, trouvant auprès d'une femme réelle et vivante une excitation dans l'image évoquée d'une autre femme, dans tel geste revécu, dans tel souvenir d'une page lue, etc... Ces imaginatifs sont des poètes.

Cette hypertrophie de la sensibilité et de l'imagination chez les poètes les a fait qualifier, par certains savants, de désharmonisés, de déséquilibrés organiquement. C'est seulement, chez eux, prédominance d'une faculté physique et mentale. Un harmonisé parfait serait un être bien peu intéressant, en tout cas, improductif au point de vue artistique. Le désharmonisé, au contraire, cherchera, par l'art, à rétablir en lui l'harmonie : d'où son œuvre artistique poétique ou musicale. C'est physiologique : il s'agit de retrouver l'état physiologique normal, de recréer, en soi et autour de soi, l'atmosphère et comme la température nécessaire à la vie, le milieu vital propre à son espèce et à sa race.

Pour bien comprendre ce qu'est le rythme poétique, il faut faire abstraction de l'écriture, qui rend la poésie presque abstraite, presque silencieuse : la poésie est, en réalité, le rythme musical du poète, c'est un geste musculaire nécessaire à la vie cellulaire de son organisme. Le mot de poète évoque je ne sais quelle signification d'exil ; un poète est toujours « ailleurs » ; il ne vit que dans le monde imaginaire qu'il s'est construit, et qui est pour lui plus réel que le vrai. C'est que ce monde imaginaire est son milieu vital, qu'il reconstitue imaginativement et artistiquement.

Je voudrais, d'après cette méthode critique, analyser l'œuvre de quelques femmes poètes et montrer que, par leur poésie, elles créent en elles, et projettent devant elles, comme les méduses des grandes profondeurs, leur propre lumière. C'est dans ce rayon lumineux qu'elles vivent et qu'elles chantent, éblouies de leur propre clarté intérieure.

Mais d'abord, en dehors de cette nécessité générale à toute poésie d'être la reconstitution artistique d'un milieu vital, la poésie féminine a-t-elle un caractère particulier ? Le but de la

poésie masculine est la conquête de la femme : le poète fait la roue comme un paon ; son langage est son plumage. Il faut donc que la poésie féminine soit comme l'autre face de la sexualité, qu'elle nous montre le désir de la femme d'être saisie, emportée comme une proie ; cette sorte d'effroi délicieux où la crainte se mêle au désir, parce que la volupté qu'elle devine la blessera. Mais on s'aperçoit vite que, chez la femme poète, ce n'est pas le désir de l'homme qui domine, mais seulement la nécessité d'une vibration eurythmique qui régularise son équilibre nerveux. La vie physiologique de la femme est dominée par cette recherche de l'eurythmie nerveuse. L'amour normal le lui procure rarement ; elle demande des gestes plus compliqués et savants auxquels puissent se marier les jeux de l'imagination et de la suggestion. George Sand a cherché toute sa vie, sans la trouver, la réalité de sa chair et ce repos momentanément absolu de sa sensibilité détendue. Le plaisir qu'elle prit à écrire lui fut une transposition de la sensualité impossible. J'imagine que les femmes poètes trouvent dans leur poésie leur plus parfaite eurythmie. L'inspiration chez elles ne peut être séparée de leur état physiologique, dont elle exprime les diverses fluctuations périodiques. Le cygne est blessé ; son sang tache la blancheur de son plumage ; il va chanter et son chant sera un cri d'amour, un appel qui ne veut pas être entendu, un cri de sensualité plus beau de n'être pas étouffé par l'étreinte brutale du mâle. La poésie, c'est de la sensualité transposée en éréthisme mental : cela devient l'amour de la vie, du soleil, des odeurs, des violences, des douleurs, des joies, et des rêves.

Pour qu'une œuvre poétique puisse avoir une influence vivante sur la sensibilité contemporaine, il est nécessaire qu'elle ait été touchée par les mains et par les lèvres des femmes, que les femmes aient plongé en elle leur visage comme en une rose. Cette vivification a manqué à beaucoup d'œuvres poétiques, d'un art sincère et puissant, pour qu'elles se propagent. Ce sont les femmes qui, parmi les poèmes, choisissent ceux dont l'émotion est adéquate à la sensibilité ambiante : alors, elles s'en font les propagatrices, les vulgarisatrices. Quelques-unes se sont même si parfaitement assimilé la poésie de certains maîtres qu'elles ont, instinctivement, produit des poèmes presque identiques aux leurs. Mais leur art, et ceci est un des caractères de la poésie féminine, sait éliminer ce qui

serait trop nouveau pour s'adapter à la sensibilité du public. Par elles, la poésie de Verlaine, de Régnier, de Jammes, sentimentalisée, a pénétré dans la foule. Il ne s'agit pas d'imitations, mais d'une assimilation merveilleuse qui devient chez elles une vraie sincérité. Oui, en vérité, dans le creuset de leur cœur, les émotions littéraires et les émotions réelles se confondent en une même vivante sincérité. J'ai lu presque tous les livres de vers des jeunes femmes poètes, leurs poèmes sont souvent émus, ce sont des minutes de vie transcrites, de la vraie douleur, mais, souvent aussi, malgré le rythme et la rime, ce n'est pas encore de l'art, c'est trop près de la sensation directe, même si cette sensation est provoquée par une réminiscence littéraire. Trop près de la sensation directe; les femmes poètes, en effet, n'atteignent la cristallisation refroidie de l'art que par hasard, sans le vouloir et sans le chercher. Il arrive cependant qu'une sensation, longtemps gardée en leur cœur, y prenne la forme même de leur être secret, et se cristallise en un beau vers, immuable. Mais, le plus souvent, ce que ces poétesses cherchent à exprimer, c'est la vibration immédiate de leur sensibilité, le mouvement même de leur émotion spontanée. On dirait aussi qu'elles tentent d'attirer les désirs épars dans l'air : leur poésie me semble souvent une nudité aguichante. Toute femme poète fait un peu le geste de Phryné qui se dénude devant ses juges, ou, plutôt et plus simplement, le geste de l'amante qui se déshabille pour son amant. Mais c'est une impudeur plus complète, puisque ces femmes porte-lyres nous révèlent ce que l'amant le plus perspicace, le plus curieux ne saurait découvrir : les secrets mouvements de leur horlogerie sentimentale.

Cependant quelques-unes, parmi ces poétesses, doivent être distinguées, parce que leur poésie, rayonnement de leur être, atteint une généralisation qui dépasse leur personnalité. Il y a, parfois, dans les œuvres de M^mes^ de Noailles, Gérard d'Houville, Marie Dauguet, Lucie Delarue-Mardrus, Renée Vivien, et quelques autres femmes-poètes, un art véritable, qui recrée artistiquement les sensations enregistrées par elles. Je n'étudierai pas leurs ouvrages avec une minutieuse analyse : je voudrais seulement rechercher pourquoi ces poétesses ont chanté, et, pour ainsi dire, les raisons physiologiques de leur génie.

On trouvera, dans cette étude, une synthèse de la poésie féminine contemporaine, dont je n'ai dédaigné aucune des manifestations. J'ai cherché, dans l'œuvre de quelques poétesses encore peu connues du public l'expression secrète de la sensibilité féminine actuelle.

S'il fallait d'un mot qualifier cette poésie féminine, on l'appellerait une poésie dionysiaque, ivre d'elle-même. Cette frénésie, ce pêle-mêle de sensations n'est peut-être que la mise en fusion d'éléments nouveaux, qui attendent un grand poète pour être fixés en art. Il faut comprendre que Verlaine, par exemple, loin d'être un novateur, fut au contraire un aboutissement de toute une poésie féminine. Mme Desbordes-Valmore est une sorte de précurseur de Verlaine. Si le vingtième siècle produit un grand poète, ce poète n'ignorera ni l'ardente nostalgie de Mme de Noailles, ni le paganisme bucolique de Marie Dauguet, etc. On pourrait dire que ce Messie attendu fera un enfant à ces femmes : leur poésie d'ailleurs me symbolise bien cet état d'attente du mâle. Elles sont là, ces Muses, dirai-je, en diluant un vers de Marie Dauguet, avec leur âme ouverte, avec leur chair qui s'offre.

Mme DE NOAILLES

Deux grandes idées, ou plutôt deux grandes sensations, hantent l'œuvre poétique de Mme de Noailles : la peur de la mort et de la nuit, et la recherche du bonheur. On verra qu'elle n'écrivit que pour écarter cette crainte et réaliser ce désir.

La crainte de l'anéantissement final lui fait aimer la vie avec une sorte de frénésie désespérée : elle voudrait laisser au monde une empreinte ineffaçable de son être unique :

Je m'appuierai si bien et si fort à la vie,
D'une si rude étreinte et d'un tel serrement
Qu'avant que la douceur du jour me soit ravie
Elle s'échauffera de mon enlacement.

Je laisserai de moi, dans le pli des collines,
La chaleur de mes yeux qui les ont vu fleurir,
Et la cigale assise aux branches de l'épine
Fera vibrer le cri strident de mon désir.

. . . . . .

La nature qui fut ma joie et mon domaine
Respirera dans l'air ma persistante ardeur

Et sur l'abattement de la tristesse humaine,
Je laisserai la forme unique de mon cœur.

Pourtant, elle comprend avec effroi l'éphéméréité de son être, et qu'un jour ses yeux, qui contemplent les merveilleuses couleurs de la vie, s'empliront de nuit. Mais son œuvre lui donne une illusion d'éternité, mieux, crée, pour elle, réellement, cette éternité qu'elle désire. Des êtres viendront, après elle, qui aimeront sa poésie, l'aimeront elle-même dans l'œuvre qu'elle aura laissée. Ce n'est pas un désir de vanité, mais un besoin réel, physique, de son organisme. Ainsi, en se suggestionnant cette pérennité de sa propre vie dans son œuvre, elle éteint une de ses angoisses : la peur affreuse de la mort. Alors, elle accumulera dans ses volumes, comme une abeille dans les alvéoles de sa ruche, toutes ses sensations, ses soirs et ses matins, et tous les aspects des heures qu'elle aura vécu. Elle déposera secrètement toute son âme, toute sa chair, toute sa vie, dans son œuvre.

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.
. . . . . .
Et qu'un jeune homme alors lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des compagnes réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles.

Cet espoir, où se mêle un regret désespéré, la poétesse le dira avec une plus belle précision encore dans ces vers :

Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
Vers mon ombre riante et pleine de clarté,
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie...

Il y a, dans cet orgueilleux désir de se vouloir aimée, de se vouloir vivante au delà de la mort, une nouvelle transposition du besoin d'éternité, que les religions ont implanté en nous. Mais, malgré sa volonté de déposer dans son œuvre ses émotions brûlantes, la poétesse se rend compte qu'elle ne nous laisse, hélas ! que l'ombre de ses jours. C'est le titre, très si-

gnificatif, d'un de ses recueils. Voici quelques pincées de cette cendre, encore chaude :

Les yeux, les yeux, ne plus se souvenir des yeux,
Les yeux qu'on a aimés, mauvais comme des pierres !...
Ces yeux profonds avec des flèches au milieu
Ah ! qu'ils ferment en nous leurs cils et leurs paupières.

J'ai cueilli encore, dans ce recueil, quelques vers, qui traduisent la plus belle minute de l'amour : la certitude dans l'attente :

Mon cœur est comme un bois où les dieux vont venir.
. . . . . .
Je tremble, tout s'efface, il n'y a plus que nous.
. . . . . .
Il n'y a plus que toi et que moi sur la terre.

En même temps que la poétesse cherche à éteindre son angoisse de la mort, elle cultive le bonheur, étend vers lui ses bras, comme des branches s'élancent vers la lumière. Elle avoue cette naïve allégresse :

De croire que plus loin, d'autres cieux, d'autres mains
Donneront de meilleurs et plus sûrs lendemains
Et que le bonheur est aux lieux où l'on arrive...

C'est un bonheur toujours déçu, et toujours renaissant. Où est le bonheur ? et le rêve du poète le cherche dans toutes les villes du monde, dans tous les rêves de son imagination, dans l'histoire et dans le passé. Désir de fuite perpétuelle vers un ailleurs, où elle pourra être elle-même, celle en qui des hérédités différentes ont mêlé l'ardeur de l'Orient et la mélancolie des âmes occidentales.

O beauté de toute la terre,
Visage innombrable des jours,
Voyez avec quel sombre amour
Mon cœur en vous se désaltère !

Et pourtant il faudra nous en aller d'ici,
Quitter les jours luisants, les jardins où nous sommes,
Cesser d'être du sang, des yeux, des mains, des hommes,
Descendre dans la nuit avec un front noirci,

Descendre par l'étroite horizontale porte,
Où l'on passe étendu, voilé, silencieux ;
Ne plus jamais vous voir, ô Lumière des cieux !
Hélas ! je n'étais pas faite pour être morte...
. . . . . .

Une âme orientale, faite pour la joie presque inconsciente, des pays de Soleil et qui a bu le poison de notre philosophie occidentale : tel est un des aspects de Mme de Noailles. Emprisonnée sous notre ciel gris, elle devra, pour s'épanouir, créer autour d'elle une atmosphère orientale, faite de belle lumière et de parfums. Son œuvre, où s'exprime jusqu'au délire l'amour de la vie et du soleil, est cette atmosphère lumineuse, elle-même extériorisée de l'âme du poète.

Les midis accablants de juillet lui donnent cette impressions de repos dans la langueur : « On n'a pas de regrets, pas de désir, pas d'âge. » La vie est arrêtée, et comme éternisée :

A l'ombre des volets, la chambre s'acclimate ;
Le silence est heureux, calme, doux, attiédi,
Pareil au lait qui dort dans une fraîche jatte ;
La pendule de bois fait un bruit lent, hardi,
Semblable à quelque chat qui pousse avec sa patte
Les instants, dont l'un chante et l'autre est assourdi.

Mais Mme de Noailles, en un de ses plus beaux poèmes : *Constantinople*, a eu, elle-même, l'intuition que son exil était le motif et la raison de son chant, et que, si elle n'avait pas été transplantée sous notre ciel, elle n'aurait pas chanté, parce qu'elle n'aurait pas senti l'inquiétude d'une autre lumière.

J'étais faite pour vivre en ces voiles de soie
Et sous ces colliers verts,
Qui serrent faiblement, qui couvrent et qui noient
Des bras toujours ouverts.

La douce perfidie et la ruse subtile
Auraient conduit mes jeux
Dans les jardins secrets où l'ardeur junévile
Jette un soupir joyeux.

On n'aurait jamais su ma peine ou mon délire,
Je n'aurais pas chanté,
J'aurais tenu sur moi comme une grande lyre
Les soleils de l'été ;

Peut-être que ma longue et profonde tristesse
Qui va priant, criant,
N'est que ce dur besoin qui m'afflige et m'oppresse
De vivre en Orient!...

L'œuvre de Mme de Noailles est trop connue, elle a été trop souvent étudiée et analysée pour que j'insiste sur sa valeur :

e voulais seulement ici chercher et découvrir, pour moi-même d'abord, les raisons profondes et secrètes de cette poésie, qui est bien un merveilleux effort pour reconstituer l'atmosphère vitale nécessaire à l'épanouissement du poète.

GÉRARD D'HOUVILLE

Mme de Régnier, qui signe ses romans, et les chroniques qu'elle publie dans *le Gaulois*, du pseudonyme de Gérard d'Houville, est encore l'auteur d'une série de poèmes, éparpillés en plusieurs revues, et qui n'ont pas encore été réunis en volumes. Les quelques pièces qu'ont rassemblées les anthologies nous permettent de juger de la maîtrise parfaite de son talent où il semble que l'art de Heredia s'est marié à celui de Henri de Régnier, en une simplicité d'un goût toujours sûr. Aucune femme ne manie avec plus de souplesse, dans les gestes de l'écriture, la langue française. Cette simplicité est savante; dans cette poésie, il y a un rythme doux et tendre, dont le flux laisse en nous une émotion très subtile :

Aux eaux douces du songe où longuement s'attarde
Notre langueur,
Fantômes incertains, lorsque je vous regarde
Avec douleur,

Ecartez les linceuls qui me cachent votre âme
Sous tant de plis ;
Car le temps, vieux tisseur, a mêlé dans leur trame
Beaucoup d'oublis.

. . . . . .

Mais, sur l'onde où déjà le charme de cette heure
Est effacé,
La rame qu'on relève et qui s'égoutte pleure
L'instant passé.

Ici, une image visuelle s'associe à une pensée abstraite : on voit l'une, on songe l'autre, et le mouvement des vers les mêle et les anime.

Cette poésie s'enfonce jusqu'à l'âme comme un baiser : on la sent s'insinuer en soi, et c'est à la fois une émotion intellectuelle et un peu sensuelle :

Des voiles transparents qui recouvrent la joue
Et les cheveux,
Mais laissent voir le rêve éternel qui se joue
Au fond des yeux.

J'aime encore le symbolisme sans trop de mystère de cett strophe :

Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre,
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré,
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.

Cette inspiration se souvient de Mallarmé : Gérard d'Hou ville évoque, suggère, plus qu'elle ne décrit, elle indique insinue une joie, une douleur plus qu'elle ne la clame, et cett dignité aristocratique nous repose des cris impudiques e quelquefois vulgaires de quelques autres poétesses.

Quand je refermerai mes grands yeux dans la mort,
Vous pleurerai-je, hélas! amèrement, ô vie...
. . . . . .
Et vous, naïf orgueil de mon jeune visage,
Et vous, souple fraîcheur de mes bras ronds et nus...
. . . . . .
Mais non, ce n'est pas vous, grâce de ma jeunesse,
Ni vous, ô liberté, rêve de mon cœur fier,
Que je verrai s'enfuir dans un sanglot amer,
Mais vous, mais vous ! ô chère et divine tendresse !
Alors qu'il me faudra pour jamais oublier,
C'est vous, c'est vous ! douceur des choses coutumières,
Vous qui resplendirez de suprême lumière,
Vous, mes humbles objets au charme familier !
.....
Et vous, chère langueur, tristesse douce et pure.....

Voici les mois et les saisons évoqués par la robe ou le parfum d'une fleur dans l'intimité du chez-soi : Mars qui sent

La violette bleue et la jacinthe lisse,
La maison qui s'emplit d'un parfum de narcisse,
.....
Les pivoines de juin tout en nacre et en soie
Gerbe claire mirée en un miroir obscur...

Mais chez ce poète encore, nous trouverons les motifs de sa poésie dans la nostalgie de sa terre ancestrale, de cette terre des Antilles dont elle essaie d'imaginer le ciel brûlant :

Lorsqu'il fait chaud et que je suis songeuse et seule
Je pense à vous,
Vous dont je ne sais rien, je rêve, ô mes aïeules,
A vos yeux doux.

Et dans ces *Stances aux dames créoles*, elle fait revivre

pour elle l'atmosphère des Antilles, et dans l'évocation de l'existence de ses aïeules berce son propre rêve :

La nuit se parfumait d'astres et de corolles
Et, peu à peu,
Vous regardiez s'ouvrir au ciel, belles créoles,
Des fleurs de feu.

C'est en elle que leur cœur revit, ce cœur qui lui a légué « sa flamme héréditaire et sa langueur » :

Ce cœur qui verse en moi quelques gouttes rougies
D'un sang vermeil,
Et qui m'aurait transmis toutes vos nostalgies
Loin du soleil,

Si je n'évoquais pas les beautés éternelles
D'un ciel brûlant
Du fond magique et noir de tes larges prunelles,
O mon enfant !

Rêve ensoleillé, et cette vivante et réelle expression d'une race, sa poésie et son enfant, permettent à la poétesse de vivre imaginativement et artistiquement dans une atmosphère de tiède langueur, où ses pensées, comme ses aïeules, se balancent, paresseuses et tristes, en s'éventant.

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Dans l'œuvre poétique de Mme Lucie Delarue-Mardrus revit le goût de conquête et d'aventures de la race normande. Ce ne sera pas la nostalgie de son pays qui l'inspirera, mais la curiosité des horizons nouveaux devinés du seuil de sa demeure qui regarde la mer. Partir, fuir... toute sa poésie sera l'expression de ce désir de fuite et de conquête, de cette recherche d'une terre d'élection où ses rêves ancestraux puissent se fixer et fleurir. Je songe aux races du Nord qui immigrèrent en Orient et en Italie, et qui apportèrent en ces pays un ferment de civilisation nouvelle. M. van Gennep, dans une étude sur *le Rôle des Germains dans la Renaissance italienne* (1), nous explique les rapports entre les races et la civilisation. Ainsi, conclut-il, la Renaissance italienne ne serait pas, comme le croyaient Burckhardt et d'autres historiens, le produit du *peuple* qui créa la civilisation romaine, mais celui d'une race nouvelle, apparentée d'une part aux Grecs de la belle époque,

(1) Cf. *Religions, Mœurs et Légendes*, 1 vol. in-18. Mercure de France, 1908.

de l'autre aux Francs, aux Saxons et aux Angles, qui tou prirent une prépondérance à l'élaboration de notre civilisatio moderne... » Ce désir, cette volonté d'immigration n'est sar doute pas éteint dans les races du Nord, qui ont peut-êtr besoin pour se développer totalement d'un chaud contact. Mai je ne veux qu'indiquer ici cette sorte d'intuition de l'Orien qui se révèle dès les premiers chants de Lucie Delarue-Mar drus. Sa poésie sera donc une manière de transposition de c désir de développement physique de la race qu'elle porte e elle; mais la poétesse, semble-t-il, s'est voulue infertile, c'es son œuvre qui est le prolongement d'elle-même. Après avoir dans ses premiers recueils, pris contact avec sa terre natale *Occident*, *Ferveur*, elle exprimera, dans *Horizons*, les pre mières inquiétudes des pays inconnus. Cela suffit sans doute écrit-elle,

D'être une femme tendre au bras de son ami
Qui marche dans la vie en rêvant à demi
Sans plus sentir ses pieds se meurtrir sur les routes...

— Mais peut-être qu'il vit encore, ton désir
D'aller vers les couchants où saigne l'Au-delà ?
Car l'âme qui palpite en toi, folle ou paisible,
Tu ne la connais pas ! Tu ne la connais pas !

L'idée de départ se précise :

Nous sommes excédés des villes infertiles :
Partons vers un pays follement vierge et vert.
Partons égrener sur la mer
Le collier monstrueux des îles.

... Départ. Dans tous les ports, des vaisseaux se balancent ;
Nous avons le mal du pays.
Départ. Départ. Nos cœurs vers l'horizon s'élancent,
Et nos secrets instincts doivent être obéis.

Enfin, *la Figure de Proue* exprime le rêve réalisé, la révélation de la vraie vie :

J'ai pris la grande route et ne puis m'arrêter.
Ayant connu la joie et le mal du voyage,
Je ne puis jamais plus être que de passage...

Mais d'abord, dans *Occident*, la poétesse prend contact avec la nature, c'est-à-dire prend conscience d'elle-même. Il faut noter ici que, sous l'inspiration des femmes-poètes, le sens de la nature s'est métamorphosé. Jadis, on ne cherchait en

elle qu'un apaisement, elle était le symbole de la sérénité. Les poétesses ont fait de la nature un lit voluptueux : elles s'y couchent, s'y roulent en se pâmant, appuyant leur chair nue contre la chair des fleurs, humant avec sensualité l'excitation des parfums. C'est de la pamoison. Si Mme de Noailles a « tenu l'odeur des saisons » dans ses mains amoureuses, Mme Delarue-Mardrus entre dans un paysage comme en un bain :

Et je me baignerai parmi les ombres vertes,
Les grands arbres qui font, ainsi que des doigts gais,
Choir leur floraison sur les faces
Et, comme des amis, je presserai leurs masses
Entre mes deux bras fatigués !

C'est, dès la première page de son premier livre, une prise de possession de la nature ; mais ce ne sont pas ici les jardins et les parcs où Mme de Noailles a projeté l'ombre de ses jours et éparpillé son cœur innombrable ; ce sont de vrais champs, où les herbes poussent sans symétrie, où il n'y a d'autres allées que les sentiers irréguliers creusés lentement par les pas des hommes. Dans cette nature, la jeune poétesse entre pieds nus et prend un contact direct avec elle :

L'herbe est froide à mes pieds comme de l'eau qui coule.

Mais toujours ce cri de passion où l'on devine la chair tendue de désir : je voudrais, dit-elle, pouvoir, entre mes bras normands,

Prendre en pleurant ma mer et ma terre natales.

La mer lui figure les gestes devinés de l'amour : elle s'épuise à regarder, à vivre en elle les déhanchements des vagues :

Je veux te quitter lasse ainsi qu'après l'étreinte
La maîtresse s'arrache aux bras trop épuisants...

Je sens, avoue encore cette jeune vierge,

Ta marée envahir tout mon être béant...

Une image se précise ; une sirène se dessine dans le mouvement des flots, la sirène de son perpétuel désir :

Quand pourrai-je sentir ton cœur contre le mien
Battre sous ta poitrine humide de marée
Et fermer mon manteau lourd sur ton corps païen ?

Désir de tendresses mêlées qui fait son chant s'élever comme une prière avec les volutes des vagues. C'est à Sapho que s'adresse sa prière, Sapho, la muse aux « beaux doigts habiles aux caresses », aux « baisers complexes et savants »:

Prêtresse de l'amour qu'ils appellent infâme,
O Sapho, qu'a donc pu devenir ta grand âme ?
... Je t'ai chantée, aimée, admirée en mon cœur,
Moi, poétesse vierge, ô toi la poétesse
Courtisane...

Vierge! Cette muse étale sa virginité avec une sorte d'orgueilleuse ostentation : je suis vierge, je suis intacte. C'est nouveau en poésie, semble-t-il : la virginité, cet état négatif, devient ici source de rêves, de forces secrètes et cachées. Mais pour cette vierge comme pour toute femme, il n'y a pas de bonheur, il n'y a pas de vie et conscience de vivre sans l'amour : elle songe à ceux qui devraient s'aimer et qui ne se connaissent pas :

Ah! de songer aux mots qui les auraient grisés
Parmi le clair de lune écoutés bouche à bouche !
De songer qu'ils vivront sans que leur main se touche
Et que, pour eux, ces nuits passeront sans baisers !

C'est du Laforgue sans l'ironie, du Laforgue d'une inquiétude sans vrai désespoir. On a la sensation que cette sentimentalité sensuelle est presque exclusivement cérébrale, et que le plaisir de ciseler une image un peu étrange est pour le poète une joie supérieure aux réelles délices de la tendresse.

Cependant, dans *Ferveur*, un second volume, nous voyons que l'amour réel a fixé cette Muse dans l'intimité d'une vie calme. Heures secrètes : initiation à la vie : les rêves de la vierge se précisent ou s'effondrent. La poétesse s'enferme avec elle-même, s'observe et observe les choses avec une minutieuse attention : elle voit mieux les aspects des paysages et s'amuse à peindre des petites eaux-fortes intimes, qui ne manquent pas d'art :

Le jardin où la terre est morte,
Sur la rougeur vive des soirs
Pour moi seule accuse l'eau-forte
De ses légers branchages noirs ;

Cadre de mon âme profonde
Qui s'apprête à boire la nuit,
A l'heure où la lune, sans bruit,

Au prochain arbre, et toute ronde,
Revient se pendre comme un fruit...

C'est avec une piété, une piété grave, qu'elle parle de la femme, depuis qu'elle est femme :

Complexe chair offerte à la virilité,
Femme, amphore profonde et douce où dort la joie,
Toi que l'amour renverse et meurtrit, blanche proie,
Œuf douloureux où gît notre pérennité..

Mais voici que l'amour humain seul ne peut plus apaiser ce cœur si pesant « de jeunesse et de joie », elle veut à nouveau jaillir d'elle-même, et se répandre sur la nature. Exaspération de la féminité ; frénésie de la sensualité :

Je prendrai le beau temps avec des mains hâlées,
Je mangerai l'été comme un gâteau de miel !

Il faut bien dire que l'accumulation de ces métaphores devient du procédé : il suffit d'appliquer aux arbres les mots de tendresse et de désir qui se disent dans l'amour. M^me^ de Noailles, qui a inauguré ce genre de métaphores, les réussit très bien aussi. Mais cette constatation ne nous empêchera pas de goûter à la beauté de ces vers de M^me^ Delarue-Mardrus :

Eté ! j'ai empoigné ta grande chevelure
Pour la mordre, pour m'y coucher, pour m'y cacher ;
Ma bouche que j'entr'ouvre au vent est toute pleine
Des fleurs et des moissons qui chargent ton haleine ;
Je mets mes yeux ardents dans les étangs profonds
Qui sont ton regard trouble ouvert parmi les joncs ;
J'entends chanter ta voix multiple dans les gorges
Des animaux et des oiseaux dont tu regorges,
Et dans les arbres dont j'étreins l'énormité,
Je te serre entre mes deux bras, Eté, Eté !

Ces vers, composés avec maîtrise, dépassent la sincérité de la poétesse, c'est un motif harmonisé. Ce sera en baissant son lyrisme, d'un demi-ton, qu'elle trouvera la note juste de son émotion :

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
... Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence ?
Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?...

Elle songe à son enfance le long des prés et des haies, aux bateaux qui « traînent des senteurs de voyages fabuleux ». Cette enfance est morte,

Sans avoir jamais vu le grand vaisseau venir,

qui l'emporterait vers ailleurs. Ce vaisseau, elle l'attend toujours ; parfois même sa maison lui paraît un vaisseau dans le port :

Notre maison est un grand vaisseau dont la proue
Se tourne vers la Ville éparse à l'horizon.

Dans le recueil suivant : *Horizons*, en même temps qu'elle précisera encore davantage sa volonté de partir vers l'inconnu, la poétesse exprimera avec plus de sagesse, plus de retenue, plus de sérénité ses états de sensibilité. C'est à sa jeunesse qu'elle parle, lorsqu'elle dit aux jeunes filles :

Vous qui ne saviez pas combien c'est gravement,
Combien c'est lentement qu'on devient une femme !

Une femme ! aucune peut-être n'a parlé avec tant de naïve impudeur des mystères de la femme : elle nous ouvre les portes secrètes du gynécée. Ce poème, *Refus*, est un des plus beaux qu'ait écrit Lucie Delarue-Mardrus : lisons-le avec recueillement :

De l'ombre ; des coussins ; la vitre où se dégrade
Le jardin ; un repos incapable d'efforts.
Ainsi semble dormir la femme « enfant malade »
Qui souffre aux profondeurs fécondes de son corps.
Ainsi je songe... Un jour, un homme pourrait naître
De ce corps mensuel, et vivre par delà
Ma vie, et longuement recommencer mon être
Que je sens tant de fois séculaire déjà ;
Je songe qu'il aurait mon visage sans doute...
... J'approuve dans mon cœur l'œuvre libératrice
De ne pas m'ajouter moi-même un lendemain
Pour l'orgueil et l'horreur d'être une génitrice...
— Et parmi mes coussins pleins d'ombre, je m'enivre
De ma stérilité qui saigne lentement.

De la même inspiration, ce vers encore, plus beau peut-être d'être isolé de la page où il est écrit : chacun

Porte son sexe ainsi qu'une bête cachée.

Beaucoup de vers, dans ces recueils, gagneraient à être ainsi séparés de leurs compagnons de rimes ; celui-ci :

Car j'ai, vivant malgré les cailloux destructeurs,
Un grand oiseau de mer enfermé dans le cœur.

Enfin, c'est l'enivrement du soleil d'Afrique, de la vie au grand air. Ce lui est une révélation :

Vivre, ah vivre ! c'est au galop,
Mater une bête rétive,
C'est sentir au soleil trop chaud
Suer et brûler sa chair vive.

Insatiable d'inconnu, elle rêve à d'autres pays encore, et veut aller devant elle sans tourner la tête en arrière :

Car j'ai quitté tous les pays. Je suis en route.

Elle porte sa patrie en elle, et reconnaît partout « la couleur de ses songes ». On retrouve en elle l'âme de ces Barbares du Nord qui envahirent l'Europe :

L'Univers est à moi, tout pays est le mien,
Je suis chez moi partout et partout étrangère.

Cependant, ce dernier volume, *la Figure de proue*, se termine par un hymne à sa terre natale. La poétesse repartira encore vers des pays mystérieux, mais c'est, à chaque retour, en ce petit port de Normandie, où elle est née, qu'elle jettera l'ancre.

A propos de la poésie de Mme de Régnier et de Mme Delarue-Mardrus, je voudrais faire cette remarque : tandis que les jeunes poètes mâles semblent avoir oublié la suggestion des poètes symbolistes, ces Muses prolongent en leurs vers l'écho de cette poésie verlainienne et mallarméenne, dont elles ont senti l'émotion sensuelle et artistique.

Et je ne m'indigne pas de reconnaître en ce poème de Mme Delarue-Mardrus, *Fontaine :* « Penche-toi...

Et vois monter la fleur de ta bouche lointaine
Du fond de l'eau tremblante où ton fantôme est pris,

la manière et l'inspiration mallarméenne.

JEAN DE GOURMONT.

LE « BRAND » ÉPIQUE D'IBSEN

HISTOIRE D'UN MANUSCRIT SAUVÉ PAR LES MITES

Au printemps de l'année 1868, cinquième année de son exil volontaire, qu'il avait jusqu'alors passé en Italie, avec Rome comme résidence principale, Ibsen remonta un peu vers le nord : il allait passer l'été dans le Tyrol, pour se fixer ensuite, durant quelques années, à Dresde. Il semble qu'il ne savait pas au juste, en quittant Rome, où il irait habiter. Il se déplaçait facilement, n'avait pas de mobilier, vivait toujours en camp volant. Il voulait seulement aller en Allemagne. Il comptait bien, d'ailleurs, revenir en Italie.

En partant, il laissa une malle à l'association scandinave de Rome. La malle contenait divers objets, parmi lesquels des livres et des manuscrits.

Dix ans plus tard, Ibsen revint, et sa malle lui fut rendue. Elle ne contenait plus qu'un volume d'un écrivain danois qu'il avait connu pendant son premier séjour.

Voici ce qui s'était passé. Les mites s'étaient mises dans la malle et la peau de phoque qui la recouvrait. On avait dû l'ouvrir, et on avait placé les papiers qu'elle contenait dans un vaste meuble, situé dans une pièce obscure, et où l'on entassait tous les papiers qu'il fallait conserver, tels que les livres de compte de la société. On appelait ce meuble « les archives ». Ces archives n'étaient guère en ordre. Les fonctionnaires de la société, qui en avaient la garde, changeaient souvent. Bref, les manuscrits d'Ibsen, lorsqu'il les réclama, ne furent pas retrouvés. Il n'en fut plus question, car, dit Mme Ibsen, « lorsqu'il jugeait une chose désespérée, il n'en parlait plus ».

En 1886, l'association scandinave changea de local. Du Palazzo Correa, via dei Pontifici, elle allait s'installer plus modestement via Condotti. Le grand meuble des archives, ainsi qu'un stock des volumes d'un intérêt médiocre qui encombraient la bibliothèque, fut alors vendu, et il est probable que les manuscrits de la fameuse malle furent compris dans la vente.

Quoi qu'il en soit, ce fut chez un bric-à-brac romain que furent retrouvés, dix ou douze ans après ce déménagement de l'association scandinave, des manuscrits ibséniens datant de l'époque du premier séjour à Rome.

Ibsen détruisait ou conservait soigneusement tous ses manuscrits,

surtout les brouillons et les premiers états de ses œuvres, à tel point que l'on ne connaissait jusqu'ici aucune pièce de lui autrement que sous sa forme définitive. De bonne heure, et précisément depuis *Brand*, il prit l'habitude de donner la dernière copie, prête pour l'impression, et toujours très soignée, à son ami Jonas Collin, de Copenhague. Sauf le manuscrit de Catilina, qui est fort raturé et d'une écriture courante, négligée même, il n'existait de lui, jusqu'à la découverte chez le bric-à-brac romain, que de telles copies à l'écriture régulière, comme impassible, avec de très rares ratures. Il n'est donc pas douteux que, les manuscrits retrouvés contenant, inachevé, un *Brand* sous la forme de poème épique, il s'agit là de papiers qu'il avait l'intention de conserver, qu'il a semés sur sa route par accident, c'est-à-dire des papiers de la malle visitée par les mites.

Ils avaient été découverts par un Danois, Andreas Reiersen Pontoppidan, amateur d'art et collectionneur, homme cultivé, certes, et connaissant les œuvres d'Ibsen, mais qui n'était pas suffisamment au courant de l'histoire littéraire pour discerner lui-même, surtout par un examen rapide, si l'intérêt de sa découverte dépassait de beaucoup la curiosité d'un autographe. L'étude de tels manuscrits ne rentrait pas d'ailleurs dans sa spécialité, et il mourut en 1901, sans en connaître la valeur.

Il semble toutefois qu'il ait eu l'intuition de leur importance possible. En mourant, il les léguait à la bibliothèque de Copenhague, en spécifiant son désir qu'ils fussent d'abord soumis à l'examen du professeur Karl Larsen. Celui-ci, après un manuscrit presque définitif de Peer Gynt, qui avait évidemment d'abord attiré l'attention de Pontoppidan, n'eut pas de peine à reconnaître l'histoire de Brand racontée en vers, récit épique que l'on savait avoir existé, d'après le livre de Henrik Jæger (1), écrit avec des informations directes de Henrik Ibsen, et relu par lui.

Les manuscrits donnaient le début du poème en deux états, le premier, simple brouillon d'une écriture rapide, le second, copie plus soignée, sur meilleur papier, déjà prêt pour l'impression. Ils offraient donc ce double intérêt de nous donner une idée, bien que fragmentaire, du *Brand* épique, et en même temps de nous montrer quelque chose de la méthode même de travail d'Ibsen.

M. Karl Larsen entreprit donc la publication de ces manuscrits. Il se munit de l'autorisation de la veuve et du fils de Henrik Ibsen, et, aidé de leurs souvenirs, parvint à rétablir l'histoire des manuscrits. Il y a joint un commentaire historique ample et sobre à la fois, où tout ce que l'on savait sur l'histoire de la composition de *Brand* est utilisé, et éclairé par la connaissance des manuscrits nouveaux. Ses

(1) Henrik Jæger : *Henrik Ibsen, Et literært livsbillede* (1828-1888).

raisonnements sont forcément hypothétiques. Mais ils sont conduits avec une clarté démonstrative qui laisse peu de place à des hypothèses divergentes. Il ne m'est naturellement pas possible, dans une introduction rapide, de reprendre les textes sur lesquels il s'appuie, et je dois me contenter, ici, de rapporter ses conclusions, qui remplissent plusieurs de ces pages.

Si l'on avait dit à un historien de la littérature : je te donnerai une œuvre d'Ibsen, une seule, à l'état d'ébauche, ou sous une forme première, toute différente de sa forme définitive, laquelle choisis-tu ? — il aurait presque infailliblement choisi *Brand*. Car *Brand* fut sa première œuvre composée dans son exil volontaire. Plus qu'aucune autre, elle est un point de départ. La pensée d'Ibsen en 1864 doit le révéler tout entier.

Heureusement, on n'est pas réduit à un choix précaire. Les volumes annoncés de papiers posthumes promettent, notamment sur *la Comédie de l'Amour* et sur *Empereur et Galiléen*, des renseignements équivalents à ceux que nous ont procurés les manuscrits du *Brand* épique. Et ce sont, avec *Brand*, les œuvres vraiment capitales pour l'historien. Même on peut se demander, puisque Ibsen conservait si bien ses manuscrits préparatoires, si les mites, loin de les préserver, n'ont pas fâcheusement dispersé les chants du poème de *Brand*. Car si le poète, en 1878, était rentré en leur possession, tout ce qui en a été écrit aurait été sans doute publié dans les volumes attendus, tandis que nous avons seulement ce que l'amateur danois a retrouvé chez l'antiquaire romain. Il paraît peu vraisemblable que la copie d'écriture courante raturée n'ait été en retard que de vingt-trois strophes sur la copie soignée et sans ratures — les deux copies d'ailleurs s'arrêtant, non, il est vrai, au même chant, mais au cours de la même scène (celle qui est devenue plus tard la première scène du deuxième acte).

Quoi qu'il en soit, avant de retracer l'histoire de la composition de *Brand*, et en raison même de l'importance capitale de cette œuvre dans la formation du génie d'Ibsen, il est nécessaire d'indiquer dans quel état d'esprit, en avril 1864, il quitta la Norvège (1).

IBSEN EN 1864

Ibsen avait 36 ans. Il y avait donc quinze ans qu'il avait présenté à la direction du théâtre de Kristiania, puis fait imprimer sa première pièce, et quatorze ans depuis qu'il avait été joué pour la pre-

(1) On a contesté l'histoire du manuscrit du *Brand* épique, et elle est, en effet, hypothétique. Mais dans ce que j'ai pu lire des polémiques à ce sujet, je n'ai rien vu qui justifie les attaques personnelles contre M. Karl Larsen, et il a fourni la seule hypothèse plausible qui ait été proposée.

mière fois. Ensuite, il avait eu six pièces jouées, dont plusieurs avec un réel succès, il avait été directeur artistique de deux théâtres. Il était marié, et père, citoyen paisible non mêlé aux luttes des partis, auquel on ne connaissait pas de vices, pas d'ennemis. Il semble que dans ces conditions il aurait dû pouvoir poursuivre sa carrière tranquillement.

La littérature norvégienne était alors peu brillante. L'époque tumultueuse dominée par le bouillant Henrik Wergeland n'était plus qu'un souvenir lointain. Son rival Welhaven, le poète dont Ibsen à ses débuts a le plus subi l'influence, devenu paisible professeur, et publiant peu, ne comptait plus guère. Les œuvres les plus importantes qui eussent été publiées depuis lors l'étaient moins par leur intérêt proprement littéraire et la personnalité de leurs auteurs que par leur valeur comme manifestation d'un grand courant national auquel elles fournissaient l'élément nécessaire; c'étaient les contes populaires de P. Chr. Asbjœrnsen et Jœrgen Moe, les chansons populaires de M. B. Landstad et Sofus Bugge, les publications d'antiques sagas scandinaves par M. Petersen et Peter Andreas Munch, les études sur les dialectes norvégiens de K. Knudsen et Ivar Aasen. Ainsi s'affirmait la conscience patriotique d'une nationalité norvégienne distincte, et ces publications étaient en ce sens la suite naturelle de l'action de Wergeland et de son triomphe. Mais en même temps l'affirmation de cette conscience nationale devenait moins uniquement déclamatoire, la nationalité norvégienne essayait de se préciser devant elle-même dans sa réalité historique et actuelle, et si c'était encore une image d'elle-même trop idéale et fausse que lui présentaient le folk-lore et l'histoire des vieux skaldes, du moins cette image n'était plus une figure de pure fantaisie, dessinée par le simple arbitraire de la vanité nationale. Et ce grand courant national allait de pair et presque se confondait avec un autre et beaucoup plus large courant, et qui conduisait au réalisme : telle était la forme particulière que prenait, en Norvège, le passage général du romantisme au réalisme moderne. Et sans doute cette forme même, particulière, intime, sorte d'examen de soi-même et de crise de conscience nationale, a contribué à donner à la littérature norvégienne réaliste de l'époque qui a suivi un caractère de plus grande profondeur et de plus grande sincérité.

Mais on n'en était pas encore là. Les écrivains norvégiens de l'époque où parurent les premières œuvres d'Ibsen étaient médiocres et leurs œuvres, malgré l'influence inévitable des tendances nouvelles, appartenaient nettement aux écoles vieillies. Cette période a été appelée « l'interrègne » d'Andreas Munch, expression qui rappelle le renom dont jouissait en son temps cet auteur, en même temps qu'elle indique que l'absence d'écrivains vraiment intéressants a laissé alors

comme une place vacante dans l'histoire si étonnamment progressive de la littérature norvégienne au XIXe siècle.

Andreas Munch, poète lyrique, se manifesta surtout, aux environs de 1860, comme auteur dramatique, et par là sa grande situation littéraire devait intéresser particulièrement Ibsen à ses débuts. Non qu'Ibsen fût jaloux, un tel sentiment était tout à fait étranger à sa nature. Il pouvait réclamer sans ambages, fièrement, la place à laquelle il estimait justement avoir droit, et s'irriter de se la voir refuser, mais il ne se comparait pas, et ne demandait rien au détriment des autres. Il jugeait donc les œuvres de A. Munch très objectivement, c'est-à-dire comme il jugeait toute autre œuvre dramatique. Il a écrit des comptes-rendus de plusieurs de ses pièces, et notamment de *Lord William Russell*, « tragédie historique en cinq actes » (et en vers), qui fut joué en 1857 avec un assez vif succès, et atteignit dès la première année le chiffre de onze représentations, nombre à cette époque considérable pour le théâtre de Kristiania. C'était une pièce assez banale. « Il semble à la lire qu'on l'a déjà lue bien des fois », déclara Johan Ludvig Heiberg, qui était alors le critique le plus autorisé du Danemark. Ibsen fut loin de se montrer aussi sévère, mais A. Munch ayant fort mal pris les critiques d'un jeune historien, il introduisit dans *la Comédie de l'Amour* une réplique de Mlle Skære, qui se lamente ridiculement sur l'audace d'un simple étudiant, « assez misérable pour critiquer même William Russell ».

Bjœrnson était alors surtout occupé de production dramatique. Ses drames historiques nationaux ont presque tous paru dans les six années qui précédèrent 1864. Ils étaient dans la tendance nouvelle, plus réaliste, plus vigoureuse et sobre. Toutefois ils conservaient quelque chose de romantique, ou d'enthousiaste, si l'on veut, qui tenait au tempérament personnel de l'auteur, et la forme y était plus traditionnelle que dans les œuvres correspondantes de son rival : Bjœrnson, notamment, n'avait pas abandonné le vers. De très bonne heure il avait acquis une grande notoriété, et conquis la sympathie générale, ce qui contribua sans doute à rendre plus immédiat, plus complet, et plus franc le succès qu'il méritait. Depuis la publication de *Synnœve Solbakken*, en 1857, on comptait qu'il ferait honneur à la littérature norvégienne.

Le nom d'Ibsen comptait peu encore ; en dehors de ses amis Aasmund Vinje et Paul Botten-Hansen, on n'espérait guère qu'il devînt plus qu'un écrivain assez honorable. On louait volontiers sa langue claire et harmonieuse, on n'avait pas encore senti la puissance dramatique ni apprécié la savante construction qui déjà distinguaient plusieurs de ses pièces, comparées aux productions de l'époque. Lorsque le théâtre de Kristiania, après avoir reçu *les Guerriers à Helgeland*, en retardèrent indéfiniment la représentation, ce qui était un

refus déguisé, le public s'intéressa médiocrement aux protestations de l'auteur, bien qu'appuyées par Bjœrnson, et il fut même plutôt maltraité par les correspondants anonymes des journaux (1). Entre la renommée bientôt déclinante de A. Munch et la jeune gloire de son heureux rival, il semblait qu'il n'y eût pas de place pour Ibsen.

Il lui était réservé de donner le coup de grâce à la renommée de A. Munch, non par ses critiques, mais par un de ces hasards, si fréquents dans l'histoire des lettres, qui font se rencontrer sur un même sujet deux auteurs au même moment. En 1864 et 1865, furent représentés successivement au théâtre de Kristiania et *les Prétendants à la Couronne*, « drame historique en cinq actes », d'Ibsen, et *le Duc Skule* « tragédie en cinq actes » (en vers), de A. Munch, les deux pièces décrivant la rivalité de Skule et de Haakon. Mais Munch, attaché à la tradition d'Oehlenschlæger, continuée, mais quelque peu revouvelée par Ibsen lui-même dans sa première pièce jouée, *le Tertre du Guerrier*, n'avait vu dans l'opposition du prétendant et du roi que le contraste classique de la sauvagerie nordique et de la culture méridionale. *Le Duc Skule* tomba complètement après trois représentations. *Les Prétendants à la Couronne* obtinrent sept représentations dans l'année, nombre estimé alors fort respectable, et restèrent au répertoire. C'était la revanche de l'échec de *la Comedie de l'Amour*, qui avait été tellement attaquée dès sa publication qu'on n'avait pas cru pouvoir la représenter.

Ibsen assista, le 17 janvier 1864, à la première représentation des *Prétendants à la Couronne*, mais son départ était déjà décidé, et la perspective de sept représentations ne pouvait modifier sa situation.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que la situation économique d'Ibsen fût des plus précaires. Même s'il avait été reconnu dès lors comme un auteur vraiment important, elle n'aurait pas été beaucoup meilleure : la petite Norvège, dont la littérature, en ce temps-là, restait complètement inconnue à l'étranger, et même pénétrait rarement, et très peu, en Danemark, ne pouvait fournir, avec son million et demi d'habitants, un public suffisant de lecteurs et d'auditeurs pour rémunérer convenablement ses auteurs favoris. Tous ses meilleurs écrivains avaient vécu de quelque métier, non de la littérature. Même Henrik Wergeland, très populaire, et qui écrivait avec une grande facilité, fut obligé, lorsqu'il se maria, de demander un poste de fonctionnaire. On cite, comme ayant essayé de vivre de la profession d'homme de lettres, le seul Christian Monsen, romancier, auteur dramatique, et surtout poète, qui mourut dans la misère à trente-sept ans, en 1852 (2).

(1) Henrik Jæger : *Henrik Ibsen*, p. 164.
(2) V. Henrik Jæger : *Norsk illustreret literatur historie.*

On pourrait presque faire le compte de ce qu'Ibsen a gagné de 1850, lorsqu'il quitta la pharmacie de Grimstad, à 1864. Son traitement comme directeur artistique du « Théâtre norvégien de Bergen, y compterait pour beaucoup : 300 speciedaler (1.680 fr.) pendant cinq ans. Ce fut sa période prospère, pendant laquelle il pratiqua une élégance un peu affectée. Son traitement au « Théâtre norvégien » de Kristiania, qui finit par faire faillite, ne fut sans doute pas meilleur. Il eut ensuite 25 spd. (140 fr.) par mois au « théâtre de Kristiania ». Trois fois il reçut des subventions pour des voyages d'études, mais sur lesquelles il n'y avait guère d'économies à faire. Tout le reste représente le bénéfice des œuvres : un très petit nombre d'articles et de poèmes payés modestement, les publications de pièces et les représentations.

Les publications ne rapportaient guère : *Catilina* fut imprimé à frais d'auteur, et ne se vendit pas. *La Nuit de la Saint-Jean* et *Olaf Liljekrans* ne furent pas imprimés. *Le Tertre du guerrier* ne fut publié qu'en feuilleton. Des autres pièces, aucune n'avait atteint la seconde édition. Quant aux représentations, les plus avantageuses étaient celles du « théâtre de Kristiania » : il n'en avait eu que 21, à ce théâtre, où trois seulement de ses pièces avaient été jouées. Il dit lui-même dans une pétition que *les Guerriers à Helgeland*, son ouvrage jusqu'alors (1863) le plus rémunérateur, lui avait rapporté 227 speciedaler (1.270 fr.) (1). *La Comédie de l'Amour* lui fut payée 100 spd. (560 fr.), prix exceptionnel pour l'époque.

Ibsen était habitué à vivre plus que modestement : souvent, pendant son premier séjour à Kristiania, il avait remplacé par une promenade son repas principal. Mais il était marié et père, et il dut gravement ressentir la perte de sa situation au « théâtre norvégien » de Kristiania, par suite d'une faillite, et la menace qui en résultait pour lui. Malgré cela, et malgré l'exemple de tous les écrivains de son pays, on ne voit pas qu'il ait fait aucun effort pour se faire une autre situation, qui lui aurait permis, avec une sécurité plus grande, mais une liberté de travail diminuée, de continuer sa carrière d'auteur dramatique. Il n'essaya pas de multiplier ses rares critiques et comptes-rendus de pièces. Sa collaboration à quelques revues, au cours des années qui précèdent son exil, est réduite à la publication de quelques poèmes. Tout ou rien. Son talent doit suffire à le faire vivre, sinon, il renoncera.

Il y a dans cette attitude un trait du caractère de Brand. Il y a aussi le sentiment très fort d'une vocation. Et dans ce sentiment, il entre beaucoup d'optimisme. Sans doute l'optimisme d'Ibsen est un optimisme inquiet, douteur, mais obstiné. Au fond, il a foi dans le succès, et il continue imperturbablement l'œuvre de sa vie, sans rien

(1) Cité par J.-B. Halvorsen : *Norsk forfatter lexicon*, III, p. 11.

distraire de ses efforts pour préparer un recours possible, en cas d'échec. La lutte est difficile, les chances paraissent contraires, il est soucieux, il est irrité contre la médiocrité des sentiments et de la culture dans son petit pays où il se sent à l'étroit, mais il se raidit, et il continue.

Ibsen, au commencement de 1864, ne vivait plus que d'emprunts. Bjœrnson s'empressa, et sut lui trouver de l'argent. Depuis longtemps déjà, Ibsen s'était adressé au gouvernement pour obtenir une bourse. Il n'avait aucune répugnance à se tourner vers l'autorité publique, qui doit aider à ce qui est juste. Il était juste qu'il pût travailler à l'œuvre pour laquelle il se sentait élu, et que son mérite fût officiellement reconnu, et une telle reconnaissance officielle était sans doute équivalente, dans son esprit, à une approbation du public. Il semblait bien d'ailleurs qu'il n'eût plus autre chose à espérer. Pourtant, malgré ses demandes réitérées, et malgré la générosité habituelle du *Storting* pour la distribution de bourses d'études et de voyages destinées à faire vivre autant qu'à instruire les débutants, rien ne venait, et la nécessité d'une solution devenait urgente.

Deux événements accrurent le sentiment d'inquiétude irritée où vivait Ibsen, et le sentiment de solitude morose (1), qu'il avait connu en son enfance, et que développait sa situation précaire, avec l'idée qu'elle était une injustice : l'un de ces événements lui était purement personnel ; dans l'autre, il n'était aucunement intéressé.

Vers la fin de 1862, il avait publié *la Comédie de l'Amour*. On a peine à s'imaginer aujourd'hui, en Norvège aussi bien qu'ailleurs, qu'une œuvre littéraire quelconque ait pu soulever contre son auteur d'aussi grandes et générales colères. Sans doute, les polémiques étaient, en Norvège, autrefois, toujours sans mesure et brutales. Mais c'était là, précisément, une habitude qui choquait Ibsen, et les attaques qu'il suscita par cette pièce furent parmi les plus violentes. Traitant un des sujets les plus délicats, et qui touchait un des points les plus essentiels de la sensibilité et des mœurs bourgeoises norvégiennes, il n'avait pas su se faire comprendre, et le public n'y sentait qu'une critique très amère, sans en percevoir ni la justification ni la conclusion. L'auteur fut unanimement condamné. Même un homme comme le professeur de philosophie Monrad, de ton modéré, et ordinairement bienveillant au jeune dramaturge, écrivit une longue étude sur *la Comédie de l'Amour*, et conclut que la pièce était « fausse, immorale et sans poésie (2) ».

(1) « ... vous qui ne savez pas à quel effrayant degré je suis intellectuellement isolé ici. » Lettre à Clemens Petersen, du 10 août 1864, dans *Samtiden*, 1908, H. 2. — « Le sentiment d'être seul pèse insupportablement sur moi. » Au même, du 4 décembre 1865, *ibid.*

(2) *Morgenbladet*, 1863, nos 74 et 81. L'article n'est pas signé, mais attribué au Professeur Monrad par le *Norsk forfatter-Lexicon* de J.-B. Halvorsen.

Si cependant la critique s'était contentée de critiquer l'œuvre, même d'une manière peu intelligente et sous une forme trop vive, Ibsen n'en aurait pas été surpris. Il avait de la critique norvégienne, à cette époque, une opinion fort méprisante. Il n'aurait pas manqué de prendre dès lors à son compte une part du blâme, comme il l'a fait plus tard dans une lettre (1), car un écrivain écrit pour être compris, et lorsqu'il rencontre une incompréhension aussi totale, il faut que lui-même se soit trompé, au moins sur la forme à donner à sa pensée. Mais il n'eut pas alors la liberté d'esprit nécessaire pour s'attarder à cet aspect opportuniste de la question des rapports entre auteur et public. Il fut au contraire peu à peu comme acculé à une attitude de défi. Les critiques ne se contentèrent pas de condamner sa comédie, pour sa composition, pour son style, pour les idées exprimées. Ils s'en prirent à la personne de l'auteur, parlèrent de sa femme et de son ménage. Et lorsque sa pétition pour une bourse fut examinée, un professeur de l'Université déclara que l'auteur d'un tel ouvrage méritait la bastonnade plutôt qu'une bourse.

Ainsi sa situation s'aggravait. La vie trop étriquée en Norvège lui pesait. Le succès semblait s'éloigner de lui. Les ressources matérielles lui manquaient de plus en plus, et le recours à une subvention de l'Etat paraissait se fermer devant lui. C'est alors qu'on songea pour lui à un poste de commis dans les douanes. En quelques semaines, il écrivit *les Prétendants à la Couronne*, où il s'affirmait à lui-même la puissance de la vocation (été de 1863).

Le sujet principal de cette pièce, surtout à cette date, lui tenait fort à cœur. C'était, sous l'aspect le plus général, l'idée qu'il est vain de s'opposer à la marche naturelle des faits, mais le fait inéluctable donné en exemple — l'unité voulue par Haakon opposée au principe traditionnel de dispersion représenté par Skule — trouvait une application immédiate dans l'opposition entre le patriotisme spécialement norvégien, et le principe d'union, le scandinavisme, opposition qui fut, pendant tout le dix-neuvième siècle, un des objets essentiels des luttes politiques en Norvège.

On sait qu'Ibsen n'a jamais eu de goût pour la politique, et qu'il a toujours témoigné un certain mépris pour les partis politiques. Même, ses sarcasmes ont toujours été principalement adressés aux partis de gauche, qu'ils fussent au pouvoir ou dans l'opposition. Il ne s'en suit pas, bien entendu, que ses sympathies secrètes aient été à droite. Il ne s'en suit pas davantage qu'il ait eu pour la politique une sorte de dédain supérieur et aristocratique. Tout au contraire, il éprouvait une sympathie naturelle pour l'idée d'action en vue de l'intérêt général, qui est la raison d'être de la politique, et ses ten-

(1) Lettre à Peter Hansen, du 28 octobre 1870

dances instinctives le portaient vers les partis les plus avancés. C'est ainsi qu'il collabora au journal *Arbejderbladet* (Journal des ouvriers), fondé par l'agitateur Marcus Thrane, jusqu'au moment où les arrestations et perquisitions en interrompirent la publication. Mais ce fut, semble-t-il, une collaboration peu active et non politique, par laquelle s'exprimait seulement une tendance assez vague. Ses articles n'étaient d'ailleurs pas signés. Cette expérience, en lui démontrant le défaut de maturité des masses et même de leurs éléments les plus actifs, lui causa un sentiment de méfiance à l'égard des mouvements avancés, les seuls qui auraient pu l'intéresser, en même temps qu'elle lui donnait une certaine répulsion pour tous les autres partis. Son activité littéraire et son intimité avec Paul Botten-Hansen et Aasmund Vinje ne purent contribuer qu'à transformer cet éloignement en indifférence ironique.

Sur un point seulement, Ibsen fut affirmatif en politique. Tandis qu'en matière de politique intérieure il était retenu d'exciter ceux qui auraient dû faire valoir les opinions extrêmes, par le sentiment de leur insuffisance ou de leur essentielle identité avec la médiocrité présente qu'ils remplaceraient sans la modifier vraiment, — ces considérations ne l'arrêtaient pas en matière de politique nationale. C'était alors l'époque où le principe des nationalités, souvent mal compris, et incompris des chancelleries, du moins n'était pas discuté comme principe, et semblait une idée de progrès hardi. Dès 1848, du fond de sa pharmacie de village, Ibsen l'avait chaudement adoptée. Il écrivit son *Ode aux Magyars*. C'était très simple. L'idée étant tenue pour vérité certaine, il disait : Marchez donc pour cette vérité !

Mais aucune idée n'est si simple, quand on regarde les faits. En Norvège, il fallait choisir entre le patriotisme norvégien, qui avait fait la Norvège indépendante et libérale, et continuait à être le principal appui de la constitution démocratique contre les entreprises des rois unionnels, — et le patriotisme scandinave, vers lequel inclinaient, entre autres, les ultra-conservateurs. Ainsi le choix était le plus souvent déterminé par des raisons de politique intérieure, qui ne pouvaient exercer sur l'esprit d'Ibsen aucune influence. Il n'hésita pas, et alla, d'instinct, à la plus grande patrie. Il fut toujours « scandinaviste ». Et ceci encore contribua, lorsqu'elle se forma, à le séparer de la « gauche » norvégienne. Les raisons de son choix sont évidentes : à Grimstad, plus tard à Kristiania et à Bergen, partout il se sentait à l'étroit, il étouffait dans ce recoin du monde, où il manquait d'horizon. Subjectif, il accusait cette situation écartée de la vie mesquine dont il souffrait comme homme et comme auteur. Plus objectivement, il lui semblait que la médiocrité de culture intellectuelle, et un certain manque de tenue de la vie publique étaient

dus à la petitesse de la Norvège, trop repliée sur elle-même et cachée dans ses montagnes. Il est scandinaviste parce qu'il est contre le chauvinisme étroit. Il l'est parce qu'il pense à l'avantage que trouveront les Norvégiens eux-mêmes à renoncer à être chauvins.

Et comme les circonstances de la politique extérieure étaient alors douloureuses pour le Danemark, ce fut sous la forme de sympathies danoises qu'il eut occasion de manifester son scandinavisme. Dès 1849, à propos de la première guerre avec la Prusse, il écrit le poème : *Réveillez-vous, Scandinaves !*

Pourtant — apparente contradiction — la tendance littéraire d'Ibsen, suivant la tradition de Wergeland, et d'accord avec Bjœrnson, est spécifiquement norvégienne, ce qui, à cette époque, signifie : antidanoise. Dans ses rares critiques dramatiques, rencontrant une pièce « nationale », il n'en blâme pas le chauvinisme, il le loue plutôt implicitement, et reproche à l'auteur d'avoir été chauvin bêtement, et d'avoir ainsi diminué l'impression (1). Il lit avec passion les légendes et les chants populaires. Il demande des subventions pour en recueillir lui-même. Il lit les sagas. Tout cela réuni, dit-il, contribue « à faire clairement reconnaître ce qui est national et ce qui ne l'est pas (2) ». Et toutes ces lectures laissent des traces dans ses œuvres, d'où s'efface très vite la traditionnelle influence danoise. Même, faisant valoir directement le mérite d'originalité de la littérature norvégienne, il reproche à la littérature danoise d'être devenue tributaire de la littérature allemande (3). Directeur artistique du « théâtre norvégien » de Bergen, puis du « théâtre norvégien » de Kristiania, il est résolument hostile au « théâtre de Kristiania », où la plupart des acteurs étaient danois. Même il fonde, en 1859, avec Bjœrnson, une société destinée à lutter contre l'influence danoise au théâtre, et lui donne le nom de « Société norvégienne », rendu célèbre par un groupe nationaliste antidanois fondé à la fin du XVIII^e^ siècle à Copenhague.

Mais s'il y a contradiction, c'est une contradiction que l'on peut observer chez tous les Norvégiens au XIX^e^ siècle : on n'en voit pas de si scandinave qu'il ne donne une place à part à la Norvège comme à une patrie plus immédiate, et l'on n'en voit pas de si chauvin qu'il ignore le sentiment de solidarité envers tous les peuples scandinaves, comme envers une patrie élargie, et ce sentiment est nettement distinct de la solidarité humaine générale. Même Henrik Wergeland, qui fut le champion du chauvinisme norvégien le plus étroit, a été, en quelque mesure, à ses heures, scandinave. Au fond, Ibsen

(1) Critiques de *Huldrens Hjem* et de *Gulbrandsdœlerne*. V. *Saml. Skr., Supp. bind.*
(2) Critique de *Gudbrandsdœlerne*.
(3) V. *Cris de mouettes*, poème de 1859.

concevait les nationalités scandinaves comme devant être à la fois distinctes et unies. Son idée était celle du nationalisme pacifique, ami des nationalités étrangères, et il l'appliquait au monde restreint de la Scandinavie.

Mais en 1863 mourut le roi de Danemark, Frédéric VII, dont la succession servit de prétexte à la Prusse pour s'emparer du Slesvig et du Holstein. Il s'agissait dès lors, pour Ibsen, du monde extérieur hostile — en l'espèce, le monde allemand — contre lequel les Scandinaves unis devaient naturellement faire face. La question des nationalités devenait ainsi parfaitement simple. Plus tard, lorsqu'il eut connu l'Allemagne, il sentit la complexité du problème, et il réforma son jugement sur la politique qui fut alors suivie par les gouvernements de la Suède et de la Norvège. Mais, sous le coup des événements, scandinaviste et de nature combative, il condamnait toute hésitation, et surtout il était choqué de l'apparente duplicité qui résultait des affirmations de sympathie hautement exprimées à toute occasion par les Norvégiens, et particulièrement par les étudiants, et de l'inaction gouvernementale. Les discours, les résolutions votées par des meetings lui paraissaient constituer des engagements véritables.

Ibsen fut exaspéré. Avoir promis, et rester chez soi. La lâcheté norvégienne en était singulièrement aggravée. La Norvège trouvait qu'elle était trop petite. Pour lui, c'était cette humilité même qui la rapetissait. Suite naturelle de toute la mesquinerie dont il souffrait chez ce peuple replié sur lui-même, tapi dans son coin de rochers. Il était temps qu'il en sortît, qu'il allât respirer à l'air libre, loin de ce pays dont on ne pouvait espérer rien de grand. Son indignation, certainement très sincère, de scandinaviste ancien et convaincu fut singulièrement accrue par le fait qu'il était alors tout hérissé, et prêt à s'indigner de tout, surtout contre son pays.

Justement alors la bourse de voyage lui fut enfin accordée, à peine suffisante pour le faire vivre. Il ne savait comment il pourrait payer ses dettes. Mais c'était le moyen de fuir, et d'aller s'installer, pour un travail paisible et fécond, dans les pays de culture et de soleil. Il se hâta de partir sans songer au retour.

On peut suivre la vie d'Ibsen presque au jour le jour pendant les deux années qui précédèrent la publication de *Brand*.

LA COMPOSITION DE BRAND

L'année qui précéda son exil volontaire fut pour Ibsen très mouvementée, et pleine d'émotions diverses. *La Comédie de l'Amour* avait paru en 1862, au moment de Noël. Au cours des premiers mois de 1863, les articles presque injurieux sur sa nouvelle pièce s'étaient

succédé. L'isolement, la réprobation presque universelle, lui enlevaient tout espoir prochain de voir s'améliorer sa situation matérielle. C'est alors qu'il rédigea sa pétition au gouvernement norvégien (10 mars 1863), par laquelle il demandait un *digtergage* ou « pension de poète », telle qu'elle avait été accordée à Bjœrnson. Elle fut bientôt refusée, et il demanda une bourse de voyage d'un an (27 mai) (1). Quelques jours après avoir envoyé cette nouvelle pétition, il prit le bateau pour Bergen, où il était invité à une grande fête chorale, où fut chanté un poème de lui, d'inspiration très scandinaviste, et où il semble prévoir la guerre prochaine. Les quatre jours de fête (10-14 juin) dans cette ville où il avait passé les cinq années les plus insouciantes de sa vie lui furent un repos et une joie, tandis qu'à Kristiania « il y a tant de gens qui cherchent à me blesser et à me faire souffrir à tout propos » (2). Il fit ensuite un rapide voyage d'excursion dans la région de Throndhjem.

Dès son retour à Kristiania, il se met à écrire, sans désemparer, *les Prétendants à la Couronne*, qu'il achève en deux mois, entre la fin de juin et la fin d'août. Cette pièce, sans doute, était très préparée, puisqu'il avait pensé la composer avant *la Comédie de l'Amour*, et avait peut-être commencé à en écrire un premier brouillon lorsqu'il l'avait mise de côté pour « se débarrasser », suivant son expression (3), du nouveau sujet qui le hantait. Mais, si prêt qu'on le suppose, lorsqu'il la reprit, en 1863, il est certain qu'il écrivit cette pièce, la plus touffue de son œuvre en entier, après *Empereur et Galiléen*, par l'abondance à la fois des personnages et des épisodes, en un temps qui aurait été court pour n'importe quel auteur, alors que nettement, d'ordinaire, il appartenait à la catégorie des auteurs lents.

La pièce écrite fut aussitôt imprimée (septembre), et parut en octobre. La bourse de voyage, malgré l'opposition malveillante du « Collège académique », qui proposa de la réduire à 250 speciedaler (1.400 fr.), fut enfin accordée le 12 septembre à 400 spd (2.240 fr.) : les deux tiers de ce qu'il avait demandé. Il aurait pu avoir alors un instant de répit entre la publication de la pièce et le moment où commencèrent les répétitions au théâtre de Kristiania, qui, cette fois, montra un empressement inaccoutumé, si les affaires danoises n'avaient à ce moment absorbé toute son attention.

Frédéric VII mourut le 15 novembre, sans avoir conclu avec le roi de Suède et de Norvège, Charles XV, le traité d'alliance défensive proposé par celui-ci. Dès le lendemain de la mort, le prince Frédé-

(1) Le 9 mai, il avait assisté, à la Société des Etudiants, à l'inauguration des bustes de Wergeland et de Welhaven, pour laquelle il avait composé un poème.
(2) Lettre du 24 juin 1863, à Randolph Nilsen.
(3) Lettre à Clemens Petersen, du 10 août 1863, dans *Samtiden*, 1908, H. 2.

ric d'Augustenborg lançait son manifeste aux habitants du Slesvig et du Holstein, par lequel il revendiquait ses droits. Le ministère suédois était hostile au traité d'alliance. Ibsen écrivit le poème *Un frère en détresse*, publié le 14 décembre, puis, lorsque la menace de guerre devint plus immédiate, le poème *la Mémoire de Frédéric VII*, qui fut chanté à la Société des étudiants le 13 janvier 1904. Mais ses appels, l'écho qu'ils rencontraient dans le public, heureux de témoigner bruyamment une vive sympathie pour les frères danois, les discours et les ordres du jour, tout cela n'empêcha pas le roi Charles XV d'écouter ses ministres plutôt que les sentiments de ses deux peuples, et, dit-on, les siens mêmes. Le 23 décembre, le Danemark isolé se retira de lui-même du Holstein, sans calmer l'avidité de la Prusse : le 31 janvier, les alliés le sommaient d'évacuer aussi le Slesvig, et le lendemain ils franchissaient l'Eider.

Ces événements, qui se déroulèrent si rapidement, ne lui laissèrent pas le temps de jouir de son premier franc succès. Ce fut le 17 janvier, quatre jours après la réunion où fut chantée *la Mémoire de Frédéric VII*, et quatre jours avant l'occupation du Holstein par les troupes prussiennes, qu'eut lieu la première représentation des *Prétendants à la Couronne*. Il y assistait et fut acclamé par le public.

Mais rien ne pouvait plus retenir Ibsen. Aussitôt sa bourse de voyage enfin accordée, sa femme et son fils étaient partis en avant et l'attendaient à Copenhague. Il ne restait à Kristiania que pour suivre les répétitions de sa pièce et mettre ordre, autant qu'il le pouvait, à ses affaires. La part prise au mouvement en faveur du Danemark retarda sans doute quelque peu son départ, tout en lui inspirant une résolution plus ferme de ne pas se hâter de revenir. Enfin, le 2 avril, une fête d'adieu, à la Société des Etudiants, lui fut donnée, en même temps que l'on fêta la nomination de son ami Botten-Hansen au poste de bibliothécaire de l'Université, et il partit quelques jours après pour Copenhague, où il passa une quinzaine de jours.

Le Danemark était alors en pleine guerre. Et la veille même de l'événement décisif de cette guerre, l'assaut et la prise de Dybbœl (Duppel), Ibsen écrivait : « J'ai eu grand plaisir et profit à mon séjour ici ; aussitôt que je serai arrivé à Rome, je commencerai un nouveau drame en cinq actes, que j'espère terminer au cours de l'été. » Il ne paraît guère possible que ce drame soit autre chose qu'un *Brand* : le premier *Brand*, dont rien n'est resté, dont peut-être rien n'a jamais été écrit, conçu dans les derniers mois du séjour de Kristiania au moment même où, la guerre déjà commencée, le *Storting* discutait les conditions d'une prise d'armes en faveur du Danemark (29 mars), — un *Brand* politique et satirique (1).

(1) Il me paraît difficile d'admettre, avec M. H. Eitrem (V. *Samtiden*, 1908,

Quelques jours après la chute de Dybbœl, il est à Berlin, et il voit les canons danois entrer dans la ville au milieu des cris de triomphe du peuple, qu'il ressentit comme une honte pour la Suède et la Norvège. Peu de spectacles l'ont ému autant que celui-là. Tandis qu'on ne voit dans ses lettres aucune impression de la guerre lors de son passage à Copenhague, on trouve encore dans celles de vingt mois plus tard la colère que lui causa la vue des canons de Dybbœl à Berlin.

Enfin, il arrive à Rome. Le 19 juin, accompagné du consul Bravo, il réveilla le bibliothécaire de l'association scandinave de Rome, Lorentz Dietrichson, qui va le piloter dans la ville pendant une dizaine de jours. Ibsen est toujours plein d'amertume contre la Norvège et parle à Dietrichson des trophées de Dybbœl. Un soir, dans le jardin d'une osteria, au bord du Tibre, où ils avaient découvert que le vin était bon, quelques Scandinaves se trouvent réunis. Ibsen raconte ses impressions, et peu à peu se laisser aller à prononcer un véritable discours, une sorte de « Marseillaise du Nord » d'une puissance étrange (1). C'est alors qu'il compose le poème *Motif de confiance*, d'une âpre ironie à l'égard de la Norvège (2).

L'été, on ne reste guère à Rome. Il n'aurait d'ailleurs pu se mettre au travail, et la découverte de la ville aurait pris son temps, s'il y était resté alors. Avec Lorentz Dietrichson il alla, sur le lac de Nemi, à Genzano. Là c'est le repos, le calme de l'esprit. Quelques lectures, mais plutôt des conversations avec Dietrichson sur les lectures qu'il fait. Quelques promenades, mais le plus souvent sans but et solitaires, simplement pour jouir de la nature et méditer. Un jour, Dietrichson lisait Ammien Marcellin, et en lut à Ibsen quelques passages. « L'idée de traiter ce sujet s'empara de son esprit sérieusement ce jour-là. Du moins il conclut la conversation en disant qu'il espérait que personne ne viendrait le lui prendre (3). »

Mais Julien est alors trop lointain pour lui. Il ne cesse de penser au Danemark, à la Norvège, et ce sont des pensées douloureuses. Il écrit le poème *Puissance du souvenir*. Et c'était *Brand*, surtout, qui à cette époque absorbait sa pensée.

L'idée de ce drame lui avait été suggérée par l'histoire d'un pasteur, Gustav Adolph Lammers, qui, huit ans auparavant, à Skien, sa ville natale, avait déclaré ne plus appartenir à l'Eglise officielle, et avait fondé une secte « libre, apostolique-chrétienne ». Les sacrements, prétendait-il, ne devaient pas être délivrés simplement parce

H. 9-10), qu'Ibsen ait pu concevoir le projet d'un drame sur Julien, au point d'en prévoir l'exécution prochaine, avant son arrivée en Italie.

(1) L. Dietrichson, *Svunrdne Tider*, I, p. 335.

(2) Date indiquée par J. B. Halvorsen : *Bibliografiske oplysninger til H. I's. Saml. Værker*, p. 41.

(3) *Ibid.*, p. 336.

que telle est la coutume, mais seulement lorsqu'ils sont demandés par une foi réellement consciente. Le personnage de Lammers était loin toutefois de ressembler à un Brand, car il avait demandé et obtenu sa mise à la retraite avant de se séparer de l'Église officielle, et si, chargé de famille, il eut véritablement à souffrir de la situation précaire de chef d'une trop petite secte dissidente, ce fut parce que sa pension lui fut retirée. Elle lui fut rendue quelques années plus tard, lorsqu'il eut déclaré reconnaître de nouveau complètement la confession d'Augsbourg.

Le point de départ réel du drame d'Ibsen laissait donc le champ libre à son imagination, et il pouvait le construire à sa guise. A Genzano, la construction était trop vaste, et un jour il dit à Lorentz Dietrichson : « Pourquoi ne ferait-on pas un drame en dix actes? La place me manque en cinq (1). » Puis, à la fin d'août, il renonça à la forme dramatique, et résolut d'écrire un vaste poème. Du commencement de septembre à l'été de 1865, il fut occupé à composer le poème épique dont les fragments sont ici traduits.

A l'automne, sa femme et son fils le rejoignirent à Rome. Quelques promenades dans Rome, les causeries avec des Scandinaves, dont la colonie, cet hiver-là, comprit un bon nombre d'artistes, la lecture patiente, approfondie, des journaux, vieux parfois de plusieurs semaines (on prétendait qu'il en lisait toutes les annonces), enfin le travail de *Brand :* voilà tout ce qui l'occupait à Rome. De temps en temps, l'idée de Julien venait effleurer sa pensée. Il en parle dans ses lettres à Bjœrnson. Mais la hantise du sombre Brand ne tardait pas à le reprendre. C'est sans doute ce qu'il a exprimé dans un poème de cette époque : *Au foyer domestique* (2).

Sur la totalité du temps qu'Ibsen a consacré à la composition de *Brand* la plus grande partie, et de beaucoup, — plus de dix mois — l'a donc été au *Brand* épique, et si, pour retrouver, dans ses lettres et les souvenirs de ceux qui l'ont connu à Rome, l'histoire de son travail, on est souvent obligé de faire des hypothèses, ceci du moins est certifié avec précision par deux lettres à Bjœrnson, celle du 16 septembre 1864, où il se dit déjà en train d'écrire un grand poème, qui certainement ne peut être que celui-là, et celle du 12 septembre 1865 datée d'Ariccia :

... mon travail ne marchait pas. Et voilà qu'un jour je suis allé à Saint-Pierre — j'avais eu affaire à Rome — et là, soudain, se dressa devant moi une forte et claire forme pour ce que j'avais à dire.

Maintenant j'ai jeté par-dessus bord tout ce qui pendant un an m'a

(1) *Ibid.*, p. 339. L. Dietrichson, dans son livre, place ces paroles en hiver 1864, mais, interrogé par Karl Larsen, les reporte au mois de juillet à Genzano. V. *Henrik Ibsens episke Brand*, p. 12.

(2) D'après J.-B. Halvorsen, *Bibl. opl.*, p. 44.

tourmenté sans me mener à rien, et au milieu de juillet j'ai commencé quelque chose de nouveau, qui a marché comme jamais encore rien de ce que j'ai écrit n'avait marché. C'est nouveau en ce sens qu'alors je me suis mis à écrire, mais le sujet et sa couleur m'ont été comme un cauchemar depuis que tous les sinistres événements, chez nous, m'ont amené à regarder en moi-même et à regarder notre vie là-bas, et à penser à des choses qui jusqu'alors m'avaient seulement effleuré, et auxquelles, en tout cas, je n'avais pas sérieusement réfléchi. C'est un poème dramatique, sujet contemporain, ton sérieux, 5 actes en vers rimés (pas une *Comédie de l'Amour*). Le quatrième acte sera bientôt terminé, et je sens que je peux écrire le cinquième en huit jours...

Et en effet, Ibsen eut bientôt terminé le *Brand* dramatique. Il lui fallut le temps de le remettre au net, et de correspondre avec le grand éditeur danois Frederic Hegel, avec qui Bjœrnson le mit en rapport, et, dès le 15 novembre suivant, il envoyait les dernières pages du manuscrit définitif (1).

Ce qui précède suffit pour faire comprendre combien il est particulièrement important pour la lecture de *Brand*, de connaître l'état d'esprit de l'auteur au cours de son travail, les émotions qui l'ont inspiré, les idées qu'il a voulu défendre. Dans cette œuvre, il n'est certes pas un adepte de la théorie de l'art pour l'art. Il dit lui-même dans la lettre à Bjœrnson dont un passage vient d'être cité :

> Si, en ce moment, je devais indiquer en quoi consiste le profit essentiel de mon voyage, je dirais qu'il consiste en ce que j'ai chassé de moi-même l'esthétique en tant que chose à part, et prétendant se suffire à elle-même, telle qu'elle me dominait jusqu'ici. L'esthétique en ce sens me paraît maintenant être pour la poésie une malédiction aussi grande que la théologie pour la religion.

Il existe, sur l'esthétique, des affirmations d'Ibsen toutes différentes, et la comparaison du *Brand* épique et du *Brand* dramatique permettra de se rendre compte que l'œuvre d'Ibsen, à mesure qu'elle mûrissait et qu'il s'éloignait des faits qui l'avaient provoquée, tendait davantage vers une esthétique qui « se suffirait à elle-même ». Pour se rendre complètement compte du travail de formation lente de l'œuvre, il ne suffirait pas de raconter les circonstances extérieures de la vie de l'auteur. Il faudrait, avec les lettres, les souvenirs d'amis, la connaissance des Scandinaves qu'il fréquentait en 1864-65, montrer Ibsen conduisant la conversation pour amener ses interlocuteurs à lui dire les phrases désirées, de même que l'artiste plastique place son modèle dans la position qu'il veut, ou bien écoutant le pasteur Christopher Brun, et par lui se pénétrant à son insu de certaines idées de Sœren Kierkegaard. Je ne pouvais le faire en cette introduction déjà trop longue.

(1) *Breve fra Henrik Ibsen* I. Oplysninger, p. 305.

La traduction qui suit est faite, actuellement, sur le manuscrit le plus définitif du *Brand* épique. Les différences entre les deux manuscrits ne sont d'ailleurs pas assez grandes pour permettre de les faire saisir au moyen d'une traduction. Il convient seulement de signaler le changement des noms, opéré au cours de la première rédaction : au début, Brand y est appelé Koll, et Ejnar, Axel; Agnes a remplacé Dagmar.

J'ai désigné sous le nom de *Brand* « épique » ce poème, que nous appellerions plutôt un roman en vers. Cette désignation est, en effet, conforme à la tradition scandinave. Ainsi l'*Adam Homo* du Danois F. Palredon Muller, roman moderne de plus de vingt mille vers, publié en 1841-1848, est toujours appelé une épopée.

De même que l'*Adam Homo*, le *Brand* épique est entièrement écrit,— sauf trois passages faciles à distinguer, — en strophes de huit vers composés chacun de cinq ïambes. Mais les strophes de ces deux poèmes sont très différentes par la disposition des rimes. Les strophes du *Brand* sont formées de deux quatrains comprenant chacun deux vers à rime masculine, et deux à rime féminine, tantôt croisés, tantôt deux vers de même rime placés entre les deux autres.

P.-G. LA CHESNAIS.

BRAND

POÈME ÉPIQUE

—

AUX COMPLICES

Mon peuple, mon beau pays, mon foyer au Nord,
où le soleil est bloqué par les fjells neigeux,
où la marche est barrée par les rocs et le fjord, —
et les ailes de l'âme par de pires flots, —
je veux te chanter une sombre chanson,
peut-être, comme poète norvégien, ma dernière ;
car aucun poète ne chante qu'une fois,
où le psaume est chanté sur le cercueil du peuple.

L'agonie a commencé. Je vois un cadavre ;
énorme, tel le géant Ymer (1), il gît
et répand la peste par les champs et les côtes,
épidémie commune aux grands et aux mendiants.
Couvrez le corps de tous les drapeaux de Norvège !

(1) Le géant Ymer, dans la mythologie scandinave, est né de gouttes de givre du froid Niflheim, chauffé par des étincelles de Muspelheim ; de lui descend la race méchante des trolls géants.

A l'aide, les jeunes, jetez-le à la mer profonde!
Où le jarl livra bataille aux gens de Jomsborg (1),
l'immense cadavre sera mieux enseveli.

Fou, ne garde pas davantage ce mort,
comme Harald gardait le corps de sa Snefrid (2);
ne crois pas comme lui voir des roses aux joues
et entendre le cœur sous l'étoffe de toile.
On ne peut par le mensonge ranimer ce qui est mort.
Ce qui est mort doit descendre dans les ténèbres.
Une seule mission est celle des morts : s'offrir
comme nourriture pour la semence nouvelle.

Et ce jeu du mensonge avec ce qui est mort,
tu l'as joué pendant de longues années ;
péché de ta jeunesse, crime de ton âge mûr ;
et de là vient la gangrène de ton avenir.
Pourtant même peine ne peut frapper chacun ;
d'un poids dix fois plus lourd elle doit tomber sur ceux
qui dans le ban du peuple marchent au premier rang ; —
mais cent fois plus fort elle frappe tes poètes.

Car nous avons flatté les générations abolies,
et fardé le cadavre des époques vigoureuses,
et paré tous les murs de la salle des souvenirs,
pour la joie de nains, du poids d'armes de géants.
En notre nuit nos chants disaient le jour passé ;
oublieux d'agiter une question, fort grave :
peut-on à bon droit hériter du trésor,
si l'on n'a la main pour recueillir la succession?

Or, un calme s'est abattu sur le pays.
Dans un air étouffant baignent les montagnes.
On dirait qu'un poison traître a été mêlé
par sorcellerie aux sources de la vie du peuple.
Tel des oiseaux, languides quand le ciel s'obscurcit,

(1) Jarl, titre féodal au temps des vikings. Le Jarl Haakon, qui fut le défenseur du paganisme, est le viking le plus fameux qui ait porté ce titre. Il vainquit en 988 les vikings danois de Jomsborg dans la bataille de Hjœrungavaag, près de l'île de Hareidland, dans le Sœndmœre (département de Romsdal). Ibsen visita ces parages en 1862, et c'est là qu'il a placé l'histoire de Brand.

(2) Harald Haarfager, qui fit le premier l'unité de la Norvège par la bataille de Havrsfjord (872), garda pendant trois ans chez lui le cadavre de sa femme Snefrid, qui restait aussi rose que pendant sa vie, jusqu'au jour où on lui persuada de faire changer les vêtements de la morte, qui tomba en pourriture sitôt qu'elle fut remuée. (V. Snorre Sturlasson, *Norges Kongesagaer*, éd. Gustav Storm, pp. 62-63).

Je vois mon peuple épars, en attitudes mornes ;
Ses muscles sont amollis, sa moëlle desséchée,
et, par un midi sombre, côte et vallée sont gris.

Un poète suit le cours du flot populaire.
C'est vrai, — il faut que sa bannière soit en tête ;
mais droit au but il *veut* et *doit* aller,
là où l'énigme du temps indique la voie.
Son chant délie les désirs du peuple ;
il en confesse les crimes, donne voix à ses remords ;
il soupire son angoisse, — ses besoins secrets
sont par lui exprimés. C'est pourquoi il est poète.

Oui, j'ai donc détourné ma vue et mon esprit
des Sagas aux âmes mortes de notre passé,
de notre rêve menteur d'un avenir,
et j'entre dans le monde embrumé du présent.
Dans la solitude des bois de pins je veux errer,
avec le poids de la pluie sur le manteau humide,
par un sombre soir d'automne qui cache la honte
et endort les peines, les miennes, comme celles des autres.

Mon poème est comme une colline de bruyère qui monte
en pente douce au-dessus d'une maison de ferme.
Mais derrière la colline — rien ne gênant ta vue —
tu vois clairement une couronne de blanches cimes.
Pour le chant j'ai accordé mon tympanon :
mais des cordes secrètes donnent de l'éclat au son.
Un poème est donc dans le poème caché, —
et celui qui comprend cela, comprend le chant.

HENRIK IBSEN.

(*A suivre.*)

ODE

A

PALLAS OCCIDENTALE

OU

LE TESTAMENT DE DAMON

A LA POSTÉRITÉ DES HOMMES
JE DÉDIE
EN MÉMOIRE DU PLUS HARMONIEUX ORGANE
DE LA CONSCIENCE CONTEMPORAINE
MON MAITRE SULLY-PRUD'HOMME
POÈTE ET PHILOSOPHE FRANÇAIS
LE TRIBUT DE L'AMOUR
QUI, PLUS DURABLE QUE CE TÉMOIGNAGE,
M'ASSOCIE A L'ÊTRE
JUSQU'A L'EXTINCTION DE NOTRE RACE
M. DU PL.

Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
VOLTAIRE.

Sur l'ordre de Pallas, Damon quitte la lyre.
D'un dernier son qu'il voue à cette Déité,
Il lui manda ceci que les hommes vont lire
Et qui le rendra cher à leur postérité :

I

Minerve, toi qui fais et qui défais les sages,
Je te rends par ces vers tous ceux que je te dois :
Consens que, sans prétendre à l'empire des âges,
Le temps de m'acquitter, vers toi monte ma voix!

Sagesse, ce n'est pas pour m'orner d'une feuille
Sèche aussitôt qu'un homme est marqué d'elle au front
Que je prétends ici que ton sourire accueille
Mes armes : la douleur, la lyre et ce doigt prompt!

C'est moins encor pour l'or, menteur comme la gloire,
Rivaux en vain unis contre un cœur généreux :
Il suffit à Damon pour dernière victoire
Que ses yeux, pleins des tiens, soient avoués par eux.

Je n'y chercherai pas non plus ton secret chaste :
Je leur demanderai rien qu'amour et raison :
Que je sois à leur flamme Argo fendant l'eau vaste,
J'en serai trop payé d'un poil de la Toison.

Si je n'ai pas l'honneur d'une telle dépouille,
Épargne à ton enfant, Science, tous dépits!
Qu'il te revienne alerte et que nul dieu ne souille
Son cœur purifié de tous les maux subis.

Tant des plus divers coups l'ont forgé comme un glaive
Qu'il semble au point dernier de ta sévérité!
Par de graves retours désenchanté du rêve,
Aime-le, s'il doit vivre au gré de ta beauté.

II

Souvenons-nous, Pallas, de ces temps gros de crimes
Où, chargé de mes torts et de ton désaveu,
J'errais de mont en val et de cime en abîme,
Partout ne rencontrant pour ma soif que du feu!

Le long d'un mur qui branle au bord d'un précipice,
Je suivais la corniche en un suant émoi :
Tout le ciel sur ma tête épuisait sa malice
Et les raisins trop haut, mûrs! se moquaient de moi.

Parlant des cent douleurs qui s'arrachaient mon âme,
Ma peine alors : « Poète abandonné des dieux,
« Résigne ton sang triste au sort qui te réclame :
« Tu n'as plus que leur foudre à demander aux cieux!

« Vois, l'été te convie; une nymphe abondante
« A tes yeux multiplie un raisin plantureux,
« Mais c'est pour ton dépit, hola! ma bouche ardente!
« Que ce festin amer n'a lieu que dans nos yeux!

« Hélas! avec ma tête et ma besace vide,
« Serai-je donc, sans terme à mon chemin pierreux,
« Rebut d'un ciel tout grêle hier, demain torride,
« Le passant au pied douloureux! »

Temps enfuis! Des déserts descendu dans les villes.
J'étais parmi des gens épais comme un troupeau.
Occupé bassement du prix des choses viles,
Tout ce que tu maudis me paraissait seul beau.

Quels inconnus chemins, venante, prit ta grâce?
Je m'écriai : « Pallas, Colombe, Huile, Sirop!
« Vierge, charmant témoin du monde errant qui passe,
« Donne-moi les vrais biens dont on n'a jamais trop.

« Déesse qui nous fais tous ceux-là que nous sommes.
« Arbitre des grandeurs de l'herbe au peuplier,
« Protège un faible enfant perdu parmi les hommes,
« Défends ton vieux soldat trahi du bouclier! »

PALLAS

Reprends courage, ami. Surmonte l'esprit triste.
Je viens rendre le calme à ton âme étonnée
Et, comme on voit le plâtre obéir à l'artiste,
Vois à mon gré fléchir ta molle destinée.

Tant de soupirs éteints au prix de tant de larmes,
Je récompenserai ta douceur outragée :
Je te fais à jamais, à l'ombre de mes armes,
Un cœur tranquille au loin comme la mer Egée.

Heureux qui, perdant tout, me gagne tout entière!
J'épuise mes faveurs sur cette chère proie :
Mais qui se rit de moi, j'en fais de la poussière,
Comme j'ai fait de Troie.

Ainsi, tu me parlas, Science au front de fer,
Et l'augure en brilla, dorant ta lèvre enflée,
Depuis le sable bas des plages de la mer
Jusqu'aux plus hauts sommets de Dodone ébranlée.

III

Minerve, je t'entends! ta voix me dit : Assez
De ces fureurs! Passé, croulez comme la table
Brisée aux pieds de l'homme avec ses dés faussés!
Minerve, pur Soleil dont le regard m'accable,
Consume en souriant ces monstres, mes pensers.
Qu'à chaque instant, d'eux tous, se rende à toi comptable
Ce cœur, hélas! encor si frêlement fixé,
Mais, ô, que si, Pallas, son feu chancelle instable,
Flambeau jaloux de par sa propre ombre éclipsé,
La honte à ce seul cœur en demeure imputable
Et sauve mon esprit de son frère insensé!
Mais non! ô ne crains plus un retour détestable :
Contemple Etna brûlant par la gueule et glacé :
Il nourrit dans le feu la neige inaltérable.

Mais, ô leçon que plus haut soit l'avènement,
Plus bas dedans la bou' gise l'évènement!

L'arbre élu d'Apollon qui par lui vaticine
Ne monte, fils du Jour, au pur dieu qui l'attend
Que le Styx noir vaincu qui bout dans sa racine :
Ainsi le cygne au ciel se sèche de l'étang.
L'olivier, ornement d'une terre chagrine,
Nourrit d'un sable ingrat sa feuille aux tons constants
Et le palmier qui rit du torrent qui le mine
Se couronnant lui-même avecque sa ruine
Atteste un dieu plus grand que Fortune et que Temps!

PALLAS

Les arbres sont au bois divers comme des frères :
L'un est long aux dépens de son tronc fléchissant ;
L'autre est court, hérissé d'un branchage indécent :
Race tremblante au flanc de la commune mère ;
Le Cèdre seul, jailli du tréfonds de la Terre,
En marche vers le ciel, monte en s'élargissant.

Doux arbres, contrepoids de la foule des hommes !
Purs êtres figurant l'innocence du sang !
Que, si loin de l'Esprit qui meut ceux que nous sommes,
Ils rêvent tels, privés de biens, de maux exempts,
(Contents de l'honneur seul d'être toujours présents)
Mais, toi, comment payer à ta mère Nature
La gloire dévolue à l'Homme des cinq sens
De boire la splendeur de ta grande ramure !

Homme, écoute ton cœur, peuplé de dieux légers,
Grandir à la façon des cèdres étagés !

IV

Ton oracle, Minerve, est sujet à diverses
Interprétations dont je n'ai pas les clés :
Peut-être aura-t-il dit qu'au bout de mes traverses
Quelque retour moins dur paiera mes pieds gonflés ?

Mais quel sera le lieu de cette quiétude?
Quel en sera le prix à mon cœur ignorant?
A choisir du tumulte ou de la solitude,
Vas-tu me proposer l'état indifférent?

Est-ce la paix d'ici que ta voix m'a promise
Ou le repos plus sûr qui n'est tel qu'aux tombeaux?
Mais quoi! suivons Minerve où qu'elle nous conduise
Puisqu'aussi bien Minerve abhorre le repos.

V

Ce n'est pas moi non plus qui hante ce dieu lâche.
Tu sais qu'enfant jaloux de quitter les bas lieux,
Parti dès le matin comme l'homme à la tâche,
Je vins du pied d'Orphée à l'appel de mes dieux.

Ce sont eux aujourd'hui que pour toi j'abandonne,
Minerve toute sage, hélas! jalouse aussi :
Mais non! ne sont-ils pas ton sang et ta couronne,
Et leurs coups sont marqués par ton sombre sourcil!

Mais qu'avant d'embrasser à jamais l'observance,
J'évoque ici, Pallas, une dernière fois
La Muse amie, ô Mère, à ma chantante enfance,
Mêlante son miel d'or au peu que j'eus de voix!

Tu sais qu'en ce temps-là aucun homme contraire,
Lâche, ne m'eût empreint d'un conseil énervant
Et j'eusse pris son aile à Mercure mon frère
Pour joindre un ennemi fuyard comme le vent!

Jeux guerriers qui mêlaient Diane avec la Lyre!
Et que de fois le monstre a pâli sous mes coups!
Tout l'Olympe était là, souriant à mon ire,
Et Pallas invisible en son grand front jaloux!

Mais le temps qu'un limier contemple dans l'ancêtre
Le sang des loups promus au courage parfait,
Que j'ai perdu de gloire avant de reconnaître
Minerve dans la grande ardeur qui m'étouffait !

Jalouse de parfaire en nous ta gloire, ô Mère,
Que met de temps ta grâce à composer le fruit !
Mais quoi ! le temps sans toi, c'était moins que du verre,
Le temps, tu me le rends, Soleil né de ma Nuit !

Non qu'à cette heure, aux lieux que rien d'en bas n'altère,
Purgé du sang de l'homme et de mes passions,
J'aie établi mon trône au-dessus de la terre,
Spectateur ennemi des générations :

Mais tranquille en Pallas autant qu'il est d'un homme,
J'abandonne à la muse un cœur à déchirer ;
Qu'elle comble après moi quelqu'autre qu'on renomme :
Aussi bien, je n'ai plus rien d'elle à désirer.

Heureux ! sept fois heureux ! si, travailleur indigne,
Je sais, plein de toi seule, Esprit qui ne nous mens,
Comme un bon vigneron debout devant sa vigne,
Regarder à mes pieds croître mes monuments !

VI

Sans doute, eh ! oui, lauriers qui me dictez cette ode,
Notre commune voix quelque jour s'éteindra ;
Ta feuille, hélas ! Daphné, gardienne du rhapsode,
Retentira muette au vent d'un astre ingrat :

Sachez, hommes, qu'aux temps dont vous vivrez l'histoire,
Quand vos mains rouvriront mon sépulcre oublié,
Les lauriers assemblés à mon ombre sans gloire
Ne s'étonneront pas de Damon réveillé.

VII

A quoi bon nous flatter, muses, de la chimère
D'être à jamais loué des hommes qui viendront!
Si la mémoire humaine est moins que paille et verre
Qu'importe à m'engloutir l'oubli plus ou moins prompt!

De toute ta hauteur séparé de mes frères,
Me ravis-tu, Pallas, dans un triomphe affreux?
Non, tu veux seulement en m'élevant m'abstraire
Du vacarme que font les fantômes entre eux!

PALLAS

Soit, fils! Prends place au sein de Pallas éternelle!
Préside, homme sensible, à l'humaine pensée!
Et ta parole écrite est pour toujours en elle,
Pure âme survivante à la page effacée!

MAURICE DU PLESSYS.

Paris, 1897-1908.

GEMMA-LOUISE

UN CAS DE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ

Il y a une dizaine d'années, le baron de S..., ancien diplomate, mourait à Paris dans un âge avancé, instituant pour son héritier son neveu M. de X..., qui est de mes amis.

Parmi les papiers de son oncle, M. de X... trouva une correspondance amoureuse basée sur un changement de personnalité sous l'influence de l'hypnose, qui lui parut fort curieux. Il me la communiqua, me demandant ce que j'en pensais.

Je lui répondis que non seulement le phénomène qui l'intriguait était possible, mais qu'il avait déjà été, sous le nom d'*état second*, l'objet de nombreux travaux dus à des médecins contemporains : Azam, Macnisch, Bellanger, Camuset, J. Voisin, Bourru et Burot, Leuret, Dufay, Janet, Laurent, etc.

Les anciens magnétiseurs connaissaient du reste cette faculté singulière et Alexandre Dumas l'a relatée dans son roman de *Joseph Balzamo*, où l'on voit Lorenza Feliciani redoutant, à l'état de veille, son ravisseur et l'adorant quand elle était dans le sommeil hypnotique.

Félida, la célèbre bordelaise étudiée par le Dr Azam, passait spontanément de l'état de veille à l'état de somnambulisme, et *vice versa*, restant quelquefois plusieurs semaines dans chacun de ces états avec un caractère et une mémoire différents. C'est même ce changement de personnalité qui conduit la plupart des sujets à se donner un nom différent dans chaque état.

Nous retrouvons ces diverses particularités dans les lettres adressées au baron de S... et elles y sont décrites avec une telle précision que cela seul suffirait pour affirmer leur authenticité.

Quelle est la mystérieuse correspondante qui a écrit ces lettres signées simplement d'un nom de baptême, tantôt *Gemma*, tantôt *Louise*, correspondant l'un à sa personnalité normale, l'autre à sa personnalité seconde ? Ici nous en sommes réduits aux conjectures tirées de quelques particularités dont elles font mention.

Disons d'abord que ces lettres ont été écrites en français (j'ai eu les originaux entre les mains) ; l'écriture est belle, large, sans rature. On voit que l'auteur a écrit au courant de la plume et sans se relire ; d'où quelques incorrections de style que nous avons cru pouvoir faire disparaître.

La dame est italienne ; elle habitait Naples et appartenait à la haute société, puisque c'est le prince O... qui lui a présenté le baron de S... ; elle avait sa loge au théâtre San-Carlo. Elle était mariée à un homme pour qui elle avait de l'affection, mais qui était maladif. Elle n'avait point d'enfants, ou du moins elle n'en fait mention nulle part. Elle jouissait d'une grande liberté d'allures et avait un caractère très indépendant. C'était évidemment une femme lettrée possédant une disposition spéciale à s'observer elle-même pour décrire ses sentiments.

Quant au baron de S.... nous savons qu'il appartenait au corps diplomatique ; il était venu passer l'hiver de 1865 à Naples, chez des parents, et il en repartit au mois d'avril pour rejoindre son poste de ministre plénipotentiaire dans l'Extrême-Orient. A cette époque, on s'occupait beaucoup de magnétisme, ainsi qu'en font foi les romans d'Alexandre Dumas, de Théophile Gautier et d'Elie Bertet. Le baron avait probablement assisté à quelques expériences et il les répéta avec Gemma, qui était un sujet, « avec la sensation de la boule hystérique » ; mais il ne paraît pas avoir dépassé l'état somnambulique, dans lequel se produit sans doute le phénomène d'hyperesthésie affectueuse décrit par Alexandre Dumas. Quoi qu'il en soit, dans sa lettre du 20 mars, Gemma rappelle que, depuis deux mois, elle s'était donnée à lui pendant le sommeil magnétique et qu'elle n'en avait aucun souvenir à l'état de veille jusqu'au moment où il le lui a donné par suggestion.

Les lettres commencent donc à peu près un mois après cet événement qui, sans laisser de traces dans la mémoire de la femme, avait cependant profondément modifié son état mental, de telle sorte qu'il y avait continuellement dans son esprit un combat dont elle ne pouvait se rendre compte.

C'est du reste ce combat curieux qui nous a fait demander à M. de X... l'autorisation de publier les lettres où il est si délicieusement décrit.

Il nous a paru, en outre, que, grâce à un élément physiologique nouveau, l'Italienne du XIX^e^ siècle pouvait fournir le troisième aspect de l'amour dont les deux premiers ont été immortalisés par une Française du XII^e^ siècle et une Portugaise du XVII^e^.

Héloïse aimait avec sa tête. Eprise avant tout de la gloire d'Abailard, elle avoue qu'elle eût sacrifié jusqu'à son honneur de femme pour voir son nom accolé à celui de l'illustre orateur dont elle était l'élève.

Bien que le nom de votre épouse fût le plus fort et le plus saint des titres, tout autre eût suffi à mon cœur ; car, plus je me serais humiliée pour vous, plus j'aurais ainsi mérité de vous un retour plus tendre et moins j'aurais enchaîné votre génie et nui à votre gloire. Je prends Dieu en témoignage que si le maître du monde entier m'eût jugée digne de sa

main et m'eût offert avec son nom l'empire de tout l'univers, le nom de votre esclave m'eût semblé plus glorieux que celui d'impératrice. — Quels rois pouvaient se comparer à vous? Quel pays, qu'elle cité, quel village n'était impatient de vous contempler? Quelle femme, quelle vierge n'a pas désiré que vos regards tombassent sur elle? Quelle reine n'a pas envié mon bonheur?... N'aviez-vous pas deux dons qui fascinaient les cœurs de toutes les femmes ? l'éloquence et le chant. C'est par ces dons qu'en vous délassant de vos études de philosophie, vous composiez ces chansons d'amour qui, partout répétées à cause du charme de la poésie et de la musique, faisaient redire votre nom et le mien à toutes les bouches. Ainsi mon nom retentit dans beaucoup de pays, et l'envie de beaucoup de femmes s'alluma contre moi!... »

Cinq cent ans plus tard nous trouvons une fille de noble race, que ses parents, pour assurer la fortune de l'héritier du nom, ont fait entrer dès l'enfance dans un de ces couvents demi-ouverts destinés alors à cet usage. Elle vit là au milieu de l'indifférence générale jusqu'au moment où les circonstances la mettent en rapport avec un jeune gentilhomme envoyé par la France pour aider son pays à secouer le joug espagnol. Celle-là aime avec son ; *cœur* elle aime pour aimer; et quand son amant l'abandonne pour revenir en France, elle aime jusqu'à la douleur qu'elle ressent en pensant à lui

J'ai bien du dépit contre moi-même, quand je fais reflexion sur tout ce que je t'ai sacrifié. J'ai perdu ma réputation; je me suis exposée à la fureur de mes parents, à la sévérité des lois de ce pays contre les religieuses, et à ton ingratitude, ce qui me paraît le plus grand de tous les malheurs. Cependant je sens bien que mes remords ne sont pas véritables, que je voudrais du meilleur de mon cœur, avoir couru pour l'amour de toi de plus grands dangers, et que j'ai un plaisir funeste d'avoir hasardé ma vie et mon honneur. Tout ce que j'ai de plus précieux ne devait-il pas être à ta disposition? Et ne dois-je pas être bien aise de l'avoir employé comme je l'ai fait?...

Il me semble même que je ne suis guère contente ni de mes douleurs ni de l'excès de mon amour... Je vis, infidèle que je suis, et je fais autant de chose pour conserver ma vie que pour la perdre!... Oh! j'ai même de la honte; mon désespoir n'est donc que dans mes lettres? Si je t'aimais autant que je te l'ai dit mille fois, ne serais-je pas morte, il y a longtemps? Je t'ai trompé; c'est à toi de te plaindre de moi. Hélas! pourquoi ne t'en plains-tu pas? Je t'ai vu partir; je ne puis espérer de te voir jamais de retour; et je respire cependant! Je t'ai trahi; je t'en demande pardon, mais ne m'en l'accorde pas. Traite-moi sévèrement ; ne trouve point que mes sentiments soient assez violents; sois plus difficile à contenter. Mande-moi que tu veux que je meure d'amour pour toi; et je te conjure de me donner ce secours, afin que je surmonte la faiblesse de mon sexe et que je finisse toutes mes irrésolutions par un véritable désespoir.

Les lettres de la folle Louise ne sont-elles pas l'expression ardente

de l'amour des *sens* ressenti par une femme intelligente et cultivée?

ALBERT DE ROCHAS.

14 février.

Mon très cher ami,

Il est une heure du matin et je vous écris parce qu'il me plaît de vous écrire, sans vouloir même me rendre bien compte du pourquoi de ce plaisir. — Je cause avec vous ; voilà, et je suis contente... Ne vous en étonnez point, vous qui n'ignorez pas la sympathie du sujet pour son magnétiseur. Selon vous, c'est une chose naturelle et, de même que bien d'autres personnes vibrent au contact des métaux, moi je vibre... Comment?... Je crois que je vais dire des bêtises... J'ai pensé tantôt à tout ce que je puis vous dire en dormant et je me suis mise à craindre trop d'expansion peut-être de ma part... Pour l'amour de Dieu, soyez indulgent et tenez compte, je vous le répète, de la sympathie naturelle qui naît du fluide magnétique...

Je ne sais ce que j'ai ce soir, mais il me passe mille choses par la tête. La mémoire cherche à se souvenir de ce que je puis bien dire en dormant. Ne pouvant arriver à me rappeler quoi que ce soit, mon imagination va loin et craint de vous avoir dit des choses inconvenantes. Serez vous assez franc pour me le dire? Et cependant j'aime à m'endormir sous votre regard énergique et ne voudrais point rompre le lien qui m'attache à vous. Lorsque vous partirez, bien certainement cela me fera du mal. Ne m'en veuillez pas : c'est bien malgré moi...

Je vous écrirais encore des pages si je suivais ma volonté; mais je sens que je vous fatigue avec mes idées en désordre. Bonne nuit! je vais me coucher en pensant à vous.

GEMMA.

15 février.

Mon très cher ami,

J'ai parfaitement dormi de trois à dix heures du matin. Je vous remercie, car c'est à vous que je dois ce bon repos. J'en avais bien besoin, je me sentais le corps brisé.

Il faudra recommencer la suggestion, n'est-ce pas? Quand? Dieu le sait! On vous désire de tous côtés; ce que je comprends du reste à juger par moi-même. Cependant j'ose affirmer que

personne ne vous apprécie mieux que moi. Le pensez-vous aussi ? Je crois que ces choses se sentent et, d'ailleurs, je ne fais qu'obéir à la sympathie naturellement développée par le magnétisme.

J'ai pris des renseignements sur la baronne X..., qui vous a manifesté le désir d'être endormie par vous. C'est une intrigante qui cherche des aventures. Sans pouvoir vous en expliquer les raisons, il me semble que cette femme me fera souffrir de quelque façon. C'est une bêtise sans doute, et déjà je me repens de vous la dire, mais je ne suis pas italienne pour rien. Pardonnez-moi! Il faudra bien que ma raison domine une sotte crainte sans fondement. Je vous en prie, oubliez ce que je viens de vous dire à ce sujet.

Il est tard; deux heures du matin. Le ciel, que j'aime toujours à regarder, est nuageux. Je finis en vous priant de m'excuser du temps que je vous vole à me lire.

Votre GEMMA.

21 février.

Mon très cher ami,

Sans m'expliquer pourquoi, j'avais caressé l'idée que vous viendriez aujourd'hui.

Je me suis trompée et j'ai souffert dès l'instant où s'est évanouie cette chère illusion. Aussi, à partir de trois heures, je suis devenue nerveuse à tel point que j'ai pleuré longuement et une profonde tristesse m'est entrée dans le cœur. Dieu sait quand elle s'en ira. Peut-être mercredi si vous venez, comme vous me l'avez du reste promis. Jusque-là il faudra vivre je ne sais comment, l'esprit loin d'où se trouve mon corps, cherchant je ne sais quoi qui puisse apaiser mes nerfs malades. En ce moment même de grosses larmes tombent de mes yeux et arrosent cette tristesse vague et sans raison satisfaisante. Une boule monte de mon estomac à ma gorge et me gêne horriblement. Bref je me sens souffrante et je ne sais pourquoi je vous le dis à vous, qui marchez sur un autre chemin. Vous vous occupez de sciences politiques, et non des états nerveux des femmes.

Il est deux heures et demie du matin; je vais vite me coucher et j'espère que le sommeil viendra; j'ai fort bien dormi la nuit dernière en obéissant à votre suggestion.

A mercredi, n'est-ce pas ? Je languis après vous, comme on dit en votre pays. Ces jours-ci passeront peut-être vite, car je serai entourée de monde et bien forcée d'y faire attention.

Amusez-vous bien, mon cher ami, et si, à travers tout ce qui vous occupe, vous pensez parfois à votre sincère et triste amie, je vous en remercie de tout mon cœur.

Bonne nuit. GEMMA.

3 mars.

Mon très cher ami,

Voici ce que j'ai pu savoir sur les légendes dont vous m'avez parlé...

Comme vous pouvez le voir, j'ai pensé à vous — et j'y pense toujours plus ou moins.

Selon, je ne dirai pas la logique, mais les conventions du *sage monde*, je ne devrais pas, non seulement me préoccuper de vous, mais bien moins vous le dire. Je crains que vous ne partagiez ces idées et qu'un blâme traverse notre pensée en lisant ces lignes écrites avec sincérité, obéissant simplement à mon cœur sans me soucier du *convenu*.

Si je savais qu'il en fût ainsi, certainement j'en aurais une profonde peine, mais peut-être cela servirait de frein à ma franchise.

Je suis une indépendante, mon cher ami, et jamais on ne me fera croire que les lois des hommes soient plus vraies que celles de notre cœur. Ce qui m'attire vers vous je ne saurais le dire, mais ce n'est nullement l'envie de mal faire ; même si je savais que mes sentiments pour vous devaient causer de la souffrance à n'importe qui, je ferais tout au monde pour cacher le penchant ; mais le cacher n'est pas l'effacer. — Ça non ! Ma vie intime, la vie de mon âme, personne ne peut lui imposer un chemin, pas même moi. Mon âme va où elle se sent attirée — et c'est en ce moment vers vous qu'elle s'envole, vous priant de la chasser, si elle vous gêne, et de lui briser les ailes pour qu'elle puisse rester sans force et s'anéantisse devant vos reproches.

Bonne nuit, ami; laissez-moi vous serrer les deux mains très affectueusement, vous suppliant de pardonner les épanchements de votre

GEMMA.

8 mars.

Mon très cher ami,

Hier, à San Carlo, j'ai tout le temps pensé à vous. On chantait *Adrienne Lecouvreur* et cela me rappelait toutes les impressions reçues depuis que je vous connais. Pour moi elles sont pleines de charmes et je désire les garder dans ma mémoire comme un cher trésor.

Vous en riez peut-être ! Vous vous guidez par la tête et non par le cœur, m'avez-vous dit plusieurs fois !... Hélas ! qui a raison de nous deux ?... Par le cœur on souffre, il est vrai ; par la tête que sent-on ? et, en donnant, qu'est-ce qui domine, le cœur ou la tête ?

Que puis-je bien faire endormie ? Je me le demande ; et si, parfois, je désire le savoir, il y a des moments où je pense qu'il vaut peut-être mieux rester dans l'ignorance. Je suis peut-être trop expansive et je vous laisse lire en plein dans mon cœur qui s'en va vers vous, cherchant à caresser le vôtre et à l'entourer d'une affection profonde.

Qui sait jusqu'où va la franchise d'une endormie ? — Si j'en ai eu trop, soyez indulgent, vous qui savez que je ne sais plus ce que je fais.

A quand, mon cher ami ? Je voudrais toujours vous avoir près de moi, sans montre qui indiquât le temps qui passe et s'enfuit follement.

Votre GEMMA.

10 mars.

Mon très cher ami,

Je crains que vous ne soyez souffrant, et cette idée me fait de la peine. Cependant, vous êtes parti de chez moi si bien disposé que je n'ai eu cette triste pensée qu'aujourd'hui sans m'expliquer pourquoi.

Demain on chante *Samson et Dalila :* j'espère que vous pourrez venir l'entendre dans ma loge. Je languis après vous. Il me semble que je ne vous ai pas vu depuis un siècle. Que sera-ce quand vous serez parti là-bas, loin, très loin... si loin que vous m'oublierez !

J'aurai passé dans votre vie comme une étoile filante à peine aperçue pendant quelques instants. J'en souffre, car... car quoi, mon Dieu ? Pardon, j'allais dire ce que je ne dois

pas dire. Je crois que je deviens folle... Mais, quand même, ne m'oubliez pas là-bas, très loin, chez vous.

Au revoir, très cher ami.

Votre GEMMA.

16 mars.

Mon très cher ami,

Je suis encore sous l'impression de ce qui s'est passé tantôt. Il me semble que je vis dans un rêve dont je vais me réveiller avec regret, vous pouvez le croire !

Cette envie folle de me jeter dans vos bras et de m'abandonner sans réserve, retenue heureusement par un sentiment de honte que vous devez comprendre, me rend toute confuse, quoique cette confusion et son souvenir ne me soient nullement désagréables. Bien au contraire, mon cher ami, pour être franche, je vous dirai que je savoure les détails de tous mes épanchements. Ces baisers reçus et donnés, je ne pourrai jamais les oublier. Il me semble encore en sentir l'empreinte sur mes lèvres; et, si vous étiez là, je vous en donnerais encore et toujours !

Je crois encore sentir la douce chaleur de vos mains monter le long de mes bras, me faisant frissonner voluptueusement des pieds à la tête et m'attirant vers vous d'une manière si impérieuse que, si vous aviez profité de cet abandon, je ne sais ce qui serait arrivé !

Ah mon cher René ! que ce fut bon ! quel joli nom et que j'aime à le dire ! Dorénavant vous me laisserez vous appeler ainsi... Mon cher René... que je t'aime ! Pardon, je deviens inconvenante; je ne sais plus ce que je dis. Ces baisers, voyez-vous, leur souvenir me font l'effet d'une bouteille de champagne. Cela me monte à la tête ; et si vous étiez là, vois-tu, je t'en remplirais les yeux, la bouche, tes lèvres, ton corps — car je sens, en ce moment, à l'excès, tout ce que j'ai ressenti hier sous tes caresses.

Pardonnez-moi et ne m'en veuillez pas de tout le désordre de cette nuit.

Votre GEMMA.

17 mars, 3 h. du matin.

Mon cher René,

Toute la journée j'ai pensé à vous. Je vois toujours cette

larme qui coula hier de vos yeux en m'entendant chanter au son de la guitare. Cela me montra votre cœur que je connaissais très bon et auquel je me suis attachée pour toujours.

Eh bien, mon cher René (laissez-moi vous appeler ainsi), à travers ma joie de me savoir aimée par vous que j'aime, un nuage très sombre passait sur ma gaieté : votre départ ! La séparation d'un ami que, peut-être, je ne verrai plus jamais ! J'en pleure, voyez-vous, et je tâcherai de ne pas y arrêter ma pensée; j'en deviendrais malade.

C'est si bon tout ce qui me fait vivre en ce moment et je bénis le prince O..., qui vous présenta et enchaîna ainsi mon cœur... Il ne s'en serait jamais douté.

Tout ça, voyez-vous, devait être. Tout obéit à de magnifiques combinaisons qui forment des tableaux successifs, beaux ou laids selon notre façon conventionnelle de sentir. Nous sommes les couleurs servant à composer le tableau exécuté par le Grand Peintre. En ce moment nous dessinons une fleur nécessaire pour l'ensemble. Elle sera finie bientôt. Nous la regarderons après en l'arrosant de nos larmes ; rosée qui la conservera fraîche dans notre souvenir.

Vos deux mains que je les embrasse tendrement.

Tout mon cœur.

GEMMA.

18 mars.

Mon cher René.

Depuis que vous m'avez quittée je ne fais que penser à vous, à nos chers entretiens, à nos longs baisers et à tout ce qui s'ensuivra vendredi !

J'entrevois le tableau et j'en suis toute émue, d'une émotion tout à fait délicieuse. Il ne faudra pas m'en vouloir si je suis trop franche dans mes épanchements et, perdant entièrement la tête, *je t'aime divinement.* Je veux me donner à toi, oui, mon vainqueur; à toi tout entière ; mais il ne faudra pas non plus s'étonner si, sur le moment, cela me coûte un peu ! Il est possible que cela arrive, car notre façon de sentir, à nous femmes, est si complexe qu'on ne peut la définir. Ainsi cette après-midi, j'aurais succombé sans peine, mais j'en serais, à l'heure qu'il est, toute confuse. Je te préviens donc au sujet de cette réserve, qui n'a plus de raison d'être, puisque

je sais et je sens que tu m'aimes, que tu me désires et que tu penses à moi.

Mon René! Je ne trouve pas de parole pour t'expliquer toute la joie que me causent tes chers aveux. Mes longs et chauds baisers t'en diront davantage que toutes les plus belles phrases du monde... Tu, tu, tu... et je dis tu tout le temps! Mais si je t'aime tant, pourquoi pas?

Ah! mon cœur! à vendredi, là-bas, le reste... Pour l'instant je vais me coucher en pensant à vous, ma vie, mon cœur, mon tout.

Votre GEMMA.

20 mars, 3 heures du matin

Mon cœur,

Je suis encore toute émotionnée de ce qui s'est passé aujourd'hui !... Depuis hier je ne vivais plus. Je me voyais au moment de tomber dans tes bras, frémissante d'amour, heureuse de me donner à toi, ma bouche sur ta bouche, aspirant tout le parfum de ta vie et te donnant toutes les vibrations de mes nerfs.

Je me voyais d'abord un peu résistante, obéissant à des instincts de pudeur naturels chez la femme, mais disparaissant peu à peu sous tes caresses : je voyais tout ça, ma vie, et j'en vibrais divinement.

Ce que, cependant, je n'aurais jamais pu prévoir, c'est qu'après avoir reçu tes douces caresses, auxquelles je répondais timidement d'abord, m'entourant de précautions pour retarder le moment final, après avoir chassé peu à peu cette timidité, me laissant aller dans un voluptueux crescendo jusqu'au délire... et que, revenue à moi, je me sentais confuse du désordre où je me trouvais, demi-nue et délicieusement brisée; je ne pouvais prévoir que, depuis près de deux mois, j'étais à toi, que je t'avais appartenu plusieurs fois sans l'ombre de pudeur et de honte, là, sur ce même lit, dans cette même chambre.

Quelle singulière chose que cette double vie ! Etre deux personnes en une seule ! Et, ce qui est encore plus étonnant, c'est que, me supposant une autre ayant le nom de Louise, je me moquais de l'autre moi-même, de Gemma !

Je me souviens de Louise traitant, devant toi, Gemma de sotte, qui ne se doutait pas qu'elle avait déjà vibré souvent

dans tes bras, et te disant qu'elle faisait des manières avec sa pudeur, car elle en mourait d'envie, etc.

Elle disait vrai, Louise! Je n'en pouvais plus et s'il fallait te décrire tout ce que j'ai ressenti aujourd'hui d'émotions différentes, il faudrait inventer des mots qui n'existent pas. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je t'aime follement... et que Louise t'aime... de même!

Tu as bien fait de me donner le souvenir de tout ce passé de deux mois ; je me souviens très bien de tout, dès le premier baiser donné chez moi par *Louise*. Peu à peu, je te raconterai les choses afin que tu puisses constater la force de ton pouvoir pour me rappeler les folies et les enivrements de Louise.

Je t'envoie mon cœur et vais me coucher, car je suis brisée de fatigue... et il y a de quoi. Approche tes lèvres, que j'y meure dans un long baiser.

Ta GEMMA.

21 mars.

Ma chère âme,

Je n'ai pas lu ta lettre, je l'ai bue, et j'ai compris ce qu'il y avait dans les interlignes.

J'ai senti le baiser sur le poignet et j'en ai tressailli, cher amant — j'ai revécu ma vie d'hier avec l'effrontée Louise et la timide Gemma, ignorant, la pauvre, que tout était consommé jusqu'au bout.

Quand même, à part un peu de honte ressentie au souvenir des épanchements, sans voile, de Louise, ta Gemma a senti de la joie à pouvoir constater que la lassitude n'était pas survenue dans le cœur de l'homme qu'elle aime follement.

Ce fut une belle compensation à l'indignation de la conduite de Louise !... que Gemma (qui sait !) va peut-être imiter sous peu, car je crois que ce qu'on appelle dignité est incompatible avec l'amour !... Et je t'adore, mon amant, je t'adore et aime à le répéter. Il me tarde d'être au lundi pour te donner un très long baiser sur tes lèvres adorées, pour m'enivrer de ta présence et frissonner encore à ton contact si cher à la folle Louise et qui ne le sera pas moins à Gemma.

L'amour, chère âme, est une consolation divine et il n'y a de jours vraiment heureux que ceux qui sont remplis par lui.

Il est fait de choses invisibles comme le parfum ; on ne peut ni le saisir, ni le discuter ; on aime parce qu'on aime.

Cher cœur, asseyons-nous encore sous les ombres fraîches des illusions. Le 20 mars restera gravé dans ma mémoire ; et lorsque, plus tard, je me souviendrai de ces heures joyeuses jetées au hasard sur notre chemin, je remercierai Dieu de m'avoir permis de me les rappeler pour réchauffer mon cœur refroidi par l'âge.

A lundi. Ta GEMMA.

23 mars.

Mon vainqueur,

Lorsque, ce matin, on m'apporta ton billet me prévenant que peut-être tu ne viendrais pas, je me suis mise à pleurer. C'est que le temps s'enfuit, mon adoré. Et tu ne feras pas comme les hirondelles ; tu t'en iras sans retour... tu ne seras plus là et je ne pourrai même plus serrer ta main !

Louise et Gemma t'aiment également et l'amour est plus grand que tout au monde. Il ne rabaisse jamais, sois-en sûr ; et si, dans un baiser, on sent de l'ardeur à supprimer les obstacles matériels afin de se confondre physiquement, c'est parce qu'on voudrait rendre réalisable l'idée et l'impérieux désir du rapprochement poussé jusqu'à l'absorption.

Je ne sais si je te donne une idée de ce que je voudrais dire ; il est bien difficile de faire tenir une pensée dans une phrase ; c'est l'âme qu'il faudrait y enterrer et je ne possède pas ce don. Je n'ai pas le talent nécessaire pour te décrire le concert intime de mes pensées, surtout lorsqu'il se confond avec le frémissement moral de mon être tout entier. Tout ce que je t'en dirais ne serait qu'une faible apparence de mon affection ; le meilleur reste au fond de moi ; inexprimable... C'est à toi de le deviner.

Et tu le devines, n'est-ce pas ? Une fois là-bas, chez toi, loin des mille choses qui viennent ici se mêler à notre vie du cœur, je serai au premier plan dans ton souvenir ? Il me semble te voir seul, vers le soir, lorsque le soleil se couche, m'envoyer tristement une pensée remplie de languissement. Je verrai aussi une chère larme comme celle de l'autre jour et celle d'aujourd'hui couler silencieusement au souvenir du *lied* que je t'ai chanté avec mon âme.

Je pleure en t'écrivant tout ça; je sens tant de peine à l'approche de la séparation fatale. Ne plus revoir un ami comme toi, c'est trop cruel. Tu auras été l'unique personne au monde qui ne m'aura jamais fait le moindre mal. Tu sais lire en moi et tu me comprends.

Un long baiser de ta triste GEMMA.

24 mars.

Ma vie,

Merci pour tant de bien que tu m'as fait pour aujourd'hui. Tu es bon et je me sens heureuse d'être à toi de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon corps !... J'en suis même fière ! Ah ! si j'avais rencontré plus tôt ta chère âme, si grande et si belle, que de chagrins m'auraient été épargnés dans la vie ! Mon cœur a été fait pour aimer et le pouvoir de l'amour est peut-être trop grand dans les âmes ardentes comme la mienne. Il me semble, mon vainqueur, que je t'ai toujours aimé, et cette affection profonde me fait comprendre l'éternité ? Toute idée de commencement et de fin s'efface parfois de ma pensée.

C'est pourquoi je ne puis envisager sans souffrir la triste réalité d'une séparation fatale ! Elle me paraît invraisemblable, âme de mon âme ! et cependant je sais qu'elle est inévitable.

Le cœur est un vaste cimetière où s'alignent des sépulcres plus ou moins beaux sur lesquels nous laissons tomber nos pleurs. Les fleurs du souvenir forment des guirlandes pour les orner. Tu es une charmante fleur que j'ai trouvée sur ma route; ton parfum est délicieux et je m'en enveloppe tout entière. J'en suis enivrée au point que tout cela me paraît parfois un rêve, rêve dont je dois me révolter brutalement un de ces matins.

Mais qu'y faire? « Rêvons ! Rêvons! C'est toujours cela », me dit ma raison. Soit ! Continuons ce rêve. Je t'aime follement, je t'adore.

Ta GEMMA.

25 mars.

Mon âme,

Me voici toute à toi ne pouvant que te répéter ce que je ne

cesse de te dire depuis quelques jours: « Je t'aime, je t'aime, et je t'aime. »

Depuis quelques jours seulement, j'ai osé te le faire bien comprendre, mais il y avait longtemps que Louise te chantait cette même phrase sur tous les tons, sans réticence d'aucune espèce! Il y a longtemps que tu as pris connaissance de mes sensations les plus intimes et Gemma n'a plus rien à te faire connaître. Tu possèdes mon cœur, mon corps, et c'est avec la plus grande confiance que je t'ai initié franchement à tous les détails de ma vie bien remplie de peines.

Tu as dû comprendre pourquoi je ne crois plus au libre arbitre. Nous obéissons à je ne sais qui et je ne sais quoi, et une destinée fatale pèse sur chacun de nous. Un grain de sable est suffisant pour changer le meilleur des programmes qu'on ait pu faire. D'abord on marche devant soi en aveugle : voit-on ce qu'on peut rencontrer sur la route et ce qui peut résulter de ces rencontres? Et qui n'a pas été surprise dans la vie par la faiblesse de son cœur se laissant conduire par des lois intimes, plus impérieuses que la plus solide raison et que tous les efforts qu'on peut faire pour les briser? Aussi, cher, aujourd'hui je ne veux plus savoir si je suis coupable ou pas... mon cœur va vers toi; je le laisse aller en toute liberté. Prends-le; tu peux en faire ce que tu voudras, au gré de ta volonté et de tes sentiments.

M'aimes-tu autant que je t'aime? Je ne sais... Peut-être que non. Mais tu n'y peux rien; les sensations de l'âme ne s'achètent pas et nous les trouvons mystérieusement déposées en nous. Je crois que je fais de la philosophie, mon vainqueur, tout en voulant te montrer mon âme vibrant d'amour pour toi, te désirant follement, mes lèvres appelant les tiennes, mes caresses se mêlant aux tiennes, et mes yeux se fermant sous la douce volupté de cette fusion où nos corps perdus l'un dans l'autre frémissent ensemble d'une ardente jouissance dont le souvenir me fait, en ce moment même, tressaillir et frissonner des pieds à la tête.

A vendredi, mon René! Louise se chargera de t'envelopper de ses chaudes caresses et de s'épancher sans réserve, comme elle l'a fait jusqu'à présent. Gemma t'écrit mieux ce qu'elle sent, si toutefois il est possible de pouvoir exprimer la millième partie de la profonde et solide affection qu'elle t'a vouée.

Sur tes lèvres adorées, un million de chauds et tendres baisers.

Ta GEMMA.

26 mars.

Mon René,

Qu'il me tarde d'être à demain pour me jeter dans tes bras, me confondre avec toi!

Cette triste journée m'a semblé très longue; la pluie et l'orage réveillaient en moi de bien tristes souvenirs! Alors je pris la guitare et, m'enfermant dans le salon, je me suis blottie dans le coin du sopha où j'ai l'habitude d'être près de toi et j'ai chanté, un sanglot dans la gorge, pour moi seule ce lied qui t'a fait pleurer. Je voyais cette larme le long de ta joue et je l'ai recueillie dans mon souvenir comme une perle précieuse.

Plus tard, d'autres pleurs coulerent de nos yeux, faits d'amers regrets!!! Et ce sera bientôt, car le temps s'enfuit, emportant sans pitié aujourd'hui ce qu'il nous a donné hier.

J'espère que tu ne m'oublieras jamais. Tu as passé dans ma vie; j'ai passé dans la tienne; et nos âmes aimantes s'étreignirent un instant. — Tu pars et je reste; mais l'empreinte de cette rencontre et de nos tendres embrassements restera à jamais gravée dans mon cœur et les larmes qui tomberont dessus n'effaceront pas le charme attaché à ce roman de nos âmes.

Au revoir, cher ami, je pleure en pensant à tout cela; mais demain, je serai enfin heureuse pendant quelques instants.

Je t'aime, je t'adore et j'en souffre.

Ta GEMMA.

29 mars.

Mon cher René,

Je viens de lire la brochure que tu m'as envoyée. Je ne suis pas convaincue du tout que nous devons subir dans une autre vie les conséquences du passé à titre de punition et que notre vie actuelle est le résultat des précédentes. Non! A mon point de vue, la destinée de la nature entière est déterminée par l'être infini qui fait tout, de lui-même, avec ses attributs qu'il adapte à tout être idéal qu'il matérialise à son gré. Le monde certainement est complexe, mais il vit suivant un plan

parfaitement combiné, il obéit à des lois immuables. *Toute chose est Dieu, tout est selon la volonté de Dieu.* Cela ne veut pas dire que tout soit juste devant la raison de l'homme qui ne peut juger les événements que d'après ce qu'il voit autour de lui dans la nature et dont la façon de penser change selon les aspects différents sous lesquels nous voyons les choses.

L'univers étant Dieu est une perfection dans son ensemble. Nous pouvons le comparer à un orchestre infini où se trouvent des instruments assez laids quand ils sont isolés, comme le trombone, mais qui sont indispensables pour l'effet général. — Tout est combiné, je le sais et je le sens. — La lutte morale? oui, elle existe. C'est une des cordes de l'un des instruments et nous dominons souvent la matière lorsqu'il nous est permis de la dominer.

Oui, l'évolution existe : *par ordre.*

Oui, oui! c'était écrit que tu viendrais de très loin te rencontrer avec moi pour produire une partie de concert, hélas! bien près de finir. Nous suivons nos penchants par ordre et nous n'altérons rien justement parce que nous obéissons fatalement.

La conscience existe, elle aussi! toujours par *combinazione.* C'est une corde vibrante.

Lorsqu'on a fait quelque chose qu'elle réprouve, on peut se repentir; le repentir est encore une sensation nécessaire pour la révélation de la puissance infinie qui n'est *Elle* qu'à la condition de pouvoir tout produire sans se répéter jamais.

Le libre arbitre! ah oui! Et les Écritures où l'on trouve tant de prophéties qui furent vraies selon la Bible!

Et saint Pierre, que Jésus prévient qu'il va le renier? Où était le libre arbitre de cet apôtre si bon, lorsqu'il oublia tout pour obéir à la peur, passion qui domina tout, même son amour pour Jésus?

Et Judas?... et tant d'autres choses qui devaient s'accomplir fatalement!

Vois-tu, mon ami, si, au début de la vie, on vous disait : « Tu feras, un jour, ça, ça et ça », que de choses tu jugerais impossibles!

Mais je dois te fatiguer avec tout ce bavardage qui s'écoule de ma plume et ne vaut pas la peine d'être fixé sur le papier. Très certainement je n'ai rien changé à ta manière de voir,

parce que ton esprit est orienté d'une certaine façon et que malgré ton libre arbitre, tu es naturellement hostile à certaines idées.

Je te serre sur mon cœur.

A demain.

14 avril.

Mon très cher René,

C'est les yeux tout enflés d'avoir pleuré que je viens épancher ma douleur sur ce papier qui t'arrivera Dieu sait quand!

Sitôt après ton départ, sitôt la porte fermée sur toi, j'ai senti quelque chose s'arracher douloureusement de moi. — Je courus à ma fenêtre pour te voir une dernière fois et, lorsque l'acacia qui fleurit sous ma fenêtre te cacha à mes yeux, j'ai vu s'ouvrir la grande porte du passé et t'y ai vu entrer, emportant des morceaux de mon âme.

Toutes les souffrances sont pénibles, mon René; mais se voir obligé de sourire quand le cœur pleure; se montrer calme, lorsque la douleur est dans notre sein : se faire indifférent quand on voudrait crier au monde entier qu'on souffre trop, qu'il faut vous laisser seule pour pleurer et sangloter à son aise sur sa douleur, c'est horrible, je te le jure.

Ce ne fut que vers les dix heures du soir que j'ai pu regarder en face mon désespoir; et alors, sur ce grand sopha que tu connais, je m'étendis sans plus de crainte d'être dérangée. Peu à peu le calme revint dans mon cœur; il me sembla qu'un vieil ami qui fut autrefois mon guide me parlait d'au delà du tombeau pour me donner de la force et de la résignation.

Brisée, anéantie, je ne veux pas me coucher sans me servir de l'unique moyen qui me reste, pour te transmettre un peu de ma triste vie! Pendant que je souffre, tu dors, sans doute, rêvant aux pays que tu vas visiter avant de rentrer chez toi. Adieu donc! Va et sois heureux... Mais c'est horrible; on arrache une âme de mon âme.

15 avril, 1 h. du matin.

Sois béni. Ta lettre a été un baume pour ma souffrance. Après une journée d'affreuse agitation, où j'ai promené mon chagrin d'un côté et d'autre dans la rue, en tramway, en ascenseur, en voiture, au nord, au sud, comme une folle, tâchant d'oublier que tu étais là encore, à Naples, à deux pas

de chez moi et que tu ne viendrais plus — pas même une minute — consoler cette femme qui t'adore si sincèrement ; — après cette orageuse journée, je rentre et trouve ta bonne lettre qui venait si à propos.

Je l'ai embrassée un million de fois ; je l'ai lue et relue et j'ai vu que tu avais, quand même, pensé à ta chère Gemma. Dès que j'eus reconnu ton écriture sur l'enveloppe, mon cœur se mit à battre et je frémissais tout entière de bonheur en te lisant.

Merci et adieu. Lorsque je me lèverai, tu seras parti pour toujours. C'est affreux !

16 avril, 1 h. du matin.

A l'heure qu'il est, où es-tu? As-tu, une seule fois, pensé à ton amie triste et malade? Combien de temps serai-je encore dans cet état, mon Dieu! Quoique je comprenne qu'il faut accepter le sacrifice, je souffre horriblement. — C'est trop cruel!

17 avril, 2 h. du matin.

De plus en plus abattue, mon cher René, rien ne peut remplacer le vide que tu viens de faire dans ma vie en te séparant de moi. Je n'aurai plus de force qu'en recevant de tes chères nouvelles ! Ce sera bientôt, n'est-ce pas? Tu vas m'envoyer un mot pour me montrer que mon souvenir ne s'efface pas de ta mémoire. Et ce mot sera le rayon de soleil d'une triste journée d'hiver ; il réchauffera et fortifiera mon pauvre cœur brisé.

19 avril, 2 h. du matin.

Je m'étais mise à espérer que je recevrais aujourd'hui un mot de toi, une carte postale, un journal, une fleur, une feuille cueillie à mon intention. Que sais-je? Rien, absolument rien. Tu n'y penses plus ; c'est fini. Aussi n'ai-je rien à te dire. A quoi bon te chanter sur un ton si triste? Tu ne peux me comprendre : les heureux ne marchent pas sur le chemin des malheureux.

26 avril, 2 h. du matin.

Encore huit jours de passés sur mon premier espoir de recevoir de tes nouvelles! Chaque jour, à l'heure du courrier, je cherche, toute nerveuse, à reconnaître dans la correspon-

dance, ton écriture sur l'enveloppe. Hélas, rien ! Il n'y a donc ni encre, ni papier, ni timbre-poste, ni porte-plume, ni crayon dans les pays où tu viens de passer?

Serais-tu malade? Cette idée vient de me traverser l'esprit. Attendons encore; le cœur sait espérer quand l'âme est lasse de se plaindre.

27 avril, 2 h. du matin.

Ce fut, une fois de plus, en vain, que j'ai attendu aujourd'hui une lettre de toi ! Rien, toujours rien.

Je n'écrirai plus sans avoir de tes nouvelles; il me semble que je parle dans le vide et que ce que je dis n'a d'écho nulle part. Parfois je me demande si je ne fus pas le jouet d'un rêve; je me demande si tu es une réalité, si je t'ai vu, senti, couvert de baisers ardents et passionnés. Je me demande s'il est vrai que j'ai tressailli dans tes bras à en mourir, là-bas chez toi. Est-ce une illusion que je t'ai aimé et que je t'aime encore profondément, que je me suis endormie avec délices sous ton regard, que j'ai été tantôt la folle et ardente Louise, tantôt la timide et aimante Gemma, tantôt la mystique Stella, s'abandonnant tendrement sur ton épaule?

Dis ! Je n'ai point rêvé, n'est-ce pas? tu n'es point une chimère et ma chair s'est bien voluptueusement confondue avec la tienne, mes lèvres avec tes lèvres; mon âme a bien senti la tienne et elle s'est enivrée en la buvant? — C'est vrai, oui c'est vrai! Je t'aime éperdument et toi tu m'as aimée, ne fût-ce qu'un instant. — Pourquoi alors m'oublies-tu? Comment peux-tu rester indifférent à tant d'affection?

Tout le monde me demande de tes nouvelles et, lorsque je réponds que je n'en ai pas, on s'en étonne; tu peux supposer ce que je souffre en écoutant ces observations, que je combats le mieux que je peux, le sourire aux lèvres et l'amertume plein mon cœur.

30 avril, 2 h. du matin.

Je ne voulais plus écrire sans un mot de toi. Cependant je n'y tiens plus, j'ai envie de dire à ce papier que je ne puis t'oublier, que je t'aime toujours, que cette nuit j'ai rêvé de toi et que je me sentais mourir d'amour dans tes bras, pâmée sous tes voluptueuses caresses — j'ai regardé ce songe comme un

présage de tes chères nouvelles. — Hélas ! rien ! Pauvre Gemma !

7 mai, 2 h. du matin.

Enfin, ma chère âme ! Enfin ! Une lettre de Bordeaux et une autre de Tours. Non jamais tu ne pourras comprendre tout le bonheur de ma journée ! La fleur que tu m'as envoyée je l'ai pressée sur mon cou, sur cet endroit si sensible, tu sais, et j'ai revécu complètement les moments les plus doux de nos entretiens. Cela a été délicieux : mais quel singulier pouvoir !

Tu trouves — et peut-être as-tu raison — qu'il a mieux valu nous séparer en pleine vigueur de notre amour que d'attendre la lassitude amenée par le temps. Mais moi pourrai-je jamais me lasser d'une âme que j'adorais et que j'adore ! d'une âme que je comprenais, que je sentais grande et bonne ? Une âme qui faisait vivre la mienne, qui la nourrissait d'un pain qu'elle aimait ! Non, mon chéri, je ne me serais jamais fatiguée de toi. Je comprends cependant le charme de ce qui reste jeune et frais. Notre amour n'a pas vieilli et tu en gardes la plus poétique impression : tu me l'as dit dans ta lettre en te servant d'une si belle comparaison qui reste gravée dans ma mémoire : « Un beau coucher de soleil, si beau qu'il efface toutes les impressions de la journée. »

Tu m'écriras souvent, n'est-ce pas, cher cœur ? Ne m'oublie jamais et garde mon souvenir dans le tien jusqu'à la fin de tes jours. Après ? et après aussi, si nous gardons notre individualité.

Sur tes lèvres adorées, les miennes avides de baisers,

Ta folle LOUISE (1).

19 juin.

J'ai lu les lettres de la religieuse portugaise. Elles sont en effet intéressantes, ces lettres, par leur naturalité. On voit que cela venait spontanément. Ce n'est pas de la littérature, c'est du cœur. Je crois que les miennes sont un peu ainsi. Je les écris avec mon âme et dans le même ordre que les pensées me viennent, en laissant aller ma plume au caprice de mon cœur. Aussi, bien souvent peut-être, souris-tu en les lisant !.. Mais,

(1) Habituellement l'écriture change avec la personnalité ; ici elle est restée la même parce que Gemma, quand elle a écrit la lettre, n'est pas entrée en état second. Elle a signé Louise simplement par jeu.

mon cher René, je ne te vois pas te moquant de moi. Tu es loin de ressembler au chevalier de Chamilly, qui n'aimait pas du tout la pauvre sœur; elle a dû bien souffrir de l'ingratitude de son amant, qui fit comme le papillon plein d'insouciance se posant sur la fleur, en suçant avidement le nectar et puis, volage, s'en allant sur une autre en faire autant, sans même regarder en arrière! Qui sait ce que certaines fleurs ressentent à la séparation de l'élégant papillon? — Pauvre sœur! Elle avait une âme comme la mienne. Aussi ses phrases me sont allées au cœur, et, si elle garde encore sa personnalité, elle a pu cueillir une larme tombée de mes yeux sur la douleur que j'ai comprise à travers des lignes écrites avec ses pleurs.

1er août.

Mon cher cœur,

Excuse-moi du retard que j'ai mis à te répondre. Je passe ma vie à l'hôpital à tenir compagnie à une jeune fille, ma filleule, qui vient de se faire extraire un rein. Sortir le rein à une personne! Est-il Dieu possible que l'on résiste à pareille horreur? Pauvre fille! Ce fut jeudi que cette charcuterie eut lieu et, lorsqu'elle revint de la salle des opérations étendue sur un brancard, pâle, blanche, les yeux mi-clos, la bouche moitié ouverte, les bras pendants, ses beaux cheveux blonds s'échappant de sa tête très inclinée en arrière, de grands frissons me passèrent par le corps en la voyant ainsi si belle et sans vie. Je me demandais où était son âme en ce moment horrible.

14 août.

Elle est morte, la pauvre fille dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Elle est morte dans la nuit du samedi au dimanche, à 4 heures et demie du matin, lorsque le soleil insouciant apparaissait et que le gazouillement des oiseaux le saluait! J'étais près d'elle et, toute la vie, je garderai l'impression de cette affreuse nuit passée près d'une moribonde qui m'appelait constamment. Dehors, la lune éclairait les arbres, les maisons, les petites fleurs : et la moindre chose paraissait belle à la lueur de sa pâle clarté... A l'intérieur, dans une grande salle, dans un coin, sur un très modeste lit, agonisait la pauvre opérée chez qui la vie fuyait! Et parmi beaucoup de monde dormant je me trouvais *seule*, très seule, attendant le moment

fatal, le cœur serré, l'âme triste se demandant le pourquoi de toute chose.

J'en suis encore toute nerveuse et, pendant mon sommeil, je me vois toujours dans cette longue salle d'hôpital, parmi tant de malheureuses. On a beau être philosophes, il y a des tableaux qui nous frappent pour la vie entière. Ce fut horrible tout ça et jamais, au grand jamais, je ne veux plus être mêlée à des événements pareils.

24 août.

Mon cher cœur,

Je t'ai envoyé le livre que tu m'avais demandé, et, là-dessus, silence, silence, silence... Tu ne m'aimes donc plus, dis ? Cette pensée me donne envie de pleurer... et j'ai le cœur de t'appeler vilain, méchant, qui ne se souvient plus de Gemma si affectueuse, si aimante... J'aime à croire que c'est parce que tu as la compagnie des tiens que tu me négliges. Mais, moi qui eus toujours du monde autour de moi, est-ce que je me refroidis un seul instant? Que je sois souffrante ou pas, que je me trouve chez moi ou à l'hôpital, que j'aie du monde ou non, je t'écris toujours, mon cher René ; j'espère donc que, cette fois, tu vas le faire et une longue lettre viendra me donner l'illusion que je t'écoute encore.

As-tu oublié, cher ami, nos entretiens et nos amoureuses étreintes ? Te souviens-tu nettement de tous les détails de nos entrevues dans notre nid du Pausilippe ? Dis-le-moi, je te prie, au moins une fois.

Au revoir, sans adieu, j'en dirais toujours, mais rien de gai, car j'ai l'âme triste, aussi je finis en te priant de te souvenir de ta pauvre Gemma qui, elle, t'aime toujours de même.

28 août, 1 h. du matin.

Mon cher cœur,

Que tu es aimable et bon de m'avoir envoyé ton portrait. Il a bien rendu ton regard profond qui a l'air de commander et je crois que si je le fixais quelque temps tu me magnétiserais même ainsi.

30 septembre.

Mon cher René,

J'ai suivi ton conseil et j'ai essayé ma puissance fluidique. Je suis parvenue à faire remuer une petite table, mais cela ne

prouve rien, puisqu'elle ne remue qu'à la condition d'avoir les mains dessus.

J'écris aussi un peu, mais si peu et si confusément que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Cependant quelque chose de curieux se passa hier chez moi. J'écrivais des mots que je ne comprenais pas et on signa *Albrazzo*, le nom de mon regretté père. Alors je lui demandai comme preuve qu'une intelligence se communiquait à moi de faire entendre un gros craquement lorsqu'une personne que j'attendais viendrait et me parlerait. Il me dit que cela serait comme je le voulais, mais qu'il enverrait un autre faire ce bruit, car lui ne pouvait s'amuser à des enfantillages pareils.

Cher ami, lorsque la personne en question est venue et commençait à causer avec moi, aussitôt un grand bruit, comme un coup, se fit sentir sur mon piano. J'en fis un saut et un frisson me passa par le corps. C'est singulier, n'est-ce pas? Chez moi on ne veut croire à rien et on met tout sur le compte de l'imagination et des changements de température qui font craquer les meubles.

J'ai là devant moi les curieuses fleurs des hautes montagnes que tu m'as envoyées collées sur un carton noir. Je les ai encadrées et elles trônent partout dans le salon, tantôt sur le piano près de toi, tantôt sur une table près de moi. En les regardant je te vois aussitôt apparaître, et me souviens avec regret que peut-être, je ne te parlerai plus. Cela m'afflige et me fait pleurer. Je regarde la place où tu t'asseyais et je te vois là près de moi, me caressant les bras et m'endormant, m'appelant Louise, etc.

Quel dommage vraiment que tout soit fini! rien que d'y penser, mes yeux sont pleins de larmes.

Je vais me coucher; il est tard : 3 heures du matin; tu dors depuis longtemps et ne jouis pas du beau ciel, tout étoilé, que je vais toujours voir avant de dormir.

A toi de tout mon cœur,

LOUISE.

18 octobre.

Mon très cher René,

C'est avec une bien grande joie que j'ai appris ton projet de voyage à Rome, précisément à l'époque où j'ai coutume d'aller y passer quelques semaines avec mon mari.

Le pauvre homme est toujours souffrant et un moment j'ai cru que nous devrions, cette année, renoncer à notre voyage ; mais il paraît se remettre un peu, comme d'habitude, pour reprendre une nouvelle crise au bout de deux ou trois mois. Je suis désolée, cher ami, car il est bon et c'est moi qui suis une mauvaise créature de n'avoir pas su l'aimer d'amour malgré tous mes efforts et toutes mes luttes, au point que j'ai pu apprécier à leur véritable valeur la force et le pouvoir du soi-disant libre arbitre de chacun de nous, misérables êtres, nous croyant quelque volonté et ne comprenant pas qu'un seul a droit au commandement de lui-même et de tout ce qu'il a fait.

Aussi je n'ose trop compter sur cette rencontre à Rome. Je me contente de me dire qu'une probabilité peut t'y amener, ton désir, mais que mille riens peuvent t'en empêcher. J'attendrai donc la réalisation et l'heureux événement pour m'en réjouir et prendre de ta venue tout le bonheur que ta chère présence me donnera.

D'ici là j'aurai peut-être bien des larmes à verser! Je me sens l'âme triste depuis quelque temps. Tu me parles de la beauté de ton amie, la comtesse G..., j'en suis jalouse, sais-tu? Je voudrais être cette belle comtesse. Je crois pouvoir assurer que sur un point je la dépasserais. Je saurais t'aimer et t'apprécier comme tu le mérites. Elle t'admire peut-être; mais, d'après le portrait que tu en as fait, c'est tout. Et de se sentir aimé et apprécié à sa juste valeur doit être bon. En as-tu souvent senti l'impression, mon cher René? dis-le-moi.

Je vais me coucher, cher ami, il est tard; et malgré la beauté de la nuit qui est superbe, il faut se reposer et laisser ces belles constellations qui nous font rêver si souvent : la constellation d'Orion, si jolie, et Sirius, qui la suit, magnifique étoile d'hiver. Que de fois j'ai pensé à la *cause de tout* en les contemplant longuement!

L'étude de l'âme et de la vie future m'intéressent plus que toute autre chose et je crois qu'un des plus grands bonheurs qu'puisse arriver à un être terrien, c'est d'acquérir la conviction qu'il est indestructible et ne mourra jamais.

Bonne nuit, cher cœur, je t'envoie un million de baisers affectueux et tendres et te prie de ne jamais oublier ta sincère amie de Naples.

LOUISE.

24 novembre.

Mon cher ami,

Me voici à Rome, et j'espère bientôt donc t'y voir. En attendant je suis allée faire visite à ton ami, le père N..., que tu m'avais dépeint comme un esprit ouvert aux idées nouvelles.

Il a cherché à m'éloigner des croyances spirites qui ne pouvaient prévaloir contre les enseignements traditionnels de l'Eglise. Il m'a parlé de la création du monde, du fruit défendu, des anges déchus ! Que sais-je? un tas de bêtises que je ne puis croire et que je trouve même indiscutables tant elles sont idiotes.

Un Dieu qui s'amuse à tenter avec un fruit un être qu'il sait devoir tomber dans le péché puisqu'il sait tout et n'a rien empêché quand même; et puis qui fait des anges parfaits et qui deviennent imparfaits, à qui il laisse, après les avoir punis, la liberté de venir nous tenter à chaque instant, afin de mettre à l'épreuve notre volonté qui n'est qu'une conséquence de la sienne !

Ces raisons,et beaucoup d'autres,qui viennent très naturellement à mon esprit assoiffé de logique, me font de plus en plus voir un Dieu se révélant à lui-même sa puissance infinie qu'il exerce de toutes les manières possibles et imaginables, dans tous les degrés, dans toutes les nuances, sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, variant infiniment : et tout l'ensemble formant un magnifique tableau où se réfléchit son pouvoir immense, sans fin. *Mon Dieu* est parfait, sans discussion; celui de l'Eglise, un enfant le discute.

J'ai vu le pape samedi et je lui ai fait bénir la croix que j'tiens de toi; la bénédiction d'un bon et sympathique vieillard ne peut faire que du bien.

10 décembre.

Mon très cher ami,

C'en est donc fait; nous ne nous verrons plus. Quelle déception ! quelle souffrance quand j'ai appris par ta lettre qu tu étais nommé ministre plénipotentiaire à X..., au fond de l'Orient; si loin ! si loin !

Ah, cruel ! malgré tes protestations j'ai bien vu qu'i t'en coûtait peu de renoncer à ce voyage à Rome dont je m promettais tant de joie.

Ce qui pourra, avec le temps, adoucir un peu ma peine,

c'est la persuasion que tout cela devait arriver fatalement quels que fussent nos efforts pour nous opposer aux desseins de Dieu. Il était écrit que tu apparaîtrais dans ma vie comme un météore pour y apporter le bonheur pendant quelques mois et disparaître ensuite en me laissant retomber dans les ténèbres de la vie sans amour.

Merci des joies que tu m'as apportées et laisse-moi espérer que jamais tu n'oublieras la petite Napolitaine qui t'a donné tout ce qu'un cœur de femme peut donner.

LES COLONIES SIONISTES EN PALESTINE

De temps en temps, à propos d'un Congrès, d'un livre nouveau ou d'une personnalité plus ou moins en vue, prenant parti en la question, le mot de « Sionisme » apparaît dans la presse. Chacun sait vaguement, alors, qu'il s'agit d'une entreprise à longue échéance ne tendant rien moins qu'à reconstituer, pour les Juifs épars dans le monde, la patrie antique de leur race sur les rives du Jourdain, mais la plupart d'entre nous ne sont pas autrement documentés.

Un heureux hasard m'a donné comme compagnon de caravane, dans mon tout récent voyage au Djérid, un des plus éminents colons sionistes de la Palestine. Au cours des longues étapes parmi les solitudes désertiques, alors que la file des mulets de selle et des dromadaires chargés des bagages cheminait, lente, d'oasis en oasis, j'appris maintes choses intéressantes sur le mouvement sioniste : faits précis, travail matériel curieux à connaître, mais plus curieux encore état d'âme, presque ignoré, je crois, et très attachant pour le penseur, d'une fraction du vieil Israël.

Le mot Sionisme peut être neuf, mais l'idée qu'il représente est ancienne, aussi ancienne que la destruction de la nation juive. Jamais, depuis leur dispersion, les Israélites n'ont cessé de songer à cette terre conquise par les Tribus émigrant d'Egypte, où s'érigea le Temple, cette âme collective de la nation. Si les Juifs ne furent jamais un grand peuple, leur orgueil surpassa, cependant, celui des plus puissants empires. La prudence nous empêche de mettre en doute la légitimité de l'admiration qu'ils s'accordèrent. Il nous siérait mal, à nous Aryens bâtards et renégats, qui avons emprunté aux fils d'Abraham leur pensée, leurs dogmes et leur Dieu, de contester leur mérite et leur valeur intellectuelle. C'est imbus de cette fierté intime que ceux-ci prirent le chemin de l'exil. Là, durant des siècles, fortifiés par les persécutions, intensifiés

par l'éloignement, les souvenirs des médiocres splendeurs du passé s'exaltèrent et la terre où l'on avait vécu libre, redouté des nomades de Moab et du Philistin pillard, la terre que l'on avait reçue en don de l'Eternel lui-même, devint un but tangible vers lequel convergèrent tous les désirs de revanche, les espoirs de relèvement, toutes les ambitions de la race.

Nombreux furent, même, les Juifs qui, parvenus, par leur opulence ou leur mérite à prendre un rang prépondérant dans les Sociétés chrétiennes, éprouvèrent la vague nostalgie de cette Judée où dormaient leurs ancêtres et s'en furent, vieillards, y attendre la mort ou commandèrent qu'on y ramenât leur dépouille.

On peut, ainsi, trouver au Sionisme des antécédents très lointains ; mais le mouvement actuel, bien que procédant, certainement, de ces anciennes traditions, en a si complètement modifié l'esprit qu'on est en droit de le considérer comme une étape toute nouvelle de l'évolution de la pensée juive.

Les débuts du Sionisme se placent vers 1880. Avant cette date la question avait déjà été soulevée et des écrivains tels que Georges Eliott, en Angleterre, dans son « Daniel Dirondo », ou Moïse Hesse en Allemagne s'étaient chargés de préparer les milieux israélites à l'envisager pratiquement. Cependant, les Sionistes donnent pour origine réelle au mouvement la publication de l'ouvrage du Dr Pinsker, « Auto-emancipation ». L'auteur y démontrait l'erreur des Juifs qui préconisaient l'assimilation de leur race à une nationalité quelconque parmi les Etats établis actuellement. Juif russe, le Dr Pinsker fut d'abord entendu par des Russes. Vers 1882, un premier groupe d'étudiants israélites se forma en Russie et partit s'établir en Palestine, au sud de Jaffa. D'autres émigrants, originaires, en majorité, de Roumanie et de Russie, les y rejoignirent peu à peu.

Venus avec des capitaux insuffisants, un grand nombre de colons ne tardèrent point à voir péricliter leurs entreprises. Vers cette époque, le baron Edmond de Rothschild s'attacha, mais dans un sens très différent des promoteurs du Sionisme, à l'idée de fonder des colonies juives en Palestine. Son œuvre fut, paraît-il, avant tout, d'essence philanthropique.

Au lieu de gens qualifiés pour la vie rurale, ou possédant, du moins, à défaut de connaissances spéciales, l'énergie et le

ferme désir de réussir, indispensable, plus qu'à nul autre, peut-être, au pionnier agricole, il vint, disent les colons sionistes, des malchanceux, des épaves quelconques de l'existence, avides de vivre sans efforts sur les libéralités d'un bienfaiteur. Comme toujours, aussi, les bénéficiaires de l'œuvre de M. Edmond de Rothschild furent difficiles à satisfaire. Les concessions de terrain, le bétail ou l'outillage des fermes dont on les gratifiait donnèrent lieu à des réclamations sans fin. D'autre part, les gérants et l'administration locale ne furent pas toujours adéquats à leur rôle. L'expérience dura une quinzaine d'années, au bout desquelles M. Edmond de Rothschild se retira, après avoir doté les nouvelles colonies d'un budget actuellement administré par l'association anglaise « Jewish colonisation Society ».

Le système philanthropique n'avait, en somme, produit que de médiocres résultats. Etant donnée la mentalité courageuse et fière des Sionistes, qui, de leur propre mouvement et avec leurs capitaux personnels, s'isolaient des Sociétés européennes, non par inaptitude à s'y créer une place, mais par désir patriotique d'indépendance et de vie personnelle, les clients des charités de la haute banque juive devaient leur être peu sympathiques. Aussi les jugèrent-ils mal et condamnèrent-ils, en général, l'idée d'un peuplement recruté dans de telles conditions.

Toutefois, tandis que se poursuivait l'expérience de M. Edmond de Rothschild, des initiatives privées indépendantes créaient de nouveaux centres israélites. Le nombre des Juifs revenus, ainsi, à leur première patrie n'est cependant pas considérable. On en compterait actuellement de huit à neuf mille — tant colons proprement dits qu'ouvriers ou immigrés exerçant des professions libérales — formant des agglomérations distinctes répandues en diverses parties de la Palestine, mais, surtout, en Judée. L'aménagement meilleur de cette dernière région au point de vue des routes, la facilité plus grande de ses communications avec l'Europe, enfin, les ressources qu'offrent le passage d'un nombre chaque année plus considérable de touristes étrangers la font préférer à la Galilée, plus fertile, peut-être, plus propre à la colonisation, mais si perdue, sans voies d'accès faciles, où le nouveau venu se sent trop complètement séparé du monde.

On a commencé, me dit mon interlocuteur, par amener, en Palestine, des prolétaires. C'était une erreur. On n'a pas tardé à s'en apercevoir. Le vrai colon, celui sur qui l'on peut fonder de l'espoir, ne doit pas être un « pauvre ». L'on sait, maintenant, que l'on ne peut compter que sur soi en s'établissant parmi nous. Les capitaux commencent à se diriger de notre côté. S'il existait des Sociétés préparant des domaines, les allotissant, ensuite, le nombre des colons s'acroîtrait rapidement, mais beaucoup reculent devant les difficultés de la première appropriation du sol à une culture productive.

Cette absence de Sociétés pour favoriser une entreprise juive susceptible de bénéfices sérieux m'étonne. Israël ne manque ni de capitaux, ni du sens pratique des affaires, ni de l'esprit de solidarité. Je questionne mon obligeant compagnon de voyage et me voici, subitement, au cœur même de la question sioniste.

On aurait tort de croire que le monde israélite tout entier approuve les tentatives effectuées en Palestine. Il n'en est rien. Les Sionistes sont une minorité parmi leurs coreligionnaires. La majeure partie des capitalistes juifs, les grandes Sociétés, l'Alliance israélite tendent vers l'assimilation des Juifs à l'une ou à plusieurs des nationalités politiquement constituées. Ils s'efforceraient, ainsi, d'atténuer, jusqu'à l'effacer peut-être, l'individualité si marquée de leur race et de réduire le judaïsme au seul rôle de religion. Des gens dévots, résignés à supporter le châtiment de l'Eternel jusqu'au jour où le Messie doit paraître et donner gloire et prospérité aux descendants des Patriarches, pourraient s'accommoder, au besoin, de cette assimilation superficielle, au même titre que les indifférents en qui l'âme juive s'est complètement éteinte ; mais les Sionistes ne sont ni des indifférents, ni des hommes religieux. A ce double titre ils ont éveillé des suspicions, des animosités nombreuses et, si les sympathies paraissent leur venir franchement aujourd'hui, ils eurent plus d'un combat à livrer, dans le passé, tant avec leurs frères désireux d'effacer la trace de leur origine qu'avec les vieux orthodoxes considérant comme impie ce relèvement national tenté en dehors des idées messianiques.

Dans un ouvrage intitulé *l'Etat juif* (Judenstaat), le Dr Herzel avait déjà envisagé le problème du juif irréligieux

ou areligieux. L'Israélite que l'attachement aux traditions, aux rites du culte, ne retient pas à l'ombre du Talmud et de la Synagogue va perdre sa personnalité, pense-t-il, si le sentiment profond de l'amour de sa race ne la lui conserve pas. Areligieux, le Juif doit être nationaliste juif ou bien disparaître.

Nationalistes, les Sionistes le sont par-dessus tout. Nous sommes un peuple sans territoire propre, une nation sans patrie officielle, mais une nation, malgré tout, répète mon interlocuteur, et, sur les registres de quelques « hôtels », dernières sentinelles de la civilisation aux confins du désert, je le vois écrire tranquillement, en face de son nom, dans la colonne réservée à la nationalité, ce seul mot, expressif comme un programme : Juif !...

Je ne voudrais point baser sur les opinions philosophiques d'une individualité isolée un jugement englobant tous les Sionistes. Il est évident, et celui que je questionne en convient, que nombre des colons de la Palestine sont restés attachés à la foi de leurs pères. Mais ce qu'il m'assure également, c'est que la question religieuse est absolument indépendante de leur désir de se reconstituer une patrie. Tous sont nationalistes juifs, chacun d'eux restant libre quant à ses croyances personnelles.

L'introduction d'éléments intellectuels au milieu des populations juives de l'Orient demeurées fidèles aux pratiques anciennes a même fait naître, chez celles-ci, des habitudes de tolérance dont elles étaient peu coutumières.

Il y a une vingtaine d'années, un Juif faillit se faire lapider pour être monté à cheval le jour du sabbat. Aujourd'hui, me dit mon compagnon de route, tout le monde me sait non-pratiquant, prenant mes repas dans les hôtels chrétiens, mangeant du porc et restant la tête découverte. Chez moi, fenêtre ouverte sans me cacher, je travaille le samedi, assis à mon bureau, écrivant des lettres, réglant mes affaires ; certains trouvent ma conduite regrettable, mais au seul point de vue de la conscience religieuse, et nul ne songe à m'en faire un grief.

Jusque dans la question de la langue nationale, les Sionistes ont eu à combattre. Le premier lien pour un peuple est la langue. Les Sionistes n'ont voulu adopter aucun des idiomes étrangers qui leur étaient devenus familiers. Comme ils reve-

naient vers la terre de leurs ancêtres, ils revinrent vers leur langage. L'hébreu n'avait jamais été complètement oublié au sein des familles israélites. Tous en avaient appris quelques phrases. Les plus lettrés, les plus dévots étaient capables de lire, aux jours de fêtes, à la tribune de la Synagogue, quelque passage des Ecritures. Les autres, les femmes mêmes, déchiffraient les phrases consacrées des livres de prières. Tous avaient balbutié, en leur enfance, des formules pieuses et nul n'ignorait les mots vénérables de l'antique profession de foi, cri de ralliement d'une race, autant que déclaration dogmatique : « Schema Israël, Adonoï elohenou, Adonoï echod ! »

L'hébreu fut, ainsi, repris, rajeuni, additionné de vocables nouveaux pour l'adapter aux objets nouveaux de notre civilisation et ils sont là quelques milliers, en Palestine, pour qui le vieil idiome de la Bible est une langue alerte dans laquelle on parle de ses affaires courantes, de ses plaisirs, on joue la comédie, l'on récite, paraît-il, des monologues comiques.

Une telle liberté, prise avec la langue sacrée, choqua les vieux orthodoxes. Entendre, au cours de conversations profanes, les syllabes qui, depuis longtemps, ne se prononçaient plus qu'avec recueillement dans les assemblées religieuses leur parut presque sacrilège. Les intentions patriotiques de ceux qui prétendaient employer, entre eux, le vocabulaire des Prophètes furent d'abord méconnues. La ténacité qu'ils ont montrée finit pourtant par porter des fruits. On me conte, à ce sujet, une anecdote amusante en sa naïveté :

Je me trouvais, me dit le colon qui me documente, au bain russe avec un ami. Dans la chambre emplie de vapeur nous devisions tranquillement en hébreu. Soudain, un vieillard s'avance vers nous. C'était un de mes voisins, forgeron de son état. Je le connaissais depuis mon enfance. Bien souvent, à l'époque où j'apprenais le Talmud, il me demandait d'aller réciter les passages de ma leçon près de l'enclume où il martelait son ouvrage — : « Petit, me dit-il, ce n'est pas bien de parler la langue des Ecritures étant nu et dans un endroit comme celui-ci. » Par respect pour l'âge et les convictions du brave homme, je me tus immédiatement, mais le rabbin de la localité, peu suspect pourtant, d'idées modernistes, s'approcha alors du forgeron : — « Pensez vous, lui dit-il, que notre père Abraham se baignait ? — Sans nul doute, il se bai-

gnait, fit le vieillard étonné. — Bon; et quand il était au bain, s'il parlait, quelle langue employait-il ? — Mais... l'hébreu, puisque c'était la sienne... — Eh bien ! ces jeunes gens font comme notre père Abraham. » Mon vieil ami avait compris et vint me dire qu'il regrettait sa réprimande injustifiée.

Il ne faut voir, bien entendu, dans cette anecdote que l'état d'âme de gens simples. Entre l'hébreu qu'a pu parler Abraham et celui dans lequel mon aimable interlocuteur converse des procédés de culture intensive, des dernières théories sur l'électricité, de l'aviation, du radium ou d'un récent vaudeville parisien, il y a, j'imagine, un abîme. Mais qu'importe ! La seule chose que les Sionistes veulent retenir de traits semblables, c'est le progrès de leur influence, le mouvement rapprochant d'eux ceux qui, d'abord, les avaient tenus en défiance et, en somme, l'action des intellectuels juifs sur la masse de leurs coreligionnaires ignorants, empêtrés dans leurs préjugés, dont ils s'efforcent d'élever le niveau mental comme le niveau économique, pour la plus grande gloire d'Israël dans le monde.

Certains centres agricoles juifs sont, en effet, tout autre chose que des groupements de paysans. L'on m'en cite un où, sur trente-huit familles de colons, l'on reçoit vingt-deux périodiques de diverses langues, dont quelques-unes de nos revues françaises. Il y a là des médecins, des ingénieurs, en même temps que des agronomes sortis des lycées et des écoles supérieures européennes. Si j'en juge par celui qui m'initie à la vie des Sionistes, il doit exister en Judée de charmants salons et je me sens grande envie d'aller y demander, un de ces jours, la tasse de thé qui me fut si cordialement offerte, par avance, dans les sables clairs de la frontière tripolitaine.

D'autres questions touchant à la formation d'une unité nationale ont été également soulevées par les Sionistes. Leur désir d'une banque nationale est en partie réalisé par le « Jewish national trust » et ils songent à la constitution d'un *Fonds national juif*. Ils veulent, également, constituer parmi eux une sorte de représentation officielle des colons afin de pouvoir, par le moyen de délégués auprès des grandes asso-

ciations capitalistes juives, exercer, sur celles-ci, une action plus puissante en faveur du Sionisme (1).

A propos de ces associations, je note, en passant, un fait un peu à côté du Sionisme, mais que je ne puis m'empêcher de retenir comme présentant un certain intérêt à notre point de vue français. Je le donne, d'ailleurs, sous toutes réserves, laissant à d'autres, mieux placés que moi pour se documenter d'une façon précise, le soin des commentaires utiles.

Il s'agit du Maroc. L'Alliance israélite entretient, comme on le sait, des écoles où, dans tout l'Orient, elle initie les jeunes Juifs des deux sexes à la culture européenne. En maints pays, notamment en Tunisie, ces écoles ont produit les meilleurs résultats, tant en ce qui concerne le développement de la mentalité des indigènes qu'au sujet du rapprochement qu'elles ont permis entre eux et nous. Des effets analogues pouvaient se produire au Maroc. On y a, paraît il, songé en Allemagne et l'on y a mis en cause les Juifs citoyens de l'Empire. La France trouvait, croyait-on, de l'autre côté du Rhin, un de ses meilleurs instruments de pénétration dans les Juifs indigènes sortis des écoles de l'Alliance et francisés par elle. Des citoyens allemands, bien que Juifs, allaient-ils le permettre?

Alors se posa, nettement, la question de l'assimilation de leur race. Ces Juifs, à qui l'on parlait au nom d'intérêts allemands, allaient-ils répondre qu'ils n'étaient, en somme, point Allemands mais simplement Juifs et n'avaient à se soucier que des intérêts de leurs frères de sang? — Ils ne l'osèrent ou ne le voulurent point. Soit qu'ils craignissent des représailles, soit qu'après tout, les souvenirs du vieil Israël se trouvant aujourd'hui usés, ses fils modernisés eussent le désir de se fondre définitivement dans les peuples où ils ont planté leur tente, les Juifs d'Allemagne firent acte de patriotes allemands. Ils se séparèrent de l'Alliance israélite et fondèrent le Hilfsverein, qui poursuit le même but, mais dont les écoles substitueront, nécessairement, l'enseignement de l'allemand à celui du français.

(1) Il est à noter que le Gouvernement Turc s'étant toujours contenté, jusqu'ici, de percevoir les impôts sans rien donner en échange à ses contribuables, les colons, bien que subvenant par leurs propres ressources au paiement, par annuités, de leurs propriétés et aux frais de leurs entreprises, ont, néanmoins, besoin d'être soutenus en ce qui concerne les travaux publics, les installations sanitaires, les œuvres scolaires et toutes les nécessités de la vie civilisée auxquelles il est pourvu, ailleurs, par les soins de l'Etat.

Le Hilfsverein subventionne les œuvres sionistes en Palestine... Sans aucune arrière-pensée politique, me dit-on. Mais cette dernière affirmation est celle d'un patriote juif que son enthousiasme empêche, peut-être, d'être aussi clairvoyant qu'il conviendrait et, pour ma part, je réserve prudemment mon opinion...

Les colons sionistes ont débuté par la monoculture. L'on ne songea, tout d'abord, qu'à créer des vignobles. C'était à l'époque où nous cédions aussi à cette folie de la vigne pour laquelle, sur d'immenses étendues, on abandonnait toutes autres cultures. En Palestine comme ailleurs, cet engoûment excessif amena des déceptions profondes. L'on cultiva, également, les oliviers. Actuellement, les colons sont revenus à la diversité des productions. Les céréales, l'élevage entrent dans le cadre de la plupart des domaines sionistes. Un intérêt plus spécial tend, pourtant, à porter les propriétaires vers les cultures arbustives, principalement celle des oranges. On me dit que les fruits d'origine sioniste forment les deux tiers de l'exportation annuelle des oranges embarquées à Jaffa. Cette dernière exploitation est, paraît-il, des plus rémunératrices et peut donner jusqu'à 20 o/o d'intérêts du capital engagé.

Mon interlocuteur a une ferme confiance dans l'avenir du Sionisme. Un réveil du sentiment national se manifeste dans tout le monde israélite, me dit-il, et les plus oublieux de nos traditions, les plus « assimilés » n'y échappent pas. Où nous allons, nous ne pouvons le prévoir. Autonomie de nos groupements constitués en petit état, indépendance complète?... Ce sont là rêves lointains qu'il serait peu sage de vouloir préciser. Pour le moment nous ne songeons qu'à ériger, dans un coin de l'ancienne patrie, un phare, un étendard de ralliement prouvant la vie persistante d'Israël aux exilés disséminés par le monde ; à créer un port, une demeure familiale où ceux qui le voudront pourront venir se retremper, se reposer et vivre, aussi, toute une existence saine et joyeuse si le ciel d'Orient, les montagnes mauves de Judée et le charme des oasis leur paraissent préférables à la laideur des capitales.

C'est le soir. Devant nous, les palmiers annonçant l'étape prochaine se dressent majestueux, sur le ciel orange. Les extraordinaires tonalités du désert passent, se succèdent, vibrent dans la magie du bref crépuscule : — « Tenez, me dit

mon compagnon, voici un paysage de Jéricho, identique, à s'y méprendre. » Nous arrêtons nos mulets las devant l'évocation de la bourgade biblique... A l'horizon, sur la piste incertaine contournant le *chott* miroitant, allons-nous voir surgir le prophète Elisée rentrant annoncer à la ville l'enlèvement d'Elie dans un char de feu?... Mais non, dans la pourpre assombrie du couchant, la silhouette d'un dromadaire se profile, un âne suit, portant un Arabe la tête ceinte du turban vert des pèlerins revenus de la Mecque. Subitement, s'impose à moi la pensée de l'Islam immense en face de cette poignée de juifs établis sur une terre musulmane.

— Et le Gouvernement turc?... Ne vous inquiète-t-il pas?

— Non, me répond mon camarade de route. Les Turcs prendraient plutôt ombrage des colonies allemandes créées en Palestine. Ils savent que chaque parcelle de terre acquise par ces étrangers est, en réalité, soustraite à leur domination et leur échappe. Nous ne leur inspirons aucune crainte semblable. Nous apportons notre argent ; nous mettons le pays en valeur. Les subventions que nous obtenons nous permettent de construire les routes dont le Gouvernement de Constantinople néglige de doter le pays. Les exemples donnés par nos colons servent aux agriculteurs musulmans. Nos écoles, nos hôpitaux, tous les éléments de progrès que nous introduisons en Palestine profitent directement ou indirectement à la population, entière... Si, un jour, nous paraissons gênants, l'on sait qu'un massacre ne sera pas difficile à provoquer... et l'on sait, aussi, que nulle des puissances européennes ne se souciera d'intervenir pour nous...

La nuit est venue, claire et tiède. Nous cheminons sous les palmes, entre les jardins. Des orangers en fleurs nous enveloppent d'effluves pénétrants. Mon compagnon, élève des écoles supérieures de France et d'Allemagne, et revenant d'un long séjour en Europe, secoue avec délice toute son adaptation aux formes inesthétiques de la civilisation occidentale. Et j'en viens à prendre un peu en pitié les juifs s'attardant dans l'atmosphère poussiéreuse des comptoirs et des Bourses, infidèles à leur passé d'Orientaux, alors que l'Orient les convie avec la joie de son ciel rayonnant, le charme grave de ses nuits bleues et l'infinie sérénité dont il enveloppe les êtres et les choses.

ALEXANDRA DAVID.

LA LITTÉRATURE GÉORGIENNE CONTEMPORAINE [1]

—

A la fin de décembre 1908 (le 20) la Géorgie fêtait solennellement le jubilé d'un de ses plus grands poètes, le prince Akaki Tsérételi. Ce fut un événement national pour ce charmant et malheureux petit pays actuellement si opprimé par la Russie. Des adresses et dépêches sans nombre, des plus célèbres écrivains du monde, parvinrent au poète qui reçut des députations de tous les coins du Caucase, répondit à cet enthousiasme par la plus gracieuse des poésies, et vit son œuvre commentée ce jour-là par une foule de journaux.

Le moment nous a paru propice pour résumer le mouvement littéraire géorgien et apprécier non seulement Tsérételi, le Lamartine de Tiflis, mais aussi Tchavtchavadzé, son émule, mort assassiné, il y a deux ans, et qui en fut le Victor Hugo.

I

Rappelons d'abord que la Géorgie, dont l'organisation politique date de vingt-trois siècles, connut au XII[e] siècle un véritable âge d'or sous les règnes de David le Rénovateur et de la Grande Thamara. Ce pays, qui n'a plus que deux millions et

(1) Sur la littérature géorgienne en général et sur Tchavtchavadzé et Tsérételi, on pourra consulter avec fruit :

A. Khakhanoff : *Histoire de la littérature géorgienne*, en russe (Bibliothèque Nationale), — et en français : *Histoire de la Géorgie*, avec aperçus littéraires (Noblet, 1900). Akaki Tsérételi : ses *Mémoires ;* ses œuvres, en géorgien, sont également à la Bibliothèque Nationale, de même que celles de Tchatchavadzé. — Alexandre Dumas : ses *Impressions de voyage*. — Marie Brosset a écrit en langue française l'histoire de la littérature géorgienne. — N. Veininvar : la *Georgie et deux grandes Géorgiennes* (en français : Liège, 1905). — Dans la revue géorgienne *Moambé :* les remarquables critiques de M. Kita Abachidzé sur les œuvres de Tchavtchavadzé et particulièrement sur *l'Ermite*, et celles de M. Artchil Djordjazé sur les études économiques du même. — Les études de M. Georges Djavakhichvili sur Tchavtchavadzé dans le journal *Issari* (1907) et sur Tsérételi dans le journal hebdomadaire *Phas-Koundji* (*le Phénix*). — En allemand, les travaux de M. Arthur Leist sur la littérature géorgienne en général, et en particulier sur quelques poètes qu'il a traduits (*Georgische Dichter*). — En anglais, les traductions diverses de miss Mardjorie Wardrop. — Enfin n'oublions pas les œuvres de M. le baron de Baye qui a rapporté de ses missions de curieuses impressions et études sur la Géorgie.

P. G.

lemi d'habitants, en avait alors dix millions. Sa prospérité était légendaire, sa littérature remarquable. De ce temps date son chef-d'œuvre poétique : le *Vepkhis-Tkhaossani* (l'homme habillé d'une peau de léopard) de Chotha Roustaveli, les belles odes de Chavtéli et de Tchakhroukhadzé, les romans de Mosse Khonéli et de Sarghis Tmogveli.

Après, commença la décadence de la littérature comme de la vie nationales, écrasées sous les invasions mogoles, perses et turques. Au XVII^e siècle, s'esquisse une renaissance où brillent les poésies des rois Tcheimouraz et Artchile. Au XVIII^e, s'imposent celles de Gouramichvili et de Bessiki, les fables de Saba Orbéliani, en même temps auteur du premier dictionnaire savant de la langue géorgienne... Nous voici au XIX^e siècle.

Deux périodes distinctes : celle qui précède la publication de la première revue géorgienne, *Tsiskari* (*l'Aurore*), et celle qui la suit. Cette publication, dirigée par le prince Eristhavi, fondateur du théâtre géorgien, et premier dramaturge de son pays, imprima les œuvres de son directeur (*le Partage*, *le Procès*, *l'Avare*, pièces, *la Folle*, poème, etc.), les poésies d'Alexandre Tchavtchavadzé, et de Nicolas Baratachvili, le Byron géorgien, les études poétiques de Grégoire Orbéliani, tous princes qui précédemment ne répandaient leurs œuvres que par manuscrits ou brochures.

A la même époque brillent les princes Vakhtang Orbéliani et Raphael Eristavi, les princesses-poétesses Barbaré Djordjadzé et Nina Orbéliani. Ainsi, l'art d'écrire semble d'abord l'apanage de la haute aristocratie. Bientôt cependant des noms moins illustres nobiliairement s'y mêlent : Kipiani, grand politicien patriote traducteur de Shakespeare et de Molière (mort assassiné), et Djonkadzé, auteur du premier roman paysan et réaliste (*la Forteresse de Souram*).

Dans la seconde moitié du siècle s'affirme l'influence étrangère ; et c'est à la tête de cette nouvelle école qu'on trouve les princes Ilia Tchavtchavadzé et Akaki Tsérétéli, dont nous nous occupons spécialement plus loin. A citer parmi les jeunes : les romanciers Pourtséladzé, qui est en même temps dramaturge et publiciste, Georges Tsérétéli également historien, Lomaouri et Mgaloblichvili, M^me Katherine Gabachvili et Kazbek si bon descriptif de l'existence des montagnards, — les conteurs

Elefthéridzé, Adamachvili, Kldiachvili, Araguispireli, — le prince Mania Gouriéli l'excellent lyrique, les frères Rasikachvili consacrés à l'étude poétique de la vie montagnarde, Doutou Mégréli, Tsakhéli, Silovan l'érudit linguiste, Gandéguili, Evdochvili, Gobetchia et quelques autres. D'autre part, le meilleur sermonaire de Géorgie est l'évêque Gabriel qu'a traduit en anglais Mgr Mehun, évêque de Broad-Windsor. Le publiciste économiste Nicolas Nicoladzé se distingue par ses efforts à répandre chez lui les idées européennes. Citons parmi les auteurs dramatiques : le prince David Eristavi (fils de Georges E.), Tsagaréli et Matchabéli; parmi les historiens : Josséliani dit le Philosophe, Bakradze, qui rédigea le premier ouvrage du genre, M. Marie Brosset, né à Paris, mais qui s'est adonné à cette branche d'études, le professeur Tchoubinoff, auteur du grand dictionnaire franco-russo-géorgien, et aussi Tsagaréli, Khakhanoff. Le chimiste Petriachvili et le pédagogue Goguebatchvili, qui ont écrit de bons traités, complètent cette phalange intellectuelle dont nous allons maintenant étudier de plus près les deux plus grands noms.

II

Le prince Ilia Tchavtchavadzé, né le 27 octobre 1837 en Kakhétie (province orientale de la Géorgie), au village de Kvaréli, d'une famille intelligente et lettrée, fit ses études au lycée de Tiflis, puis à la faculté de droit de Pétersbourg, à l'époque où se réveillaient les forces nobles et libérales de la société, un peu avant les grandes réformes d'Alexandre II. Le prince se pénétra des idées humanitaires prêchées par les écrivains du temps et devint, lui aussi, un adversaire résolu du servage, un prophète des meilleurs demains.

Epris d'art littéraire, il envoya ses premières poésies à la fameuse revue mensuelle *Aurore*, dont a parlé Alexandre Dumas dans ses *Impressions de voyage*. On désapprouva ses premiers essais. Il répondit en attaquant la vieille école avec une telle ardeur qu'on devina en lui un homme d'avenir. On ne se trompait pas. Très vite, il s'affirma le « leader » de la jeunesse désireuse d'épurer et d'ennoblir le goût littéraire du moment. Et ainsi la Géorgie connut sa « Querelle des Anciens et des Modernes », comme la France au temps du Romantisme et l'Allemagne au temps du *Sturm und Drang*.

Ayant combattu pour la simplicité contre la boursouflure et pour la nouvelle orthographe contre l'ancienne (que défendait notamment Grégoire Orbéliani), Tchavtchavadzé revint à Tiflis en 1861, la tête pleine d'enthousiasme et de projets. Et en franchissant le Caucase, il comparait la tranquille et froide montagne de Kasbek à la turbulence indocile du Térek. Et il chanta le fleuve agité, sonore et rapide, le fleuve qui jamais ne stagne en mare à grenouilles, le fleuve image de la vie, du mouvement, de la noble lutte (1).

En 1862, le prince fonda une mensuelle à son tour : *le Messager de Géorgie*, et y publia ses poésies, contes, actualités sociales, traductions de Lermontof et Gogol, Chénier, Proudhon. Deux ans plus tard, l'affranchissement des paysans proclamé, il acceptait d'être « l'intermédiaire de la paix » entre eux et les propriétaires de Douchéthie, et en 1868, après la réforme de la magistrature, d'être juge de paix, n'ayant pour but que d'éclairer et de soulager le peuple. En 1875, on le nomma président de la Banque Foncière de la Noblesse Géorgienne, qu'il rendit, en trente ans, florissante à souhait et transformant les réunions publiques des intéressés en véritables parlements où l'on agitait toutes les grandes questions contemporaines. Vers 1877, il fonda un journal, *Iveria*, qu'il dirigea vingt-cinq ans et où il accueillit la plupart des plumes d'aujourd'hui. Quand une place au Conseil d'état fut accordée par la noblesse russe à la noblesse géorgienne, une écrasante majorité envoya le prince tenir cette fonction honorable (1906). Et de partout on lui demandait de présider des sociétés, de parler à des commissions ; le Vice-Roi du Caucase l'invita à son conseil. Singulier empire de l'intelligence ! Pendant cinquante ans, il fut à la tête des idées et des intérêts de son pays, développant sans cesse ses dons si riches, entouré de respect et de gloire.

Et voilà qu'un jour, le 31 août 1907, se rendant à Tiflis avec sa femme, sa voiture est brutalement assaillie sur la route. Des bandits se jettent sur lui revolver au poing, blessent la princesse et l'assassinent, lui, le plus illustre des vieillards d'une patrie déjà si malheureuse ! Mort de Chénier, mort de Curie, mort de Tchavtchavadzé, horribles ironies du destin !

(1) Lettres de voyage.

Chose curieuse, les œuvres du grand écrivain n'ont pas encore été éditées dans leur ensemble. Poésies, romans, critiques, études, aphorismes, adaptations, sont essaimés dans les périodiques. La Société Géorgienne d'Edition seule publia quatre volumes en 1892. On se propose de poursuivre ce pieux devoir qui mettrait entre toutes les mains l'œuvre considérable dont nous allons dire quelques mots.

Cette œuvre correspond aux trois périodes de l'action littéraire du prince, et déjà on peut l'étudier dans la belle histoire de la littérature géorgienne du professeur A. Khakhanoff.

La première, c'est la préparation, ce sont les poèmes envoyés à *l'Aurore* ou insérés dans *le Messager de Géorgie : le Bandit Kako*, *la Vision*, ses contes, tel : *Est-il unhomme?* ou son *Récit d'un mendiant*, tirés de la vie du temps, du servage, etc...

La seconde part de 1864, époque de l'affranchiseement des serfs. Le poète devient patriote et écrit le poème dramatique *Mère et Fils*, le poème historique *Dimitri le Dévoué*, bref, des pièces pleines de l'amour passionné du pays.

La troisième, préparée par des contes comme *la Veuve Otarachvili* et *Sous l'échafaud*, atteignit son apogée avec *l'Ermite*, poème d'art pur et d'éternelle vérité.

Au demeurant, Tchavtchavadzé reste presque partout social ; c'est le *poète-citoyen*, au plus noble sens du mot, et voilà pourquoi surtout l'on peut évoquer à son propos notre Victor Hugo ; mais c'est aussi l'homme d'un pays, d'un beau pays qu'il décrit amoureusement. La Kakhétie est, en effet, la plus jolie province du Caucase. L'Alasane et l'Iiori l'arrosent d'une onde étincelante. Les monts de Gombori, aux flancs couverts de fleurs, la rendent infiniment pittoresque, et une étonnante fertilité remue obscurément ses sillons. Le poète lui dédie la première page jaillie de son cerveau ; il en fait le cadre ensuite de ses idées les plus chères ; il s'adresse à ses montagnes et à ses fleuves comme à des amis. Il chante, avant tous les autres, le charme de l'Aragva, et lit dans les flots de la Koura le martyre des héros de jadis. Il voudrait que chacun de même aimât la patrie.

Aussi, clame-t-il sa tristesse de voir les citoyens trop souvent oublier cette patrie au profit de petits intérêts, de ne pouvoir réveiller la léthargie de tous. A ce point de vue, certaine élégie est remarquable où il écrit : « Les pâles rayons de la

pleine lune brillent au ciel de mon pays natal, et la cime blanche des montagnes lointaines disparaît dans l'azur... Nul appel, nulle voix ne s'élève... La mère au fils ne dit rien... On entend seulement monter du sommeil géorgien un soupir de douleur... Je suis seul... L'ombre des monts caresse le sommeil de mon pays... Oh! mon Dieu...toujours le sommeil, le sommeil... Quand donc nous éveillerons-nous?...» Dans une autre pièce : *A une Mère géorgienne*, il invite les mères qui ne savent que se lamenter à oublier l'autrefois pour suivre l'étoile des nouvelles destinées. Il croit d'ailleurs au relèvement de la patrie. Dès ses débuts, il touche aux graves questions ouvrières, montre les misérables sans foyer, demande une amélioration du sort des humbles, souhaite qu'on fasse œuvre utile : « Comme la lumière peu à peu s'éteint, dit-il dans *Bougie*, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une mèche brûlée, ainsi l'homme meurt et ne laisse que cendre; ne périt que celui dont le nom ne laisse aucune trace. »

Tchavtchavadzé est plutôt un triste. Dans les vers d'amour, et surtout en constatant que l'affection des femmes souvent se fane avant les roses qu'elles nous offrent, il est mélancolique. Même la fidélité le laisse insatisfait. Au vrai, il fait partie de ceux que hante « l'affliction universelle », quoi qu'il soit encore moins pessimiste que cet autre bon poète : Nicolas Baratachvili. Cette disposition le porte à se plonger de préférence dans le passé dont il extrait de hautes leçons, et à livrer le présent « à la satire meurtrière », ce qui attira sur lui l'accusation de n'aimer pas son actuelle patrie. « Les sots! répondait-il à ceux qui le calomniaient : ils ne voient pas l'amour qu'il y a dans mon amertume! »

Il n'est point que le passé pour consoler le poète; le travail acharné le tire aussi de la mélancolie ; et dans *le Laboureur* il se compare au bœuf retournant « la terre noire » ; ce travail, il le désire fécond, toujours par amour de ses frères géorgiens avec qui il veut être, dans la peine et dans la joie (voir *la Berceuse* et *la Chanson des Etudiants*, pièces très populaires), sûr d'un destin meilleur, d'un général affranchissement; et parfois sa poésie se teinte de religiosité (*Prière*), s'embrase de charité largement chrétienne, qui sait escalader les frontières (poème sur *Paris*, écrit en 1871).

Nous insistons sur ce fait que les premières grandes œuvres

de Tchavtchavadzé ont été inspirées par l'antiservagisme. Prenons, par exemple, le poème déjà cité sur la vie des bandits : le héros Kako, roi de la forêt, rencontre Zakro, qui lui narre sa vie d'infortune. Zakro est pris comme berger par un seigneur, à douze ans, et grandit loin des soins maternels. Quand son vieux père le réclame, celui-ci reçoit des coups de fouet en réponse. Indigné, l'enfant prend un fusil, tue le maître et s'enfuit. Il se fait bandit comme Kako, autre victime sociale, et tous deux règnent, libres, obéis par leurs bandes et justes pour elles. On saisit l'idée du poète ; il l'entoure de descriptions merveilleuses et d'un puissant attrait. Qu'est-ce que *le Récit d'un Mendiant?* une autre face de l'arbitraire mise au jour : la luxure seigneuriale. La fiancée du héros, Gabro, est violée par le maître Dathiko, qui envoie son rival en Sibérie. Gabro s'évade, se venge terriblement et s'enfuit pour devenir, non bandit, mais mendiant, qu'un jour le poète rencontre et fait parler. Enfin cette satire au titre difficilement traduisible : *Est-il un homme ?* touche encore au problème du servage et raille rudement la dure noblesse en la personne du prince Louarsabe, type de l'ancien propriétaire, ignorant et sot. Louarsabe par désœuvrement compte les mouches au plafond ; il mange en glouton, déborde d'orgueil stupide, se croit descendant d'Adam, dit mille bêtises. Cette œuvre drôle déplut à beaucoup qui s'y reconnurent comme dans un miroir. Tchavtchavadzé n'en eut cure et continua par une revue historique : *Qu'est-ce que nous avons fait ?* où il reprochait aux Géorgiens, en termes virulents, de demeurer dans la servilité, et de se complaire aux intrigues qui laissaient la patrie aux pieds de la tyrannie russe.

Grâce à tant de coups, la Bastille du servage enfin s'écroula. Le prince clama sa joie, mais ne renonça point à critiquer ses semblables. Il sympathise avec la glèbe opprimée, mais il ne lui cache pas les défauts dont elle se doit corriger. Et, par exemple, telle pièce comique nous montre un paysan niais et entêté (*Chez l'Intermédiaire de paix*), telle autre dit les ravages moraux dus au servage, et qu'il faut guérir.

Cependant, l'affranchissement obtenu, le poète se tourne davantage vers le passé pour en faire jaillir, d'une baguette magique, des héros et le réveil des vieux enthousiasmes. *Vision* est un aperçu lyrique de l'histoire géorgienne. *Mère*

et Fils rappelle les conflits cornéliens du devoir et de la passion, en l'espèce l'hésitation d'une femme prise entre son amour maternel et la patrie envahie exigeant le sacrifice de son enfant. Le dialogue sublime s'engage où l'écrivain réussit admirablement, quoique à son coup d'essai, une scène dramatique d'analyse psychologique. C'est dans cette pièce qu'éclate la belle chanson guerrière devenue une manière de Marseillaise géorgienne. *Dimitri le Dévoué* ressuscite un type idéal du XIII^e^ siècle, un roi mourant pour sauver son peuple, et dont l'héroïsme rappelle un peu notre Porcon de la Babinais. Ce sont ces grands exemples que le poète propose à nos méditations.

Nous l'avons dit, Tchavtchavadzé est surtout un social. Il avait d'abord flagellé les vices rencontrés sur sa route. Puis il avait exalté le sentiment national. Il poursuivit sa tâche en cherchant à rapprocher le peuple et l'aristocratie dans une harmonie qui fît sa patrie plus grande. Ce souci de la démocratisation des nobles éclate dans *la Veuve Otharachvili*, un des romans géorgiens les mieux construits et les mieux écrits. C'est l'histoire de l'amour d'un jeune paysan fortuné, Georges, pour la princesse Kesso. Le romantique soupirant entre au service du frère de l'aimée, et, au temps des foins, se rompt les os en tombant d'un char. Sur son lit d'agonie, il avoue son sentiment secret à Kesso, qui le baise au front, consolation suprême. Lui mort, le frère de Kesso prend la défense de Georges, regrette que les préjugés aient empêché une union logique, et souhaite que les larmes versées par sa sœur deviennent rivière et portent le pont qui un jour unira les deux rives opposées : celle des nobles et celle du peuple. Ainsi le poète souhaite la fusion des classes qui jadis n'existaient point, stigmatise l'oppression et prépare un avenir de liberté, de fraternité. Il s'élève surtout contre le mensonge, et son indignation produit un chef-d'œuvre : *Sous l'échafaud*. Nous ne raconterons pas, faute de place, ce beau conte psychologique, intrigué, passionnant, subtil, puissant, et nous n'en retiendrons que cette belle audace dénonçant comme bourreau d'un assassin pendu, non seulement celui qui l'exécute, mais toute la société qui ne fait point son devoir.

Tchavtchavadzé, en vrai philosophe, vit bien que la douleur humaine n'avait pas pour cause unique l'inégalité, l'injustice

sociale, et qu'une plus grande tragédie, toute intérieure, met aux prises, dans l'homme, son désir d'idéal et son besoin de jouissances matérielles. Il développa cette idée dans *l'Ermite* (1), le dernier de ses grands poèmes. Cet Ermite est un peu le fameux saint Antoine induit en tentation par une belle femme; il résiste, charnellement parlant, mais son cœur est entamé, et il en meurt. Et cela veut dire que la nature est inéluctable, que, d'autre part, elle reste un obstacle aux aspirations hautes, que l'homme enfin trouvera le bonheur dans l'harmonie de ces deux sentiments contradictoires, — s'il peut résoudre leur conflit...

Nous n'indiquons même pas les beautés littéraires qui, bien entendu, enveloppent ces hautes idées. Et pour terminer cette trop rapide esquisse de l'œuvre gigantesque du prince Tchavtchavadzé, nous indiquerons seulement les autres branches intellectuelles où mûrirent les fruits de son vaste génie. C'était un encyclopédique, un meneur de peuples ayant foi dans sa mission, comme Victor Hugo. Il ne craignait nulle polémique. Dès 1863, dans son *Messager*, il commença la série de ses brillants articles. En 1880, il publiait, dans *Iveria*, un étonnant traité politico-économique : *la Vie et la Loi*. Ne le prenons point cependant pour un socialiste au sens actuel du mot. Il considérait la propriété comme inviolable, mais voulait la réconcilier avec le travail, et admettait seulement une certaine socialisation du sol dans le cas où le produit du labeur reste à la société. Président de la Banque Géorgienne, il étonnait par son éloquence et son érudition. Ennemi des russificateurs, il tonnait contre eux, et aussi contre les historiens aux œuvres falsifiées et tendancieuses. Critique littéraire, il fonda une école nouvelle dont le début remonte à un vigoureux article de *l'Aurore* (1861) et publia de remarquables études, notamment sur Chota Roustaveli et sur Nicolas Barathachvili. Il perfectionna, simplifia l'éloquence, répandit sa pensée en maints aphorismes et courtes pièces versifiées, bref, se donna tout entier, amplement, noblement, jusqu'au dernier jour.

Le progrès obtenu à la fois par l'effort offensif et l'effort défensif, l'amélioration du sort des humbles, la délivrance des opprimés, la bonté agissante et réconciliant ces deux hostili-

(1) Traduit en anglais, en allemand, en russe, mais pas en français, mise à part une version résumée, sous forme de conte, parue dans *la Petite République*.

tés : égoïsme et altruisme, qui sont au fond de nous, le cœur résolvant mieux encore que la raison l'injustice sociale et, pour tout dire d'un mot, l'harmonie engendrée par l'amour, voilà ce que prêcha le prince Ilia Tchavtchavadzé au cours d'une œuvre sincère et pleine d'étincelantes beautés.

Cela valait bien qu'on apprît son nom à ceux d'entre nous qui jusqu'ici l'ignoraient. Nous allons y joindre celui de son émule, non moins digne de notre sympathie et de notre admiration.

III

Le prince Akaki Tsérételi naquit le 30 novembre 1840, à Satchkéré, dans le gouvernement de Koutaïs, en Imérétie (Géorgie occidentale). Son père était le type de l'antique seigneur géorgien, rude, mi-instruit, fier des ancêtres. Sa mère, au contraire, bien qu'elle-même descendante de famille royale, avait un très doux caractère et pratiquait d'angéliques vertus. Mis en nourrice dans une calme et pittoresque campagne de la Haute-Imérétie, il y passa une heureuse enfance, et le retour au foyer lui parut fort ennuyeux. Sa mère lui apprit à lire et à écrire en même temps qu'à des petits paysans dont elle aimait à s'occuper. Akaki, à douze ans, entra au lycée de Koutaïs, connut le fouet qui y régnait en maître, l'oppression tsariste qui ordonnait l'enseignement de la langue russe au détriment de la géorgienne, et les malheurs de la patrie qui émurent son âme d'adolescent.

Très jeune, il fit des vers (une pièce : *Lanterne*, date de sa douzième année) et, en sortant du lycée pour aller à Pétersbourg, résolut de travailler au bien national. Il voulut s'engager, et apprendre le métier des armes, dans le but secret de devenir le chef, plus tard, d'une insurrection nationale! Mais il dut renoncer à ces beaux plans de guerre et entra tout simplement à l'Université. C'était l'époque du *Sturm und Drang* russe, vers 1860, l'époque des grandes espérances, et, nous l'avons vu, des réformes prochaines. La jeunesse s'agitait. Akaki prit part au mouvement où il rencontrait de futurs illustres : Ilia Tchavtchavadzé, Nicolas Nicoladzé, etc... Et lui aussi devint un collaborateur régulier de *Tsiskari* (*l'Aurore*, déjà nommée).

C'est là qu'il fit ses premières armes, — des poésies char-

mantes : *Lettre secrète*, *Repentir*, *Vaine recherche*, *Souvenir d'un vieux*, etc., où l'on remarquait le style simple, l'expression juste. On sentait quel grand lyrique il allait devenir; malheureusement, la traduction amoindrit la beauté de telles œuvres. Comment rendre l'émotion qui règne en ce poème : *la Montagne Saint-David*, tombeau d'un héros national enterré là et que berce le caressant murmure de la Koura passante, lieu de rêve où le poète laisse errer son regard du ciel de saphir à la terre d'émeraude? Comment exprimer le charme de cette aventure jolie où le toucheur de lyre demande à la rose, au rossignol et à l'étoile, s'ils ne sont pas la bien-aimée morte, en eux ressuscitée? Et quel art purement technique, quelle variété d'inspiration! Méditations, lyriques élans, interprétations du folk-lore, légendes recréées, drames, grands poèmes...

Nous voudrions au moins esquisser le sujet de ceux-ci, à commencer par *Thornic Eristhavi*, poème héroïque, de si haute envergure que bien peu d'autres lui peuvent être comparés dans toute la littérature géorgienne. Le sujet en est pris dans l'histoire nationale du x^e^ siècle. Le vieux Thornic, généralissime de l'armée, se retire au couvent et abandonne ses pouvoirs au jeune Orbelidzé. Survient une insurrection fomentée par l'aventurier Barda Scleros contre Byzance, qui implore le secours des Géorgiens. Ceux-ci vont être vaincus lorsque Thornic, supplié d'accourir, apparaît et remporte une éclatante victoire. Sujet simple en soi, mais quels vers merveilleux! quels tableaux de bataille incomparables! Et parmi les plus beaux passages, quelle ampleur a celui qui personnifie la Géorgie en Prométhée cloué sur le Caucase et dont les vautours — ses ennemis — rongent le cœur!

Bagrat le Grand est également un fort beau morceau de poésie héroïque. Il évoque Tamerlan l'envahisseur, capturant Bagrat, et lui demandant d'abjurer l'orthodoxie pour le mahométisme ; Bagrat feint de se convertir et d'accepter la charge de conquérir la Géorgie à l'Islamisme, mais envoie un courrier secret à son fils qui se poste en un défilé où passe et est écrasée l'armée du fameux Mogol.

Nathiela, toujours au temps de l'oppression mogole, veut sauver sa patrie grâce à son mari, le prince Tsotne Dadiani. Les chefs géorgiens ayant été pris et torturés après une défaite, Dadiani va à la Horde d'Or et demande à mourir comme eux,

brûlé par l'ardent soleil cuisant leurs membres nus. Déjà il se dévêt ; mais, étonné de cet héroïsme, le Khan lui rend la liberté à condition qu'il embrasse la femme qu'il lui présentera... il refuse, puis accepte, et celle qu'on lui présente est précisément Nathiela, ce qui amuse beaucoup la cour du Khan.

L'Éducateur est tout moderne. C'est l'histoire d'un disciple du vénérable Kadji Yousouf, qui ne peut se maîtriser, et viole la femme de son frère de lait. Le mari outragé, dédaignant de tuer l'offenseur, lui ordonne d'aller se confesser à Yousouf. Le vieillard, navré de ce crime, au lieu de maudire le coupable, se tue pour n'avoir pas su en faire l'homme honnête et fort qu'il rêvait.

Voilà les quatre plus beaux poèmes de Tsérételi. Il sied d'y joindre deux superbes drames historiques : *Thamara l'Astucieuse* et *le Petit Cakhéthien*, en remarquant, notamment pour le premier, qu'Alexandre Dumas, le père, a puisé plus d'une fois dans la littérature géorgienne. Il l'avoue d'ailleurs dans ses impressions de voyage, et chacun reconnaîtra, dans la Marguerite de Bourgogne de *la Tour de Nesle*, la Thamara du prince Tsérételi; mais on devine quelle distance sépare le fécond et hâtif romancier du grave et puissant poète...

Thamara, au temps de la décadence (XVIIe siècle), mène une vie dépravée, mais ne peut conquérir le cœur du poète Gotcha, ce dont elle se dépite. Gotcha la repousse, la compare avec indignation à l'autre Thamara, la grande, la sainte reine du XIIe siècle, et fomente même contre elle une conspiration patriotique que malheureusement on découvre. On condamne à mort Gotcha et sa filleule Tsira, qui était dame d'honneur. Gotcha veut assumer seul les responsabilités et dit la raison du complot. L'amour vrai et l'honneur triomphent enfin des mauvais penchants de Thamara, qui regrette ses erreurs, implore, comme la Madeleine repentie, son pardon, et s'empoisonne avec sa bague.

Le Petit Cakhéthien (surnom d'Héraclée II), dès l'âge de dix-sept ans, a vaincu les montagnards mahométans. Le sujet du drame est cette bataille même où sont mêlés de populaires héros tel que Ghivi, et la fille du vieux Ghela (habillée en homme pour prendre part à la lutte) et où de jolis thèmes lyriques parsèment l'œuvre très curieuse et très vibrante.

Le prince Akaki Tsérételi fit aussi un remarquable roman

historique ayant pour héros *Bachi-Atchouki* (titre du livre) et les chefs Bizina Tcholokachvili, Chalva et Elizbar, capturés par le Schah Abbas ; Bachi-Atchouki se fait bandit et guerroie les Persans envahisseurs, par amour d'une princesse qu'à la fin il enlève et épouse. Roman romanesque, descriptif, étincelant ; il fait grand honneur à la plume du prince.

Mais ce qui a rendu le plus populaire Akaki Tsérétéli, ce sont à coup sûr ses poésies lyriques : élégies, ballades, satires, fables, légendes (surtout *Othia et Adam*, *Saint Georges et Saint Hélie*), chansons enfin dont nous traduisons celle-ci en nous excusant d'en laisser envoler le charme essentiel :

CHANSON

— J'ai vu, la nuit d'hier, nager sur le ciel la lune aux rayons épars ; et je la comparais, dans la joie de mon cœur, à ma bien-aimée.

— Longtemps, longtemps, j'ai contemplé cette lumière ; et mon âme et mon corps tressaillaient, harmonisés à mon cœur palpitant.

— Ému, soulevé par le rêve au-dessus des terrestres réalités, il me semblait que la lune même était ma bien-aimée, et je sentais en moi l'amour absolu, éternel et complet.

— Mais soudain l'astre a disparu, changeant ma félicité en amertume, et versant en moi du poison.

— Hélas ! quand ainsi s'évanouit le rêve, la passion devient amère. Que la vie disparaisse donc aussi ! Que puis-je en attendre, si, l'illusion passée, rien ne nous reste qu'un enveloppement de ténèbres douloureuses !

Voici la jolie pièce liminaire du premier volume de vers de Tsérétéli. Ce sont deux quatrains :

— J'ai fondu ici du fiel dans des larmes, et j'en ai fait mon encre. Le miel y est mélangé au vinaigre.

— Pour quelques-uns, ma plume est douce, et pour d'autres cruelle. Qu'y puis-je : le rossignol chante également sur la rose et sur l'épine.

Le prince Akaki Tsérétéli a enfin écrit de précieux *Mémoires* pleins de renseignements sur les milieux qu'il a traversés, et grâce auxquels on peut reconstituer toute cette belle époque des Années-Soixante, si brillantes pour toute la Russie.

§

Nous en avons assez dit pour montrer la gloire qui s'attache

aux princes-écrivains Ilia Tchavtchavadzé et Akaki Tsérételi, et quelles différences les caractérisent. Chacun eut ses disciples, le premier : des poètes plus vigoureux, plus philosophiques, le second : des lamartiniens plus exclusivement voués à l'art littéraire. Il est dommage que la Géorgie ait peu de critiques (on ne cite guère que M. Abachitzé) pour répandre en les étudiant ces belles productions. Il faut néanmoins signaler le jubilé du 20 décembre comme une étape importante, car on a créé par souscription nationale à ce moment et en l'honneur du poète fêté, une *caisse littéraire* destinée à l'encouragement matériel et moral de la littérature géorgienne, et dont les fonds serviront à éditer les œuvres bonnes, à soutenir les écrivains pauvres, mais de valeur.

Puissent ces quelques pages faire aimer et apprécier le bel effort de pensée qui là-bas, au pied du Caucase, médite, souffre, chante et rêve...

M.-C. POINSOT et M. GOBETCHIA.

CARTES SUR TABLE

I

M. Jacques Balet à M. Edouard Levielle.

Fontainebleau, 15 juin.

Cher ami,

Quelle façon vous avez de quitter Paris sans crier gare ! Lundi, je déjeune avec vous, — comme vous m'en avez donné l'aimable habitude les jours où mes affaires m'arrachent à Fontainebleau. Il n'est nullement question de départ. Aujourd'hui, jeudi, je sonne à votre porte et Annette, effarée parmi les malles, m'apprend que vous êtes à Saint-Germain, ainsi que Mme Levielle, et que vous ne réintégrerez qu'en octobre le boulevard Haussmann !

Geneviève a été surprise comme moi. Vous savez que, fort occupée par ses trois bambins, elle ne peut guère écrire à votre femme. Considérez cette lettre comme étant « de nous deux à vous deux, ménage à ménage », et veuillez, je vous prie, la communiquer à Mme Levielle.

Oui, votre brusque éclipse m'a été sensible, je l'avoue. J'avais conservé un souvenir vif et agréable de notre déjeuner de lundi. Vous aviez dû, malheureusement, nous quitter au dessert, et Mme Levielle, pour me dédommager et sur votre invite, eut l'amabilité de faire un peu de musique pour moi qui en raffole. Dites-lui que j'aurais voulu la remercier mieux de l'heure exquise que j'ai pu savourer grâce à elle. Je n'en oublie pas le charme pénétrant et je me souviens aussi des courtes minutes de causerie qu'elle a bien voulu m'accorder. J'espère ne pas avoir abusé de son temps et ne pas m'être montré indiscret. Rien ne pouvait me faire supposer l'imminence d'un départ, et j'ai été tout décontenancé ce matin, restant piteusement sur votre seuil avec un bouquet de roses ridiculement déplacé.

Nous aimerions avoir de vos nouvelles, apprendre qu'aucune brusque contrariété ne vous a forcés de partir. Je

sais que vous avez horreur de la plume, Mme Levielle sera mille fois bonne d'écrire à ma femme et de nous rassurer tous les deux. Je suis, vous l'avouerai-je, passablement triste et disposé à la mélancolie. Une parole amie me serait douce. Mme Levielle, à laquelle j'ai raconté mes impressions, sans intérêt pour vous, homme positif ennemi des vains bavardages, comprendra l'ennui morne qu'ont suinté pour moi tout le jour les pavés de Paris. Je viens de rentrer à Fontainebleau avec la sensation, à coup sûr injustifiée, d'un écroulement.

Excusez, je vous prie, cette lettre insipide. Je me permets d'envoyer à Mme Levielle la mélodie de Schumann qu'elle m'a si admirablement chantée de mémoire l'autre jour. Je n'ose penser qu'elle se souviendra, en la parcourant, du plaisir qu'elle a su me faire.

Ma femme envoie ses tendresses à Mme Levielle. Joignez-y mes respectueux hommages et croyez-moi bien vôtre.

JACQUES BALET.

P. S. — Avez-vous lu dans *le Journal* d'hier le remarquable article de X?Il publie actuellement chaque mercredi et chaque samedi une fort belle chronique. Je crois que vous vous y intéresseriez, ainsi que Mme Levielle.

II

Madame Edouard Levielle à madame Jacques Balet.

Saint-Germain, 20 juin.

Chère petite Geneviève,

Nous voici transportés ici comme par un coup de baguette. Le lundi, je ne sais si ton mari te l'a dit, je ne pensais à rien moins qu'à partir. Le mardi, Edouard m'arrive pour déjeuner, grognon, se disant surmené, malade, décidé, lui qui ne fait jamais rien, à prendre ses vacances. Il a proprement maudit Paris, ce tourbillon dans lequel il n'a jamais le temps de me voir (je le pense bien, il est constamment sorti, mais passons...). Docile, — tu sais qu'il ne supporte pas qu'on résiste, et il aurait imaginé à ma résistance je ne sais quelle raison stupide, — docile, donc, je boucle mes malles et nous voilà installés dans notre ennuyeuse villa, à deux pas de l'éternelle terrasse :

Edouard a bien reçu la lettre de ton mari. Il l'en remercie. Je crois que M. Levielle échappe seul à la misanthropie dé-

fiante dont Edouard enveloppe actuellement le genre masculin. J'entends répéter : — « Ah ! Levielle, c'est un vrai ami et il est intelligent ! » Comme à l'ordinaire, je suis chargée de répondre en t'écrivant à toi. Comme à l'ordinaire aussi, Edouard portera lui-même ma lettre à la poste, mais sans la lire, il est trop paresseux pour cela, et en vérifiant simplement la suscription, car, hélas ! il est dans une vilaine crise que je devine. Montre ma lettre à M. Levielle, s'il pense qu'elle peut l'intéresser et puisqu'il demande de nos nouvelles.

Guère bonnes, les nouvelles ! J'imagine que je redeviens petite fille sous la férule d'un maître. Edouard occupe ses loisirs à me diriger. S'il ne me voit pas suffisamment à Paris, ici, grand dieu, il se rattrape ! Je descends vers dix heures ; mon époux, qui m'attendait sans patience, me promène à travers le parc et dans la serre et je dois m'intéresser vivement aux fleurs et aux fruits. L'après-midi, invariablement : promenade, puis tennis ou bridge, ici ou là. Je suppose qu'Edouard ne saurait s'amuser hors de ma présence ; il ne m'a pas laissée sortir seule cinq minutes depuis que nous sommes ici. Fort patient, il m'accompagne jusque chez la mercière et ne souffre pas que je prenne sans lui la peine d'aller à la poste. C'est délicieux.

Tu vois que je suis grognon, mais je suis aussi triste, très triste. Remercie M. Balet pour la mélodie de Schumann qu'il a bien voulu m'envoyer. Je l'ai chantée plusieurs fois après dîner tandis qu'Edouard somnolait. J'aime cet air et je ne sais pourquoi il me remplit l'âme de mélancolie. J'ai laissé mes doigts sur les touches et j'ai pleuré, envahie par des souvenirs étranges et doux. Je trouve la vie si compliquée et je voudrais être encore enfant ou déjà très vieille ! C'est si difficile de savoir comment agir que j'arrive à penser que le mieux est de ne pas trop réfléchir et de tâcher de ne pas causer de chagrin autour de soi... Pour le reste, on fait comme on peut !

Je pense que tu vas bien et tes marmots aussi. Je pense aussi que ton mari est bien portant et ne se laisse pas envahir d'idées noires lorsqu'il est loin de toi sur le pavé de Paris. Quand irai-je à Paris, moi ! Pas souvent. Nous en sommes à deux pas, mais Edouard déteste tant que je le quitte ! J'espère néanmoins le décider à me lâcher un après-midi.

Edouard me charge de répondre à M. Balet qu'il ne lit pas *le Journal*. Il ne me le laisse pas lire non plus. La petite correspondance, entre autres choses, a le don de l'agacer. Il est vrai qu'il se croit tenu de l'éplucher avec un soin vraiment exagéré. J'ai cependant vu par hasard le numéro de samedi, mais je dois avouer à ton mari que ce n'est pas l'article de X. qui m'y a le plus intéressée.

Imagine-toi qu'il vient d'arriver ici une singulière histoire. Une jeune femme recevait poste restante des lettres à son propre nom. Elle les dégageait, quand elle pouvait, tous les deux ou trois jours. Par suite de l'erreur d'un employé, on apporta une des missives... compromettantes au domicile de la jeune femme en question, dont on savait, naturellement et comme dans toutes les petites villes, l'adresse. Le mari reçut la lettre et la lut (il était, comme Edouard, de l'espèce des maris qui lisent toute la correspondance de leur femme). Duel et divorce dans l'air. Qu'en dis-tu ? C'est un beau sujet de papotage dans les salons où nous fréquentons, entre deux bridges. Mme G... disait hier :

— La sotte. On prend des initiales.

Et là-dessus quelqu'un prétendit que les lettres adressées à des initiales sont constamment volées. Enfin tout ceci nous est bien indifférent, n'est-ce pas, et j'écris « pour écrire », comme on parle pour parler et sans trop savoir ce que je dis.

Où vas-tu passer le mois d'août? Je pense que nous louerons à Dinard.

Je t'embrasse et te prie de me rappeler au souvenir de ton mari.

Ton amie,

RENÉE.

P. S. — Je rouvre ma lettre, tant je suis heureuse comme une gamine de pouvoir raconter que j'irai à Paris passer la journée de samedi prochain, 24. Edouard a bien voulu s'incliner devant l'urgente nécessité de mes courses et, à condition que j'irai voir son ennuyeuse cousine Mme Laminière, il me laisse partir par le train de 10 heures 50 pour ne revenir que le soir. Crois-tu que c'est bon, un peu de liberté !

III

Mme Edouard Levielle à Mme Jacques Balet.

Jeudi soir.

Un mot, chère Geneviève, pour demander un service. Ton mari peut-il nous dire le nom exact et savant de la jolie plante, au feuillage velouté strié de dessins blancs et aux fleurs roses, qu'il nous a montrée à l'exposition d'horticulture cet été? Je persuade Edouard de s'en procurer; je ne sais comment cela s'appelle et le jardinier ne comprend rien à mes descriptions.

Merci d'avance et bien à toi.

RENÉE.

P. S. — Figure-toi! Je suis furieuse! Puisque je t'écris, je me soulage. J'ai besoin de me soulager! Edouard imagine de me faire chercher à la gare, après-demain, par sa cousine. Tu sais que je ne puis souffrir cette insupportable créature. Il me faudra déjeuner chez elle, mais je la sèmerai. Elle déteste marcher et, dès que je pourrai, avant trois heures, certes, je m'esquiverai et commencerai mes courses en allant acheter, rue Caumartin, le thé vert dont je raffole. Avec un ou deux muffins, je me dédommagerai du repas, certainement exécrable, que j'aurai dû faire. Tu n'ignores pas comment l'on est nourri chez Mme Laminière! Au revoir. Tu vois que je déballe devant toi toutes mes petites déceptions et mes petits projets. — R.

IV

Mme Edouard Levielle à Mme Jacques Balet.

Samedi soir.

Je rentre de Paris et t'écris je ne sais pourquoi. Je suis énervée, fatiguée, presque malade et ne remettrai pas de sitôt les pieds dans notre capitale. Après avoir supporté jusqu'à deux heures et demie l'odieuse cousine, j'ai passé l'après-midi le plus bête qui soit, dans la chaleur et la poussière, toute seule, triste à mourir de ma solitude et maudissant l'idée baroque qui m'avait prise de quitter Saint-Germain et ce pauvre Edouard. Je me suis juré de ne pas recommencer. Je comprends que M. Balet déteste Paris en ce moment. Je pense qu'il n'y vient

plus sous aucun prétexte, il n'a probablement pas tort. Tu peux le lui dire de ma part.

Fais-tu de la musique? Schumann m'agace avec son éternelle sentimentalité et je vais déchiffrer pour Edouard des opérettes d'Offenbach.

Bien à toi.

RENÉE.

P. S. — Nous ne reviendrons à Paris que très tard cet automne. C'est le désir d'Edouard et je l'encourage.

V

M. Jacques Balet à M. Edouard Levielle.

Samedi 24 juin, 5 heures (1).

Cher ami,

Je vous écris après le départ d'une bande de cousins terriblement inattendus qui m'ont empêché, presque de force, dirais-je, d'aller à un rendez-vous où devait se traiter une affaire des plus pressantes. Geneviève n'a rien voulu comprendre et j'ai été bloqué de la plus stupide manière. Excusez-moi, je vous prie, si ma lettre se ressent de la contrariété fort vive que j'éprouve. Il est injuste de vous y faire participer, mais je sais insuffisamment, je l'avoue, me rendre maître de mes nerfs et une violente déception m'exaspère à tel point que l'écho en parvient même à ceux qu'elle concerne le moins. Pardonnez-moi encore une fois. Il est pénible, vous le concevrez, d'être arrêté par un obstacle aussi niais, d'apparence puérile, dans une entreprise importante qui vous tient à cœur. Je n'avais pu mettre ma femme longuement au courant de mes projets, si bien qu'elle les a contrecarrés de la manière la plus absolue. J'ai grand'crainte de voir à l'eau une certaine combinaison, dont je ne veux pas vous rebattre les oreilles, de laquelle, d'ailleurs, je ne puis guère parler en ce moment, et qui m'était infiniment précieuse. Je me trouve ce soir singulièrement triste.

Je pense que Mme Levielle lira cette lettre. Qu'elle veuille bien, à l'égard du verbiage égoïste dont je vous accable l'un et l'autre, avoir recours à son habituelle bonté. Qu'elle pense

(1) Cette lettre s'est croisée avec la précédente.

qu'une rage découragée me tient ce soir tout entier et m'enlève l'exacte notion de ce que j'écris.

J'ai tenu à lui fournir le renseignement demandé. La plante en question s'appelle : *Ruellia Makoyana ;* elle est rustique, fleurit une grande partie de l'année, surtout l'hiver en serre. Je me rappelle fort bien l'avoir montrée à Mme Levielle, lors de notre visite à l'exposition d'horticulture, tandis que vous examiniez je ne sais quels appareils d'arrosage. Ceci me semble très loin. Ces dernières semaines m'ont paru interminables et je commence à penser que la fin de ce long été ne viendra jamais. Il est vrai que je traverse une période atroce de dépression, dormant mal et me tracassant comme un malheureux de mille choses auxquelles, hélas ! je ne puis rien !

Nous avons loué à Dieppe, près de ma belle-mère, comme tous les ans. Ma femme auraitgrand plaisir à vous voir lâcher Dinard pour venir nous retrouver. Elle me prie de le faire savoir à Mme Levielle. Je serais moi-même très heureux du voisinage, mais je n'ose insister. Vous retrouveriez les V..., comme vous enragés bridgeurs.

Geneviève, qui a été très sensible à la longue lettre de Mme Levielle, me charge de ses tendresses pour son amie. J'y joins l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

Cordialement.

JACQUES BALET.

VI

Mme Edouard Levielle à Mme Jacques Balet.

27 juin.

Chère amie,

Il fait un temps superbe, point trop chaud. Mes nerfs sont calmés. Je n'en veux plus à Paris et me prépare à y retourner, samedi, par mon cher et inévitable train de 10 heures 50. J'ai obtenu d'Edouard ce généreux congé pour faire nos achats de bains de mer. A propos, Edouard ne serait pas éloigné de renoncer à Dinard pour vous rejoindre à Dieppe. Je crois que la perspective de trouver dans les V... de fervents bridgeurs le séduit, puis il aime beaucoup ton mari. Rien n'est décidé. Je ne voudrais pas, en tombant au milieu de vos plans, vous gêner le moins du monde.

Remercie ton mari de ses informations botaniques. Il écrit à Edouard qu'il est un peu fatigué. Je pense que, comme tous ses contemporains, il se tracasse de choses plus ou moins imaginaires et bien plus réparables qu'on ne croit.

Je t'embrasse, petite Geneviève, et t'évoque dans ton rôle de jolie maman.

A toi.

RENÉE.

VII

M. Jacques Balet à M. Edouard Levielle.

Samedi, 1er juillet.

Cher ami, le singulier hasard! Mme Levielle vous l'aura conté sans doute. Ce matin, venant de Fontainebleau et me dirigeant vers la banlieue ouest pour un rendez-vous d'affaires, toujours! je traverse la gare Saint-Lazare. Voici que, sur le quai, je me heurte à Mme Levielle, accompagnée de Mme G..., notre estimable et commune amie. Elles avaient voyagé ensemble depuis Saint-Germain. Un peu ahuri de la rencontre, bousculé par les passants et par Mme G... qui, comme toujours, avide de société, prétendait ne point quitter Mme Levielle et l'aider en ses achats, je n'ai pu dire à Mme Levielle le quart de ce que j'aurais souhaité. Qu'elle m'excuse. Le lieu n'était guère propice à une conversation suivie. J'ai su pourtant de vos nouvelles et qu'il est probable que vous louerez à Dieppe. Laissez-moi vous dire que j'en suis fort heureux. J'aurais voulu profiter de la rencontre fortuite pour exprimer à Mme Levielle toutes sortes de choses qu'il est long et vain d'écrire et qu'elle vous aurait rapportées dans la mesure où elle les aurait jugées intéressantes. Mme G..., trépidante, pressée de courir vers un magasin quelconque, ne m'en a pas laissé le loisir. Je le regrette.

J'espère que Mme Levielle n'aura pas été fatiguée de sa journée et que la présence de Mme G..., lui aura évité l'ennui d'un après-midi solitaire. Pour moi, ce soir, je suis rentré fort maussade et plus découragé que jamais. Je pense qu'un mauvais sort se joue de moi (j'ai encore essuyé un échec en affaire) et je maudis un peu pêle-mêle toute la terre.

Mes sentiments respectueux à Mme Levielle avec les tendresses de Geneviève.

Bien à vous.

JACQUES BALET.

VIII

Mme Edouard Levielle à Mme Jacques Balet.

Samedi soir (1).

Chère Geneviève, je n'ai pas de chance. Il y a huit jours Mme de Laminière me harponnait. Aujourd'hui, c'est l'odieuse G...Tu connais comme moi cette créature malveillante, curieuse et bavarde. Elle s'installe dans mon compartiment, parle de ceci, de cela : — « Avez-vous beaucoup à faire à Paris, chère, ou est-ce un voyage d'agrément? » N'ayant nulle raison de cacher l'emploi de ma journée, je la détaille avec une imprudence stupide : Galeries Lafayette, déjeuner seule au thé Z, courses ici, là. Bon. Précisément, Mme G... ne sait où déjeuner, elle devait aller aux Galeries Lafayette. Conclusion : Nous ne nous séparerons pas. J'étais proprement cramponnée jusqu'au soir. Mais que faire? Moi qui me promettais une exquise journée de flâne à mon gré! J'aurais pleuré de déception et de colère. Toutes discrètes tentatives pour me désenliser ont été vaines : — « Non, cela ne l'ennuierait pas de me suivre dans une série de courses, au contraire, et puisque je ne devais rejoindre personne... » Naturellement, je ne devais rejoindre personne, mais je tenais à ma liberté!

Je suis arrivée à Paris furieuse. Sur le quai, tandis que je marronnais intérieurement aux côtés de la grosse G..., tout à coup j'aperçois? Qui? Ton mari. Juge de notre étonnement respectif! Il ne devait pas penser plus à moi que je ne pensais à lui! Il marchait vite, semblait préoccupé, l'air d'un homme qui va à ses affaires et ne fait pas « un voyage d'agrément », comme dit Mme G... Nous avons échangé des phrases insignifiantes et j'ai juste eu le temps de prendre de tes nouvelles et de raconter qu'Edouard semble décidé à louer à Dieppe le châlet voisin du vôtre. Montre ma lettre à ton mari, qu'il comprenne pourquoi j'étais énervée et probablement désagréable en lui

(1) Cette lettre s'est croisée avec la précédente.

parlant. Notre rencontre a d'ailleurs été tellement brève qu'il l'a peut-être oubliée, et, s'il est distrait, il aura très bien pu omettre de te la rapporter.

Tout au contraire, Mme G... a été vivement impressionnée de la coïncidence : — « Comme c'est curieux ! M. Levielle et Mme Balet ne se doutent pas que vous vous cognez ainsi sur le quai de la gare? » Elle m'a rasée avec des histoires où le hasard jouait un grand rôle et je ne doute pas qu'en te revoyant, elle ne trouve moyen de te narrer cet insignifiant épisode. Tu sais qu'elle est à moitié folle !

Je ne peux pas avoir la paix. Mme F... me demande conseil. Sa fille va à une matinée travestie (en cette saison ! . Elle désire un costume authentique de paysanne russe. J'ai promis un dessin et m'en irai complaisamment mardi prochain vers deux heures au paisible musée des arts décoratifs, pavillon Marsan, pour étudier tous les vêtements russes qui y sont exposés. Ensuite, j'ai à faire quelques courses que j'ai préféré soustraire à la trop active curiosité de Mme G...

Je pense que nous partirons pour Dieppe à la fin du mois. Edouard ira peut-être chasser « sur ses terres » et me confiera à votre garde bienveillante, ce qui est une haute marque de confiance.

Je me réjouis bien de te voir et t'embrasse affectueusement.

RENÉE.

IX

Mme Edouard Levielle à Mme Jacques Balet.

15 juillet.

Chère amie. Deux mots pour te dire que nous avons loué le chalet de Dieppe. Nous nous y installerons à la fin du mois et Edouard m'abandonnera quelque temps pour aller chasser chez lui.

Nous allons bien. Il fait très chaud et je me laisse vivre. Ne m'en veux pas de t'écrire irrégulièrement; je suis très occupée, obligée d'aller à Paris souvent pour une série de choses. Edouard est très absorbé par le bridge, qui fait ses délices et qui m'ennuie.

Je n'ai rien à te raconter et t'embrasse. Amitiés à M. Balet.

RENÉE.

X

M. Jacques Balet à M. Edouard Levielle.

23 juillet.

Cher ami, je suis confus de vous avoir laissé aussi longtemps sans vous donner de nouvelles. J'ai été très pris ces temps-ci par des préoccupations multiples et je suis constamment forcé d'aller à Paris. Je gagnerai Dieppe à la fin du mois. Nous sommes très heureux de vous y voir. Je regrette vivement d'apprendre que vous devez vous absenter quelque temps en laissant seule Mme Levielle. Soyez assuré que nous nous efforcerons, Geneviève et moi, d'adoucir sa solitude.

Mes hommages à Mme Levielle. Croyez-moi bien à vous.

JACQUES BALET.

Pour copie conforme :
CAMILLE MARBO.

AUGUSTE RODIN

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXXIX. — La Pluie.

M. DESMAISONS. — Oui, je soutiens que la pluie, la pluie d'été, la vraie pluie, répand sur nous de multiples bienfaits. D'abord elle empêche les imbéciles d'aller se promener.

M. DELARUE. — Permettez..

M. DESM. — Cela ne vous atteint pas. Je n'ai jamais supposé, bien que vous viviez beaucoup dehors, que cela soit sans but.

M. DEL. — Quelquefois sans but bien défini.

M. DESM. — C'est-à-dire avec de si nombreux buts qu'aucun ne vous fixe particulièrement..

M. DEL. — Sans doute, mais...

M. DESM. — Je reprends : la pluie entrave la promenade des imbéciles. Faire un tour ! Connaissez-vous une expression plus sordide? Y en a-t-il une, et un acte, qui signale plus nettement la platitude de l'imagination, la lâcheté du vouloir, la mollesse des membres et du cerveau? Faire un tour!

M. DEL. — Vous êtes sévère pour les flâneurs.

M. DESM. — Non point. Pour les promeneurs. Le flâneur élit les vieux quartiers, les coins encore pittoresques, quête des bibelots, des jupes ou des scènes de mœurs. Le promeneur se promène. Il va devant lui et ne s'arrête que pour revenir. Il aime la bêtise riche des Champs-Élysées. Les grandes avenues mornes lui semblent royales et hygiéniques. « On respire », dit-il. Non seulement il est imbécile, mais il est asthmatique.

M. DEL. — Il y a du vrai dans votre distinction. J'ajoute que la pluie, quand elle n'est pas furieuse, ne décourage pas le flâneur.

M. DESM. — Vous voyez! Maintenant je continue. Le second bienfait de la pluie, et bien plus grand, est qu'elle nous détache de la nature. Elle abolit en nous le désir des arbres, des champs, des rivières, des chemins, et des goûters sur l'herbe.

M. DEL. — Surtout.

M. DESM. — Elle nous rend aisée la réalité du travail quotidien et agréable la lecture la plus rude. Que de livres n'auraient jamais été lus sans la pluie !

M. DEL. — On dirait qu'il y a des écrivains spéciaux pour ces journées-là.

M. DESM. — Il y a de secrètes sympathies : livres de pluie, livres de brumes, livres de gelée, livres de nuages, livres de soleil.

M. DEL. — Vous oubliez la neige, le verglas, l'orage, la grêle.

M. DESM. — Passons. Je ne voudrais pas avoir inventé la critique météorologique.

M. DEL. — Dites le troisième bienfait de la pluie.

M. DESM. — Il est énorme et laisse les deux autres bien loin derrière lui. Le troisième bienfait de la pluie est qu'elle nous enseigne l'illogisme, réparant ainsi, pour qui en sait profiter, les sottes méthodes des professeurs qui vieillissent à nous apprendre la logique de la vie. Pauvres gens! Ils y croient peut-être, ayant lu Kant, logicien terrible et absurde. Mais la pluie tombe, et tout l'enseignement tombe aussi.

M. DEL. — Hein ?

M. DESM. — Est-ce que la pluie ne tombe pas toujours mal à propos, au moment où personne ne l'attend ni ne la désire, au moment où les astrologues de la tour Saint-Jacques, dignes fils de Nicolas Flamel, annoncent force chaleur, sécheresse et vents d'Orient ? La pluie se moque de l'homme et des dieux. Elle bafoue la nature, qu'elle inonde sans opportunité et la logique qu'elle blesse avec insouciance.

M. DEL. — Voudriez-vous que la pluie tombât à jour fixe, ou la la nuit, ou par saison, comme aux tropiques ?

M. DESM. — Non, certes. Où serait la leçon ? Les pays à pluie fixe ne seront jamais civilisés, car ils manqueront toujours du plus beau sujet de méditation philosophique, qui est la pluie imprévue.

M. DEL. — Ils ont les cyclones.

M. DESM. — Heureusement. Sans cela, comment auraient-ils appris qu'il n'arrive jamais que ce qui ne devait pas arriver ? Et alors, comment cultiveraient-ils l'intelligence, qui ne fleurit que sous des cieux illogiques? C'est un grand malheur que l'on s'entête à enseigner aux enfants que deux et deux font quatre. Une telle notion est assez maligne pour gâter les plus beaux esprits. Mais nous avons la pluie qui nous enseigne que deux et deux font n'importe quoi ou rien du tout, selon les circonstances. Bénissons la pluie. Avez-vous quelquefois béni la pluie ?

M. DEL. — Heu! Heu!

M. DESM. — La belle pluie d'été, la pluie de la Pentecôte et du Quatorze-Juillet! En vérité elle est pour moi non pas pluie d'eau, mais pluie de feu, ainsi qu'aux apôtres, et j'en suis toujours mieux trempé, si j'ose dire, pour le raisonnement abstrait, concret *et utriusque generis*. Cela me rendrait éloquent sur le collectivisme et les futurs bonheurs de la future cité. Toute la question est de savoir s'il

pleuvra sur Salente, et personne n'en sait rien, ni la pluie elle-même. La pluie vaut le Peut-être et le Que sais-je? La pluie, il y a en elle plus de philosophie que dans toute la maison de M. Alcan, et je ne conçois pas qu'on n'en ait pas encore tiré un système, un contre-système et un para-système pour concilier les deux premiers.

M. DEL. — Tiens, nous parlons de la pluie et le temps s'éclaircit. Le soleil !

M. DESM. — C'est la logique de l'illogisme.

M. DEL. — Eh bien, ne voilà-t-il pas le titre même de la philosophie que vous demandez ?

M. DESM. — En effet, et la philosophie contradictoire s'appellera l'illogisme de la logique.

M. DEL. — Et le troisième...

M. DESM. — N'empiétons pas sur les imaginations à venir.

M. DEL. — J'ai un reproche à faire à la pluie.

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — C'est qu'elle me détend excessivement les muscles.

M. DESM. — Ah! flâneur! Restez chez vous. Mais ne ferez-vous pas à la sécheresse le reproche de les tendre à l'excès?

M. DEL. — Non.

M. DESM. — Encore un bienfait. La pluie nous apprend à mieux connaître la diversité des natures humaines. A son cours d'illogisme elle ajoute un cours d'individualisme. Pour moi, cher ami, mon corps se réjouit quand il pleut et je perçois le vent d'est comme un vent de torpeur et d'imbécillité.

M. DEL. — C'est ce qui fait que nous ne saurions être toujours d'accord.

M. DESM. — C'en est une des causes. Vous avez lu *la Naissance de l'intelligence*, vous avez noté ce que dit M. Bohn de l'influence de la déshydratation sur les organismes inférieurs? Un peu d'eau de plus ou de moins dans les tissus, et voilà d'autres caractères, d'autres mœurs, une autre intelligence. Les facultés de l'âme, c'est de la chimie. Un verre d'eau ouvre l'esprit que la soif bouchait et trop d'eau le noie en son flux.

M. DEL. — Que de choses dans une goutte d'eau !

M. DESM. — Plus de choses que nous n'en comprendrons jamais, cher ami, car, nous aussi, nous sommes venus trop tard à la source, après une jeunesse empoisonnée par les philosophies métaphysiques, morales et religieuses. Heureux les enfants d'aujourd'hui auxquels on apprend enfin que la vie est un phénomène physico-chimique...

M. DEL. — Avec quelque toute petite chose en plus.

M. DESM. — Quoi donc ?

M. DEL. — L'illogisme.

M. DESM. — Je suis pris.

M. DEL. — Les enseignements de la pluie...

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Julien Ochsé : *Entre l'Heure et la Faux*, E. Sansot, 3.50. — Joachim Gasquet : *Les Printemps*, Perrin, 3.50. — Emile Rochard : *Les Deux Jeunesses*, A. Lemerre, 3.50. — Corrado Zacchetti : *Livrets de chants*, Metastasio, Assisi, 1909. — Jacques Chénevière : *Les Beaux jours*, Lemerre, 3 fr. — Claire Virenque : *Les Heures d'amour*, Edition de « La Poétique », 5 fr.

Entre l'Heure et la Faux. Les poèmes de M. Julien Ochsé sont à la fois très mystérieux et très simples ; s'ils sont jugés obscurs, c'est par des observateurs inattentifs ; il faut en découvrir les claires et symétriques avenues, pousser les battants des portes et les volets des fenêtres et, sur les murs de la maison qui semblait abandonnée, voir se refléter dans de magiques miroirs les estampes merveilleuses et plus merveilleuses encore les images de ciels abolis, de mers lointaines, de cygnes envolés. Une pensée nostalgique et en même temps insatiable de spectacles nouveaux y est enclose en elle-même ; dans la lumière océanienne, elle se tourne vers l'ombre occidentale, vers les chambres tranquilles où les livres rares et les meubles d'autrefois sollicitent sa mélancolique et taciturne rêverie ; et sous la lampe de travail, elle regrette les îles heureuses que doraient et consumaient les caresses d'un implacable soleil ; partout et toujours la captive demeure seule avec elle-même, peuplant le désert de son image, hantée de l'impossible oubli qui lui ouvrirait une route d'évasion ; et sans répit la même inquiétude torture et ennoblit sa vie sentimentale :

Que je reste toujours comme je l'ai voulu
Celui dont les désirs inassouvis animent
Une angoisse éternelle en un cœur unanime
A perdre ce qu'il a pour vouloir encor plus.

Et puisque la faiblesse et la chair me déciment,
Puisque le changement est en moi l'absolu,
Je préfère l'amour lorsqu'il est révolu
Et m'en souviendrai mieux si j'en suis mieux victime.

Mais pour tromper en moi un regret que j'ignore,
J'aurai des mots pareils à des miroirs d'aurore
Où je mettrai l'éclat menteur du sentiment.

Et c'est de tout l'amour que je serai l'amant,
Car sur mes jours brûlés en gerbes de désirs,
Tant d'oubli me feront bien mieux qu'un souvenir.

Les Printemps. M. Joachim Gasquet est né quinze ou dix-huit siècles trop tard ; il se serait plu dans la compagnie des poètes et des philosophes inconnus qui, au déclin de l'empire romain et de

l'hellénisme, composaient, sous le nom d'Orphée et de Pythagore, des hymnes à la gloire des dieux mourants et mêlaient les révélations compliquées de la gnose aux rites antiques des initiés. Il n'est pas insensible au charme d'Avril et de Mai; mais il n'en jouirait pas avec une émotion aussi forte s'il n'y associait « les vieux rêves du monde, les printemps qu'il n'a pas connus ». Depuis qu'il essaya de ressusciter Dionysos, il veut demeurer la proie du délire sacré; mystiques, païens ou funèbres, ses poèmes sont toujours animés d'une sorte d'enthousiasme religieux et veulent signifier quelque aventure de l'âme et de la pensée humaine en quête d'amour et de vérité. Mais il n'est pas entièrement captif de l'illusion divine; il doute, au fond de lui, de la véracité des belles images qu'il évoque si aisément et ainsi sur les plus lumineuses de ses pages flotte toujours une ombre morne et mélancolique; il est difficile de réunir dans un même culte le Delphique et le Nazaréen; seul jusqu'ici Louis Ménard put concilier dans son Panthéon le culte d'innombrables dieux ennemis. Aussi, certaines de ces allégories semblent-elles un peu froides, et la liturgie de la Messe des Sèves, suivant les scènes successives du drame catholique de la Messe de l'*Asperges* à l'*Ite missa est*, est inférieure à la conception première qui en ordonna les chants et les versets; la passion et la renaissance universelles n'y sont pas célébrées avec une pleine ferveur; l'officiant ne semble pas en parfait état de grâce; sa voix hésite parfois et au lieu des paroles définitives qu'elle devrait proférer, elle se perd en syllabes diffuses. Mais dans la *Tête d'Orphée* et dans *Œdipe*, des mythes immortels sont interprétés d'une façon qui les renouvelle, et la Chimère vaincue par « le héros au cœur plus grand que la fatalité » accepte sa défaite comme un heureux arrêt du destin :

> Une seule vertu habite aux flancs du monde,
> Les hommes et les dieux boivent en frémissant
> La clarté qui jaillit de la source profonde
> Où bêtes et rochers puisent aussi leur sang.
>
> Que ce brûlant torrent jusqu'à mon sein jaillisse
> O dieux, mêlez nos sangs, venez, nous vous aimons.
> D'une race sans peur je serai la nourrice,
> Que l'été de ma race éclate sur ces monts.

La Chimère ne s'exprime pas sans grandiloquence et peut-être dans tout le livre faut-il préférer la dernière partie, celle que M. Joachim Gasquet a consacrée surtout à la mémoire de son père mort; le ton en est grave et la tristesse ne s'y dilue pas en vaines larmes : sous les cyprès et sur la grève, présent dans la clarté qui empourpre les arbres noirs et brille en aigrettes sur l'écume des vagues, celui qui s'en est allé ne donne que des conseils de confiance et de sérénité

« Sois ferme, car le monde est fils de la Discorde,
Mais dans les jours heureux
Que le désir de vaincre et la miséricorde
S'équilibrent entre eux.

Rien ne meurt... Vois, mon fils, moi qui froid, lourd et blême
Dormais du noir sommeil
Je suis redevenu dans l'éternel poème
Un rayon de soleil. »

Les deux Jeunesses. Il fallait que le goût des lettres fût singulièrement vivace chez M. Emile Rochard pour qu'après vingt-cinq ans de Porte-Saint-Martin, d'Ambigu et de Châtelet, de mélodrame et de féerie, le directeur de théâtre soit resté fidèle à la Muse parnassienne qu'il avait suivie au temps de sa jeunesse. Ainsi que le rappelle M. Octave Uzanne, en une alerte et spirituelle préface, il est demeuré le contemporain de Banville, au temps où les *Odes funambulesques* rendaient passagèrement illustres Nérault, Tessin et Grèdelu et supposaient que Paulin Lymairac se pourrait muer en fleur. Dans ses deux jeunesses, avant 1900 et après 1900, il fut aussi scrupuleux observateur des formes régulières et se joua avec autant d'aisance des difficultés que présentent les poèmes traditionnels; il n'en est pas auquel il ne se soit exercé, chant royal, ballade et double ballade, villanelle, lai, virelais ancien et nouveau, rondel, sextine, pantoum et même glose. Bien que ses rimes soient beaucoup plus riches que celles des versificateurs du dix-huitième siècle, il aurait aimé sans doute être l'un d'eux et avec plus de soin tourner des épigrammes galantes, voire libertines; n'a-t-il pas, en un rondel, protesté, au nom de la vieille France, contre « les pantalons de foulard fermés aux genoux par un nœud de satin » :

Pour se garer des aquilons
La vieille France, moins artiste,
Ignorait l'écran quiétiste
Qui voile vos roses vallons...
Vos éphémères pantalons.

Un après-midi d'été, il a surpris le sommeil de Fanchon demi-nue,

Vierge réveillée au bras d'un amant

et il en retrace l'heureuse scène en une *Sanguine*, comme on en retrouverait dans les cartons des petits-maîtres d'alors : cela est d'un art léger, un peu désuet et par là même plus avenant.

Livret de chants. Au « royal cadeau » que lui fit M. Louis le Cardonnel en lui dédiant un de ses plus beaux poèmes, *le Vent dans la Nuit*, M. Corrado Zacchetti s'excuse d'offrir le « mesquin ἀντίδωρον » de son *Livret de chants* : et son ami, sans que la bienveillance affectueuse ait altéré en lui le sens critique, le félicite jus-

tement de n'avoir point failli, en s'essayant à toucher la lyre française. Erudit et poète en sa langue, traducteur de Heine et de Shelley, M. Corrado Zacchetti écrit en apparence un français plus proche de la Renaissance que de nous :

Toi qui fus par le même et sacré sein porté
De celle, hélas! qui dort là dans le cimetière
Tu m'es doublement cher, ô mon fidèle frère,
Puisque m'incite Amour qu'incite Piété.

Il faudrait peu d'effort pour transcrire syllabe par syllabe cette strophe en latin ou en n'importe quelle langue néo-latine; et sans audace ni outrecuidance l'auteur put dire :

Ma Muse italienne avec tendre espérance
De loin offre la main à sa latine sœur.

Mais les vers libres, qui accompagnent ces classiques alexandrins, témoignent qu'il n'ignore rien de nos plus secrètes ressources rythmiques et que, même sans être soutenu par un mètre fixe, il saurait ordonner des paroles harmonieuses dans la langue de Ronsard et de M. Henri de Régnier.

Les Beaux jours. M. Jacques Chénevière, en ce livre d'aimable début, ne fait point montre avant d'avoir souffert d'une sombre désespérance romantique non plus que d'une joie grossière et turbulente avant d'avoir connu par la douleur le prix de la joie. Il n'a pas honte de son bonheur tranquille où l'espoir n'a pas à vaincre encore beaucoup de regrets et ses chagrins ne durent pas beaucoup plus longtemps qu'une pluie de printemps qui s'évapore en nuages roses dans l'aurore et dorés dans le soir. Il invente pour des maîtresses peut-être irréelles ou qui ignoreront toujours qu'elles aient éveillé l'amour des lettres imaginaires qu'elles ne liront pas; il avertit les jeunes femmes qu'elles ont tort de s'amuser avec une cruauté dédaigneuse des adolescents qui leur apportent un cœur ingénu et celle qui s'abandonnerait

Par plaisir, par faiblesse et par désœuvrement
.... garderait toujours l'émoi charmant
D'avoir au moins été voluptueuse et bonne,
D'avoir connu par nous la franchise des yeux,
L'ardeur des baisers neufs et des âmes ouvertes
Et la douceur des voix qui ne sont pas expertes :
Nous aimerons bien moins lorsque nous saurons mieux.

Le jour où il vit les trois petites baigneuses nues, l'une brune, les autres blondes, mais celle-là presque rousse au soleil, s'aventurer dans l'eau froide et vers le soir s'allonger sur le sable, chastes et dédaigneuses de qui pourrait survenir, M. Jacques Chénevière avertit avec une charité ironique « le passant aux yeux désabusés » :

Va lentement parmi les saules de la rive
Et tu contempleras leur jeunesse naïve,
Leur nudité jolie et douce comme un fruit.
Contemple-les : l'été mûrira leur poitrine.
Vois et sans rien garder de ton humeur chagrine,
Rappelle-toi longtemps la couleur de ce jour
Où tu surpris ces trois petites inconnues,
Ces enfants qui riaient innocentes et nues,
Ces enfants qui semblaient des promesses d'amour.

C'est une science difficile que de ne point fermer les yeux aux charmes imprévus de l'heure ou de se créer du plaisir où d'autres moins avisés ne verraient que banales rencontres : Don Quichotte excellait à ce jeu de la fantaisie et il fut très probablement beaucoup plus heureux que son jovial compagnon.

Les Heures d'amour. On ne saurait mieux apprécier *les Heures d'amour*, poèmes chrétiens, que M. Maurice Saint-Chamarand qui les honora d'une préface : « Bien des poètes n'ont souvent pour toute richesse que leur vocable. Je préfère, comme dans les pages qui suivent, moins de vocable, mais un emploi rare et précieux des mots. Mme Claire Virenque adresse, par exemple, une prière à la Madone. Elle dit : *Reine du clair séjour*. Supprimez l'épithète *clair*, l'idée, le sens même de la poésie est banni de la phrase. » La méthode de M. Maurice Saint-Chamarand est infaillible; dans le même hymne à la Vierge, il est dit de fleurs qu'elles sont

.... rouges comme des flammes.

Supprimez l'épithète *rouges*, l'idée, le sens même de la poésie est banni de la phrase.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Edouard Rod : *Les Unis*, Fasquelle, 3. 50.— Lucie Delarue-Mardrus : *Le Roman des six petites filles*, Fasquelle. 3 50. — Lucien-Alphonse Daudet : *La Fourmilière*, Flammarion, 3. 50. — René Benjamin : *Madame Bonheur*, Bernard Grasset, 3. 50. — Etienne Bricon : *Les Anxiétés de Thérèse Lesueur*, Plon, 3. 50. — Myriam Thélen : *La Mésangère*, Plon, 3. 50.— Lucien Trotignon : *Simone la romanesque*. Perrin, 3. 50. — Florian Parmentier : *Déserteur ?* Gastin Serge, 3.50. — Raoul Béric : *Les Routiers*, Ambert, 3. 50. — Yves Le Febvre : *Les Féodaux*, Stock, 3. 50. — Richard O' Monroy : *L'Irrésistible amour*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Jean Lorédan : *L'Homme aux aigles*, Flammarion, 3. 50. — Jules de Gastyne : *Contes tragiques*, Librairie Universelle, 1 fr.

Les Unis, par Edouard Rod. Le procès de l'union libre et, peut-être, un roman vécu... par de très honnêtes gens qui sont tour à tour les victimes des plus belles utopies. Nous connaissons tous cette famille dont l'illustre chef, un savant, Rémy Verrès, puisqu'il ne faut pas l'appeler par son nom, a rêvé de dépouiller le mariage de

toutes les cérémonies inutiles, au moins en amour. Librement consentie par l'homme et la femme, cette union modèle n'engage que ceux qui se sentent assez forts pour supporter le poids de l'existence sans les garanties du gouvernement et de la religion. Les enfants sont surtout les petits de la mère ; ils n'ont aucun nom légal, pas même un droit à l'héritage devant les lois du pays où ils sont nés, mais Rémy Verrès ne suppose pas l'infidélité, ne croit point au vice, ne s'imagine guère l'intérêt que l'on pourrait avoir à tromper sur des questions d'argent. Rémy Verrès est un saint, un grand saint laïque. Il ne voit qu'à travers le pur cristal grossissant de sa vertu. Ses filles sont successivement données, mettons *unies*, à des hommes d'aspect raisonnable, qui n'ont naturellement pas plus de raison que le commun des mortels. Les uns sont jaloux, les autres libertins et ils abusent tous de l'extraordinaire situation d'amants légitimes qui leur a été faite. Les pauvres femmes, sacrifiées à ce songe creux de patriarche, n'osent pas se plaindre, parce qu'elles respectent l'idéal de leur père et se sentent bien plus liées par le serment aux grands principes de l'union libre que par leur propre volonté. La dernière, la pauvre Louise, est jetée en pâture à un véritable hamlet, l'amateur de chair fraîche, que cette passade autorisée, ce rapt entouré de la bénédiction familiale, divertit énormément. Il résulte un enfant de ces huit jours de noces passagères et voilà une fille-mère de plus. Pendant ce temps les anciens ménages se détraquent, la fondation d'une librairie où toute la famille doit s'unir en une libre association très intéressée achève de détruire les bons sentiments intimes et les époux s'émancipent, sauf un, qui fait peut-être pis en régularisant le sort des enfants, démontrant ainsi le mieux du monde l'inanité des efforts sentimentaux du chef de leur communauté. Je crois qu'Edouard Rod n'admet guère le mariage civil, encore moins, sans doute, le mariage tel que Rémy Verrès le conçoit. Cependant, si les citoyens français, je veux dire : les citoyennes, car le grand apôtre n'a que des filles, hélas ! avaient toutes une pareille conception de la fidélité, du dévouement et de la morale amoureuse, nous finirions par devenir, en France, l'exemple de toutes les nations. Nous ne serions plus le peuple léger, celui qui s'amuse en oubliant les devoirs que nous enseigne M. Piot. Nous serions, n'en déplaise à M. Rod, le grand moralisateur, presque aussi ennuyeux que les gens de l'école de Genève, je veux dire Messieurs les protestants. Les Unis sont une œuvre consciencieuse, bien étudiée, non seulement peinte d'après nature, mais faite en dehors du parti pris de découvrir le mal où il n'est pas pour en arriver au triomphe des théories personnelles de l'auteur. C'est certainement là une grosse pierre jetée dans le torrent des idées révolutionnaires qui semblent entraîner le vieux mariage indissoluble à vau l'eau. Cela fera cascade... et donnera probable-

aient plus de force à l'inondation de mauvais sentiments qui nous menace.

Le Roman de six petites filles, par Lucie Delarue-Mardrus. Il y a déjà quelque temps, lors de l'apparition du premier volume de proses de la charmante Muse du *Journal*, j'eus la pensée, très naïve du reste, de dire que le talent, le très beau talent de l'auteur de *Marie fille-mère* ressemblait, par l'art des transitions surtout et une extraordinaire maîtrise dans le métier de l'écrivain forcé de plaire à tous les lecteurs tout en demeurant *un écrivain*, au très beau talent de Charles-Henry Hirsch. Mais avant de déclarer cela tout haut, j'avais consulté l'un des principaux intéressés, ne cherchant nullement à faire ce qu'on appelle *une rosserie* en style de... critique. Il paraît qu'en effet cela aurait pu passer pour un compliment désagréable. Donc, je rentrai... mon compliment! Mais voici que, dans une revue : *les Marges*, où l'on a beaucoup d'esprit en général et où l'une de mes consœurs, Mlle Louise Lalanne, juge en dernier ressort les jeunes femmes de lettres, on imprime cette phrase traîtresse : « Mais dans *Marie fille mère* ce n'est pas seulement au titre que l'art fait défaut. Évidemment tous les sujets sont bons et M. Charles-Henry Hirsch, que Mme Lucie Delarue-Mardrus s'est efforcée *en vain* d'imiter, aurait su, développant quelque histoire analogue, écrire un livre charmant, savoureux, émouvant et pas bête. » Ma foi, je n'ai plus qu'à m'insurger contre ce coup de griffe bien digne d'une femme! *Le Roman des six petites filles* aurait pu vraiment être signé par l'auteur du *Tigre et Coquelicot*; c'est aussi bien fait, aussi habile et d'une aussi bonne tenue littéraire.

La Fourmilière, par Lucien Alphonse-Daudet. Dans la nombreuse dynastie des Daudet, il y a un Daudet qui commence à avoir du génie (vous savez qu'il est rudement difficile d'avoir du génie quand on arrive tout à la fin d'une dynastie, l'encre comme le sang ayant des tendances à s'appauvrir). L'auteur du *Chemin mort* nous fait des excuses dans une longue préface pour ce que vivant à la campagne il a pris des types de provinciaux qui ne sont pas précisément nés dans le pays qu'il habite. Il se défend de faire le fameux roman clef. Depuis son duc de Lauraguais, une figure de grand seigneur par hasard sincèrement peinte, jusqu'à ces Chicoine *chicoinant*, tous ces gens grouillant autour du malheureux veuf Jacques B. étaient pris sur le fait, copiés sans autre exagération que celle d'une vivacité lyrique de très bon aloi. Les femmes surtout ; la marquise d'Autreligne, Mme Sommecour, ses filles, la femme de Chicoine, sont des créatures ou des créations absolument réussies. On a du plaisir à supposer vrais ces êtres malfaisants sans, d'ailleurs, grande exagération, et on devine que l'auteur n'y a guère ajouté que sa propre originalité. On n'a jamais besoin de s'excuser vis-à-vis du lecteur quand ce lecteur est

sous le charme. Balzac aussi faisait vrai, tout en faisant éternel.

Madame Bonheur, par René Benjamin. Un roman amusant où chaque pantin fait le même geste. Le père écrit toujours ses 92 volvmes de *l'Histoire de l'idéal social chez les peuples*, la mère place toujours des brochures visant la propagation de cet idéal; la fille rit toujours et je crois bien que la bonne est toujours rousse dans le ménage de M. Tartavel qui, lui, organise perpétuellement le logis conjugal en maison du peuple. Eh bien, ce roman comique possède un grand fond de vérité très amère et je ne connais rien de plus triste que l'idylle de l'adultère de Mme Tartavel à la Bourboule, idylle d'apparence pourtant bouffonne.

Les Anxiétés de Thérèse Lesueur, par Eugène Bricon. Histoire, par lettres, des perplexités amoureuses de quelques personnages fort spirituels, mais pas très embarrassés de morales ordinaires, or, chacun sait qu'il y a la morale pour le courant et celle qui concerne... les extra-sociaux. C'est bien écrit, mais c'est dommage que ce soit tellement épistolaire. Rien de plus fatigant que l'esprit à haute dose, même le meilleur.

La Mésangère, par Myriam Thélen. Une sorte de *Maternelle* peut-être moins montée de ton, plus comme il faut et presque plus vraie au seul point de vue des sentiments très rudimentaires qui animent les enfants du peuple. Mais les mots des enfants sont-ils jamais spontanément jaillis de leurs lèvres ? Pour ma part je n'ai jamais rien entendu sortir de spontané d'une bouche d'enfant dans le peuple ou ailleurs. Il y a la part du talent de l'auteur et ce n'est bien sûr pas la moins bonne.

Simone la Romanesque, par Lucien Trotignon. Accompagné de toutes les gondoles et autres guitares de Venise, l'histoire de ce pauvre peintre désordonné est intéressante. Il marie au mieux ses trois filles, malgré une petite tache sur la robe nuptiale de Simone... mais c'est à peine une tache d'encre. Les jeunes filles romanesques écrivent toujours, n'est-ce pas, et il reste souvent une ombre sur leur vie : l'ombre de la poste restante, si j'ose m'expliquer.

Déserteur, par Florian Parmentier. L'auteur de ce livre, dont le portrait en sous-off. de cavalerie inspire la fâcheuse idée que, sous l'habit militaire, il n'a jamais été soldat, nous donne un vigoureux aperçu d'une existence de caserne tout à fait invraisemblable. Remarquez que je veux être persuadée que cette vie... de patachons est copiée d'après nature, d'abord parce que l'auteur me l'affirme et ensuite parce que, en effet, toutes ces aventures peuvent très bien être arrivées... mais pas à un seul individu ! Le tort, le grand tort de ceux qui se consacrent à l'étude de mœurs est de penser qu'on peut réunir toutes les mauvaises cartes dans le même jeu, tous les malheurs sur la même tête. Ne cherchons pas à trop prouver... D'ail-

leurs cela finit bien, le soldat Charles Gambier ne déserte pas. Il conserve un « cœur bondissant d'aspiration sous sa cuirasse de scepticisme affecté ». En temps de guerre, cette cuirasse-là pourra peut-être lui servir.

Les Routiers, par Raoul Béric. Quelques palmes teintes de sang distribuées aux pauvres héros de la légion étrangère et la touchante histoire d'un français-lorrain qui consent à passer pour allemand afin de mieux servir son pays. Voilà de quoi attendrir notre farouche patriote Maurice Barrès.

Les Féodaux, par Yves Le Febvre. Bonne page illustrée de l'histoire de France. La guerre des châteaux, des frères ennemis et de quelques parricides célèbres aux temps néfastes où les champs de blé du manant s'éclaboussaient de beaucoup plus de taches de sang que de coquelicots.

L'Irrésistible amour, par Richard O Monroy. Toujours jeune, quoique toujours le papa des petites *Manchaballe*, ce courageux et fringant troubadour a bien l'air de chanter que sur terre il n'est plus que lui qui s'intéresse à ce roi qu'on appelle le vieil esprit français, l'esprit à la hussarde.

L'Homme aux aigles, par Jean Lorédan. Des portraits et des études paysannes fort consciencieusement faits, dans un ton sobre sans aucune concession aux ordinaires ruralités. Une nouvelle manière pointe sèche.

Contes tragiques, par Jules de Gastyne. A retenir : « Un affolement fou », « Un coup de peigne dans les cheveux » et « Deux pièces d'or dont le bruit argentin », pour le sottisier personnel de l'auteur, qui s'en moque probablement autant que nous!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Stendhal et l'Angleterre, par Doris Gunnell, 1 vol. in-8°, 6 fr., Charles Bosse. — Paul Flat : *Nos Femmes de Lettres*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Perrin. — Jean de Bonnefon : *La Corbeille des Roses ou les Dames de Lettres*, 1 vol. in-16, « Société d'Editions de Bouville et Cie ». — Henry Bordeaux : *Portraits de femmes et d'enfants*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Plon. — A. Mézières : *De tout un peu*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Hachette.

Dans ce livre : **Stendhal et l'Angleterre**. Miss Doris Gunnell a fait œuvre d'historien et de critique en réunissant et en coordonnant les documents concernant les rapports de Stendhal avec l'Angleterre, ses jugements sur les Anglais et sur la littérature anglaise. Mais le chapitre le plus intéressant de ce volume est celui que l'auteur consacre à Stendhal journaliste. On sait que, pendant dix ans, de 1821 à 1830, Beyle a donné des articles à des revues anglaises. Tous ces articles, publiés dans *New Monthly*, *London Maga-*

zine, l'Athenæum, n'avaient pas tous été signalés, et Miss Doris Gunnell nous en donne l'analyse et quelques passages inédits. Il est amusant de voir Stendhal qui a écrit : « Jugez de notre corruption, presque tous nos auteurs renommés écrivent dans les journaux et critiquent leurs propres livres », parler lui-même de ses propres productions. Il est vrai que ses articles ne sont pas signés, et qu'il aime ce genre de mystification. Voici le compte-rendu que fit Beyle, dans *New Monthly* du 1er avril 1823, de *Racine et Shakespeare*, pamphlet littéraire par M. de Stendhal.

Nous allons maintenant examiner les observations de M. Beyle (1)... C'est un des partisans les plus sincères et les plus déterminés de l'école romantique. Quoiqu'il ne présente ses idées que sous la forme modeste d'une brochure, son pamphlet n'est pas la production la moins remarquable provoquée par cette querelle prolixe (la querelle des romantiques et des classiques). Dans la limite d'un petit nombre de pages serrées et mordantes, l'auteur a porté des coups qui vont droit au but contre les champions des unités de temps et de lieu. Il s'y prend pourtant avec tant d'esprit, de bienséance et de bonne humeur, que ceux-ci sont contraints de sourire en dépit de leurs souffrances. Il s'ajoute à ce manifeste un petit traité sur la cause probable du rire, qui est pour le moins curieux et ingénieux, même s'il n'est pas absolument décisif. La brochure se termine par un fragment sur le *romanticisme*, qui est probablement la partie du livre la plus originale et la plus piquante. Plusieurs des idées sont nouvelles et convaincantes, tandis que les illustrations sont d'un choix heureux. Le défaut dominant de cet auteur, c'est qu'il a l'air de ne jamais douter de ses raisonnements : il saute avec une rapidité inconcevable des prémisses à la conclusion. Le plus souvent, il saute juste, mais le pied le plus sûr glisse quelquefois.

Stendhal a dû s'amuser beaucoup en écrivant ces lignes ; il est à remarquer que les petites critiques qu'il fait à son livre sont justes.

Miss Doris Gunnell nous fait remarquer que ces articles, envoyés par Stendhal à diverses revues anglaises, présentent une grande partie de son activité littéraire de plusieurs années. Elle souhaite qu'un fervent stendhalien se charge d'ajouter ce nouveau volume aux ouvrages de Beyle. Quoique traduit de l'anglais, ce sera encore du Stendhal. On trouvera, en appendice à ce volume, la liste des articles, écrits par Stendhal. Parfois, pour établir cette liste, l'auteur a dû parcourir tous les numéros d'une Revue, comme le *London Magazine*, de 1820 à 1830, pour relever ceux d'entre ces articles qui portent l'empreinte stendhalienne. Les quelques citations que l'auteur nous donne à l'appui de son affirmation identifient bien ces articles.

Ceci est certainement du Stendhal : « Dans les beaux-arts... la quantité de plaisir que l'on ressent me paraît le seul thermomètre raisonnable pour juger le mérite de l'auteur. »

(1) Traduit de l'anglais par Doris Gunnell.

Il faut encore signaler un autre chapitre : Influence de la littéra-re anglaise sur Stendhal. Cette influence, il faut le dire, Beyle l'a erchée et voulue et il fut toujours attiré par le génie anglais. Parmi utes ces influences anglaises, une des plus réelles, quoiqu'une des us cachées, fut peut-être celle de Sterne. Ces deux écrivains ont ailleurs une égale sensibilité, et un même amour du fait précis.

Voici encore la liste des auteurs anglais plagiés par Stendhal, et n relevé de ces plagiats. Le mot plagiat est un peu fort ; Beyle ne en cachait guère : il prenait sans les démarquer les documents qui iiétaient nécessaires pour ses travaux. Il eût été seulement peut-être lus délicat d'indiquer les auteurs auxquels il faisait ces emprunts. Voici un emprunt fait à Johnson ; Stendhal y trouve des arguments our révolutionner le théâtre français. Cela ne manque pas de pi-uant, observe Miss Doris Gunnell, qui ne prend pas la chose au ragique.

Ce livre est d'ailleurs écrit avec esprit, ce qui ne lui ôte rien de on érudition.

Je signalerai encore en terminant l'une des deux lettres inédites ue l'auteur publie en appendice : Lettre de Stendhal au Rédacteur e l'*Examiner* (26 novembre 1821), où il s'indigne qu'au théâtre e Drury-Lane on ait transformé le *Richard III* de Shakespeare n un mélodrame digne de la Porte-Saint-Martin. La lettre est urieuse, mais trop longue pour être reproduite ici en entier. « Je ter-niue, Monsieur, en affirmant qu'il est honteux pour le goût de la ation anglaise de permettre à un plat mélodrame *où tout se passe n récit*, paisiblement et sans résistance, d'usurper la place d'un des hefs-d'œuvre de Shakespeare. » L'original français de cette lettre est erdu. Ce n'est donc ici qu'une traduction d'une traduction, et d'une auvaise traduction. Stendhal a écrit : « *My letter on* Richard III, ui traduite *in the Examiner of the* 24 décembre 1821, le jour *of ny arrival* à Paris *from London.* »

M. Ad. Paupe, dans une courte et spirituelle préface, présente l'auteur aux stendhaliens, et range son livre à sa place définitive ans la bibliothèque du Stendhal-Club.

§

M. Paul Flat, dans son étude sur **Nos Femmes de lettres**, emarque qu'à notre époque la femme-auteur est devenue un fait ollectif, un fait social. Il en trouve les raisons dans cette constata-ion que « depuis longtemps déjà le sexe fort n'affirme plus sa domi-ation par le despotisme d'aucun génie ». Le talent des femmes de ettres actuelles, affirme-t-il, est égal ou supérieur au talent des écri-ains mâles. Pour le démontrer, M. Paul Flat analyse les œuvres de uelques-unes de nos femmes auteurs les plus connues, et nous mon-

tre leur supériorité, surtout dans le roman. Voici *la Nouvelle Esp*
rance de Mme de Noailles, *l'Inconstante* et *l'Esclave*, de Géra
d'Houville, etc... Mais quelles idées nouvelles apportent ces roma
cières? Tandis que tous les instincts de la femme aboutissent à
que l'auteur appelle « un conservatisme social », la femme de lettre
au contraire, est un ferment d'anarchie et d'amoralité : « Pour
qui est du point de vue social, conclut M. Paul Flat, on voit ass
maintenant quel ferment leur œuvre représente dans la dissolutio
des idées morales qui jadis ont mené le monde... » Anarchiste
amorales, nos femmes de lettres ? Ce n'est qu'une apparence. El
demeurent conservatrices même et surtout dans leur immoralisme
elles ne font que vulgariser et diluer les idées de certains philosoph
de génie. (Ce qui prouve que le sexe fort affirme encore sa domin
tion par le despotisme du génie.) Une morale nouvelle se reforme
de ces divers éléments. Pour les femmes, même les femmes de lettre
il n'y a pas de point de vue intellectuel pur : les idées qu'elles ado
tent, qu'elles aiment, elles les aiment un peu comme un amant do
elles se veulent possédées.

§

M. Jean de Bonnefon, dans son petit livre **la Corbeille de Roses ou les Dames de Lettres**, aboutit aux mêmes concl
sions et les exprime presque par les mêmes mots que M. Paul Flat
« La femme, dit-il, est un merveilleux instrument de puissance arti
tique pour l'œuvre de l'universelle destruction, dans le champ de
vieille morale. » Cependant, ce jugement ne saurait s'appliquer
toutes les femmes que M. de Bonnefon a réunies dans cette corbeill
Voici quelques petites poétesses qui n'ont jamais dû songer à re
verser, de leur petit pied, la morale. Mais que l'on feuillette ce pet
livre, on y trouvera une analyse spirituelle des œuvres féminin
actuelles. Le style un peu mièvre de M. de Bonnefon se pimente pa
fois d'un peu de méchanceté. Il écrit de la duchesse de Rohan : « (
qui manque précisément dans la poésie de cette femme racée, c'e
la race. » Les mots de cette qualité ne sont pas rares dans ce pet
volume. A propos même de cette poésie de salon, l'auteur écrit qu'
est amusant « de noter que les derniers produits d'une société qui
eu sa grandeur, même littéraire, finissent dans le mauvais go
absolu... » Faut-il ajouter que M. de Bonnefon me paraît avoir mo
tré envers quelques autres poétesses une indulgence... immérité

§

M. Henry Bordeaux nous avertit lui-même, dans l'avant-propo
de ce volume : **Portraits de femmes et d'enfants**, que c
études relèvent « de cette méthode de biographie dont Sainte-Beu
nous a laissé de si parfaits modèles ». L'auteur avoue encore qu

our rassembler cette galerie de portraits : Mme de Charmoisy, la omtesse de Boigne, Mme de Charrière, Mlle de Lespinasse, etc..,il a ispillé bien des projets de livres. Mais, et décidément cette préface t une humble confession, la vie est trop courte pour qu'on puisse aliser tous ses projets. Il ne faut donc voir dans ce livre que l'ouvrage d'un romancier qui se divertit à la critique ». Rassuons-nous cependant, M. Henry Bordeaux nous affirme qu'il s'est uis à l'école des bons érudits, et il a « visité les lieux dont l'atmosphère persistante est si précieuse pour expliquer le passé ». Pourtant, I. Henry Bordeaux nous confie encore que tout de même c'est le oman qui est aujourd'hui le premier de tous les arts littéraires : Quand on a goûté l'agrément qu'il donne, quand on a mesuré vec étonnement ses merveilleuses ressources, on ne saurait lui faire e bien longues infidélités... » Nous aurons donc bientôt un nouveau oman de M. Bordeaux. Je n'entrerai pas plus profondément dans e volume de M. Bordeaux : les ouvrages dont s'est servi l'auteur our ces portraits ont été analysés dans *le Mercure*. Je dirai seulement que ces études sont des biographies très consciencieuses, qui ésument agréablement de gros volumes.

§

De tout un peu. C'est sous ce titre que M. A. Mézières réunit n volume des articles sur des sujets en effet très divers. A côté d'un hapitre sur Dante, la vie du Tasse, Lessing, voici des souvenirs sur la société parisienne sous le second Empire. Il y a là des pages nteressantes sur la fondation et les débuts du *Temps* et sur la presse de cette époque, où il suffisait « d'une phrase trop vive pour mettre en danger l'existence d'un journal ». On trouvera encore, dans ce recueil, un essai sur Edgar Poe, d'après l'ouvrage de M. Lauvrières, et un portrait de la Reine Victoria, d'après sa correspondance.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Pierre Kropotkine : *La Grande Révolution*, 1789-1793, P.-V. Stock, 3 fr. 50.— Gustave Bord : *La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815*, t. I. : *les Ouvriers de l'Idée révolutionnaire (1688-1771)* ; Nouvelle Librairie Nationale, 10 fr. — Guy Chardonchamp : *Quelques propos d'un Contre-révolutionnaire*, P. Lethielleux, 3 fr.50.— Prince Murat : *Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815)*, publiés avec introduction et notes de Paul Le Brethon, t. I et II, 7 fr. 50 ch.; Paris, 1908 et 1909.

La Grande Révolution, par Pierre Kropotkine. — Dans cet aperçu général sur la Révolution française, M. Pierre Kropotkine s'est placé, comme on pouvait s'y attendre, au point de vue qui lui est cher, le point de vue communiste. Il ne s'en écarte pas un seul instant. On peut ouvrir le volume à n'importe quelle page : constam-

ment cette préoccupation s'atteste. L'auteur compte parmi les pri cipales causes, ou même comme la principale cause, de la Révoluti la colère des paysans affamés : « Sans le soulèvement des paysans la France aurait bien eu un Parlement, comme la Prusse en eut u pour rire, en 1848, mais cette innovation n'aurait pas pris le cara tère d'une Révolution. » Il y a de la sorte, pour M. Kropotkine, a fond de la Révolution, une question de communisme agraire. Diso en passant que l'auteur reprend, à ce propos, un peu à contre-sen semble-t-il, les reproches de M. Aulard à l'egard de Taine, lorsqu regrette que celui-ci n'ait consulté, sur les insurrections de paysan que 26 cartons sur 1770. Or, M. Aulard prend texte, au contrai de cette « insuffisance » pour prétendre que Taine a généralis arbitrairement ses vues sur l'Anarchie spontanée, et affirmer q dans nombre de lieux la Révolution s'est faite « sans trouble aucu (p. 84). Alors, que devient le violent communisme agraire M. Kropotkine? Partisan de la théorie de l'Anarchie spontan (puisque aussi bien cette Anarchie est pour lui légitime,en ce qu'el révèle l'urgence de résoudre une vitale question agraire), il épou cependant, contre Taine, auteur de cette théorie, la querelle de qu de M. Aulard, de l'historien même qui, se croyant plus intelligem ment documenté que Taine, et visiblement préoccupé de prêter à Révolution on ne sait quelle officielle et édifiante régularité, n cette anarchie. M. Kropotkine est plutôt malheureux en fait de réf rences françaises. Cela n'empêche point qu'il y ait du vrai dans s opinion. Mais elle est exclusive : il en résulte, quant à la Révol tion, une idee d'ensemble d'une pure transcendance sociale, dont est impossible de vérifier la portée.Comme la question fondamenta dans la Révolution est, dit l'auteur, une question de communisn (surtout agraire), comme la translation de propriété effectuée par vente des Biens Nationaux n'a nullement résolu cette question dan le sens populaire, la Révolution a échoué, — partout ailleurs qu dans l'ordre politique, lequel est fort peu de chose pour M. Kropo kine, — et elle reste, du point de vue de la vie même, à reprendr dans ses conséquences sociales. Autrement dit, — la notion de « vie même » étant ici un de ces éléments simples qu'on ne peut attei dre, — nous sommes en pleine métaphysique sociale. Nous somme reportés aux idées de 48, qui ne sont elles-mêmes qu'un faible éch des idées communistes de 93, dont M. Kropotkine a placé l'étude a centre de son œuvre.

A cette idée du communisme dans la Révolution correspond l'idé du peuple dans la Révolution. M. Kropotkine s'en compose une imag immense, mystérieuse. Il pense, comme Marat, que le proletariat tout fait. Il y discerne on ne sait quel élément mystique et provide tiel. Il le conçoit un peu à la russe, d'une manière à la fois positiv

et indéfinie, tel qu'une force grosse de tous les problèmes et de toutes les solutions, qui pose les uns et trouve les autres par le seul fait de son déploiement. Dans cette conception slave du Sans-culottisme, rien de l'éclair du jugement moral, qui, chez tel historien, montre le Sans-culottisme tel qu'un fait de véracité, divin-infernal, surgi contre les mensonges décrépits d'une vieille société. L'écrivain russe, qui à vrai dire écrit ses livres en français et en anglais, mais qui les pense en russe, voit dans le Sans-culottisme un déterminisme social d'où tout s'engendre, en une fécondité d'ordre économique. Tout le but des constitutions est de reconnaître cette fécondité, d'en honorer la dignité et d'en assurer la libre expansion. C'est pourquoi les constitutions de 1791 et de 1793 ne valaient rien : elles étaient politiques et non sociales. M. Kropotkine fait sur un ton continuel d'ironie ou d'impatience l'exposé des faits purement politiques. La politique des Assemblées révolutionnaires, qu'il vitupère lorsqu'elle est conduite par les Girondins, le laisse froid : même Robespierre, même Danton, et jusqu'à Marat, ne l'y intéressent point. Il lui est égal que le régime montagnard s'affermisse : « L'affermissement du régime montagnard est ce qui interesse surtout les conventionnels. Mais, semblables à tous les hommes de gouvernement qui les ont précédés ou qui les suivront, ce n'est pas dans l'établissement du bien-être général et du bonheur qu'ils en cherchent le fondement. » Telle est la note. La véritable vitalité et la décisive logique révolutionnaires, il les cherche, et, voyant, les découvre dans les profondeurs mystiques du peuple, du peuple des sections. Plus que les « politiques », fussent-ils Robespierre, Marat, Danton, certains inconnus, dans cet abîme presque génésiaque, ont sur eux, pour son regard, l'éclair d'une suprême signification sociale : Santerre, Fournier l'Américain, l'Allemand Simon, le Polonais Lazowski (une liste déjà tout « internationale », comme on voit), qui, plus que Danton, plus que tous les grands Monstres démagogiques officiels, ont fait le Dix-Août ; et ces autres inconnus, dans l'ordre de l'idée, les véritables docteurs de la Révolution pour M. Kropotkine, les communistes Lambert, Jacques Roux, Chalier, Leclerc, Varlet, Boissel, Pierre Dolivet, etc. Quant aux Assemblées, la Constituante, la Législative, même la Convention, elles n'eurent jamais, assure-t-on, qu'un but « étatiste et bourgeois ». La Révolution n'est que le drame inachevé de la lutte des forces étatistes et des forces sociales. Elle se synthétise en le désaccord d'une Bourgeoisie et d'un Démos. Tel est, dans ce qu'il a de plus général (seul aspect qu'on puisse noter ici), l'ouvrage communiste de M. Kropotkine sur la « Grande Révolution ». Je crois que des esprits comme M. Pierre Kropotkine ne pourront jamais sortir de la notion du Devenir Populaire. Non que cette notion n'ait un côté très positif, mais ils s'hypnotisent sur elle, en la supposant plus profonde qu'elle n'est.

La Franc-Maçonnerie en France, des origines à 1815. T. I : les Ouvriers de l'Idée révolutionnaire (1761-1771), par Gustave Bord. — Comme les choses se confrontent en des rapports inattendus, mais logiques ! Le nationaliste auteur de ce livre se rencontre avec l'internationaliste Kropotkine pour dénoncer l'artificielle éducation mentale des classes sociales qui « intellectualisèrent » la Révolution. M. Kropotkine dénonce, au nom des droits du peuple, cette intellectualisation factice, un peu comme on dénoncerait l'artifice au nom de la nature. M. Gustave Bord la dénonce au nom de la tradition française et de la raison historique. Contre les raisonnements sophistiques des dirigeants, l'écrivain communiste se rejette dans le nivellement par le bas, comme dans la seule possibilité réaliste laissée. Et voici l'écrivain traditionaliste et aristocrate, qui nous montre qu'en effet rien n'est pire que le nivellement par le haut. Ce ne sera plus le spectacle de nature qui sera donné par l'ascension des masses (du moins au dire de l'écrivain communiste) ; ce sera le spectacle d'une médiocrité systématique, d'une uniforme bassesse mentale établie en vertu de certaines abstractions que la seule égoïste haine des supériorités a inspirées. Quand l'élite se met à donner dans la ténébreuse billevesée égalitaire, tout est fini. M. Bord a composé tout ce premier tome pour montrer que la billevesée en question avait spécialement pris corps, au XVIIIe siècle, dans les loges maçonniques, où la mode humanitaire amenait les représentants des hautes classes. De là, par latomisation, par l'action et comme par la main-mise des influences maçonniques sur le public plus large des non-initiés, elle se répandit dans l'atmosphère tout entière de l'époque et prépara la Révolution. Cette théorie des latomisés, dont le but est de donner à toute une époque une manière de sentir « maçonnique » et, de là, révolutionnaire, nous semble une généralisation discutable. C'est ainsi que l'auteur va jusqu'à dire que si le vote par Ordres fut supprimé aux Etats Généraux, c'est que les loges, où ces Ordres étaient « fraternellement » confondus, avaient depuis longtemps donné l'exemple de cette abolition. Notons, d'ailleurs, toutes réserves faites quant à la mesure où elle exista et agit réellement, que cette mentalité maçonnique, prise dans sa période de formation au XVIIIe siècle et en France, est exposée avec de grands détails historiques. Nous pensons avoir l'occasion de revenir sur cette publication considérable et d'excellent aloi, qui doit comprendre encore deux tomes. L'on peut dire, dès maintenant, que, depuis Ragon, l'on n'a pas mieux fait (pour ce qui est du savoir, et non, bien entendu, pour la thèse).

Quelques propos d'un Contre-Révolutionnaire, par Guy Chardonchamp. — Sous une forme moins savante et plus directe, sous forme de propos, comme le dit le titre, de propos où l'on

ne se pique pas d'impartialité, où l'on ne prétend avoir de clairvoyance que celle-là même qui tient à la légitimité et à l'éloquence de la passion, cet ouvrage développe, au sujet des transformations de la société française, des idées analogues à celles du livre de M. Gustave Bord. Même conception du rôle historique de la Franc-Maçonnerie, avec des considérations d'un tour large et libre sur le passé (ici un jugement sévère sur la Restauration), le présent et l'avenir des Sociétés conservatrices aux prises avec la démocratie « maçonnisée ». Lire, sur un même sujet, deux ouvrages, même non contradictoires, nous a toujours paru un exercice profitable. C'est une excellente et *délassante* méthode d'assimilation, qu'on trouve ici l'occasion de conseiller au lecteur, pour des matières qu'il est moins que jamais indifférent de bien connaître.

Lettres et documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat (1767-1815), publiés par le Prince Murat, avec introduction et notes de Paul Le Brethon. Tomes I et II. — La volumineuse publication des lettres de Joachim Murat, — il y en a plus de dix mille qui doivent être réparties en douze tomes, — se poursuit en ce deuxième volume, paru récemment. Le premier volume comprenait, avec une préface importante de M. Paul Le Brethon, les Lettres de jeunesse, puis celles des périodes des campagnes d'Italie et d'Egypte, enfin celles relatives au rôle de Murat comme commandant de l'Armée d'observation du Midi. Le deuxième donne la suite de cette partie de la correspondance, qui se rapporte également au rétablissement de la république cisalpine sous le nom de république italienne. — La plupart des ouvrages jusqu'ici consacrés à Murat rendaient hommage au grand soldat qu'il fut assurément, mais sans modifier beaucoup l'idée qu'on avait pu se faire quant aux insuffisances du caractère de l'homme. On pouvait se dire que, hors du champ de bataille où, cravache haute, il sautelait à la tête de ses escadrons, il n'y avait plus personne. « Comment as-tu pu obéir à ce fou de Murat? » disait, pendant la campagne de Russie, Napoléon au chef d'escadron Chlapowski exécutant un ordre absurde du roi de Naples. On en était plus ou moins resté là. Or, « ce fou de Murat » contenait, paraît il, — ce qu'on ne savait pas, ou ce qu'on savait trop peu, ou ce que des malveillants s'appliquaient à cacher, — un homme doué d'éminentes qualités intellectuelles et morales, un administrateur, un diplomate, un esprit, une raison. C'est ce qu'affirme M. Le Brethon, se fondant sur la correspondance inédite (non pas toujours) qu'il a mise en ordre. Là-dessus, avec cette impressionnabilité qui la fait aller si vite jusqu'au bout de ses partis-pris, surtout lorsqu'ils sont tout le contraire de ceux qu'elle avait la veille, l'opinion, qu'excitèrent par surcroît des commentaires aussi pittoresques qu'écrits « de chic » répandus par la presse quotidienne, se

forgea un Murat nouvelle manière, un Murat pondéré, sagace, patient, fort capable comme homme de cabinet, un Murat enfin reluisant de bien d'autres qualités que celles d'homme de cheval. Le contraste d'un méridional sage et froid avec l'héroïque Achille-Francoté jusqu'ici connu avait quelque chose de piquant, et on ne se fit pas faute de le faire. Ce n'est pas la première fois que nous assistons à ce phénomène d'optique, où la micrographie documentaire brouille les plans de l'histoire, où les manières d'être jusqu'alors ordinairement reconnues, chez un personnage, comme les principales, disparaissent sous des qualités nouvelles et contraires, artificiellement composées, enfin perdent leur rapport exact devant le grossissement et la généralisation de certains détails, de certains traits, secondaires ou intermittents, de caractère, de conduite (1). Il est difficile, lorsqu'on examine à la loupe la vie quotidienne d'un homme, de n'y pas trouver tout ce qu'on veut. Tout est dans tout. Les poltrons ne manquent pas de nuances de vaillance, et réciproquement. Les fous ont des moments d'étonnante sagesse, et inversement. Il est certain que le Murat des charges héroïques s'occupa aussi, comme général en chef, comme mandataire, d'administration, de diplomatie, etc., et que si on le suit ici pas à pas, on en viendra à ne plus voir en lui que ces occupations, on en viendra, pour employer un mot à la mode, à le « spécialiser », parce que soi-même on y a spécialisé son attention, dans ces fonctions d'administrateur, de diplomate, etc. On croira que c'est arrivé. Le soin du détail enlèvera la faculté du jugement, et ce diplomate, par exemple, on finira par être bien incapable de voir en quoi il put justifier la réputation de « candeur » que lui fit quelqu'un qui s'y connaissait, le cardinal Consalvi. Cette faculté de jugement peut seule cependant fixer le rapport et la subordination des divers aspects d'une figure.

Nous ne disons pas cela pour M. Paul Le Brethon : la publication à laquelle il a prêté son érudit concours est des plus utiles, à cela près qu'on semble n'y pas pouvoir, pour ainsi dire, voir Murat autrement qu'en beau. L'inconvénient vient d'être indiqué dans ce qu'il a de plus général. Et l'on n'entend, aussi bien, retenir que cette conséquence générale, que cette conséquence de style, qui est la *plénitude* factice donnée en tous sens, chef militaire, administrateur, diplomate, monarque, parent, à un homme qui fut certainement très inégal. C'est de cette optimiste mise au point de l'ensemble, de cette rondeur artificielle de l'ensemble, que l'on parle; et l'on veut surtout dire qu'elle ne serait pas plus naturelle, si même Murat était trouvé irréprochable dans les parties les plus controversées de sa conduite, notamment dans son rôle lors de l'exécution du duc d'Enghien, ses

(1) Un des récents exemples de cette manière est le Louis XIII de M. Batiffol. On peut citer aussi le duc de Bourgogne de M. d'Haussonville.

gissements en 1813, 1814 et 1815, ses dissentiments avec Nap-
lon, etc. Sur ces points, d'ailleurs, où, remarquons-le encore, il
eut se trouver hors de cause sans que cela entraîne nécessairement
existence, chez lui, de facultés et de vertus « insoupçonnées », sur
es points, disons-nous, il faut faire crédit, et large crédit, aux au-
eurs de cette publication. Sans doute, pour ce qui est de l'exécution
u duc d'Enghien, les archives de M. le Prince Murat ne semblent
as encore avoir livré des documents irréfutables en faveur de Murat,
t l'on ne peut que continuer à regretter la perte de deux lettres,
une du premier Consul, antérieure à l'exécution, l'autre de Murat,
postérieure (1), dont le rapprochement, au dire du dévoué Mosbourg,
ui les connut, mettait « dans le plus grand jour les sentiments ainsi
ue la conduite de Murat, dans le funèbre événement qui la
ignala (2) ». Cependant, il faut admettre, dès maintenant, que cette
orrespondance, qui nous a déjà apporté du nouveau sur divers
oints, par exemple sur le rétablissement de la République cisal-
ine, occasion d'une multitude d'intrigues inconnues jusque-là, nous
n apportera sur ceux-là mêmes pouvant le plus intéresser le lec-
eur désireux de fixer son opinion dans un sens approbateur, sans
ue ce lecteur éprouve, pour cela, le besoin de voir en Murat un
igle.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

André Mater : *Le Socialisme conservateur ou municipal*. Giard et Brière, 6 fr. — L. Dugas : *Le Problème de l'éducation*, Alcan, 5 fr. — G. Compayré : *L'Adolescence*, Alcan, 2.50 — Emile Arrivet : *L'Enseignement primaire*, Guy, Alençon, .50 — C. Persigout : *Essais de pédologie générale*, Paris, Société positiviste, 2, ue Antoine-Dubois (prix non marqué). — E. de Witt Guizot : *Les réflexions de . Houlette, notes sur l'éducation*, Perrin, 3.50. — Abel Faure : *L'Individu et les Diplômes*, Stock, 3.50. — J.-R. Aubert : *L'Education nouvelle*, 0.50, 91, rue Lecourbe.

Le Socialisme conservateur ou municipal, d'André Mater, est un des livres les plus remarquables qu'ait produits l'école socialiste classique, si j'ose la qualifier ainsi. L'auteur y expose que es exploitations industrielles ou commerciales de certaines villes modernes se trouvent légitimées historiquement par les précédents

(1) L'on a une copie de la lettre du Premier Consul, mais celle de Murat, minute t copie, a complètement disparu. (Article du Prince Murat dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1909. Cet article apporte des présomptions sérieuses en faveur le Murat, mais non la preuve.)

(2) Le caractère de Murat, malgré les lettres publiées, ou même à cause d'elles, es révèle incertain, vacillant, dans une occasion où on peut le bien connaître, c'est-à-ire dans les sollicitations de Murat auprès des Directeurs pour quitter l'armée l'Italie et obtenir la garde du Directoire, démarche peu obligeante pour Bonaparte. Ce point a été mis en lumière par MM. Jules Chavanon et G. Saint-Yves, auteurs du plus récent ouvrage sur Murat (Hachette, 1905) avant celui-ci, dans une critique ort complète de la publication du Prince Murat et de M. Le Brethon.

du passé, et économiquement par les résultats du présent; et tout d'abord il faut rendre hommage à la documentation érudite et sérieuse de l'ouvrage ; mais doit-on en accepter toutes les conclusions ? Que les communes d'autrefois aient pratiqué volontiers la banalité, rien de plus compréhensible, mais les conditions ont bien changé; les villes du Moyen-âge étaient relativement petites, calmes et de mœurs simples, et leurs organes politiques, corps de ville, conseil de ville, assemblée du peuple, n'avaient rien de commun avec notre système électoral si propice aux victoires artificielles de partis organisés en vue de la conquête du pouvoir; en outre, d'un côté ces communes médiévales avaient des freins, Royauté, Eglise, Féodalité, que les nôtres ignorent ; d'un autre, nos contemporains ont des facilités d'association extra-communale de mille sortes que leurs aïeux ne connaissaient pas, ce qui les obligeait à recourir pour tout à l'association communale, la seule qu'ils eussent. Donc ce qui a été bon au XIIIe siècle ne doit pas être forcément tenu pour parfait aujourd'hui. Les exploitations municipales d'aujourd'hui sont-elles lucratives tout est là. Or la réponse est moins facile à donner que ce qu'il semble tout d'abord, car il n'est pas commode de savoir si un service public quel qu'il soit se clot en excédent ou en déficit. Nous en avons de nombreux exemples pour l'Etat : les Postes, les Chemins de fer, l'Imprimerie Nationale, etc., etc., qui, sur le papier, font de belles recettes, coûtent en réalité très cher aux contribuables. Il faudrait donc voir de très près les chiffres favorables que donne M. André Mater ; toutes ces exploitations d'eau, de gaz, de tramways, etc. qui d'après lui enrichissent les villes, d'après d'autres les obèrent quand on tient compte des frais généraux, des emprunts, des amortissements. Il est vrai qu'on peut toujours répondre que certains services municipaux n'ont pas pour but véritable de faire des bénéfices, mais de poursuivre l'intérêt général. Soit, encore faudrait-il ne pas payer le double ce qui pourrait être obtenu à moitié prix, et si un contrôle de police suffit, s'en contenter. Je prends dans le livre même de M. Mater un exemple. Zurich a, paraît-il, un service médical municipalisé : tous les habitants paient 4 fr. 50 et sont soignés gratuitement par 40 médecins à 12.500 fr. ; c'est la situation, nous dit-on, de membres des sociétés de secours mutuels; oui, avec cette différence d'abord que ces membres paient en moyenne 3,50 au lieu de 4,50, et ensuite qu'il est beaucoup plus facile à une société de secours mutuels qu'à une ville de changer son médecin, s'il ne satisfait pas sa clientèle, et à un mutualiste libre qu'à un contribuable de suspendre le paiement de sa cotisation ; dans nos villes françaises d'aujourd'hui le système zurichois aurait des résultats déplorables, et l'on peut être sûr que les 40 médecins à 12.500 fr. seraient recrutés sur leur zèle et leur orthodoxie politicienne beaucoup plus que sur leu

mérite thérapeutique ; les contribuables pourraient sans doute s'adresser ailleurs, mais ils n'en devraient pas moins payer pour les no fonctionnaires médicaux, et je voudrais bien que M. André Mayer m'expliquât où serait alors l'avantage.

§

Il n'y a rien de plus important même au point de vue sociologique que **le Problème de l'éducation** qu'étudie M. L. Dugas dans un livre judicieux et pénétrant : il y a tant de façons de concevoir l'éducation, depuis celle qui consiste à plier et à maîtriser la nature jusqu'à l'autre qui préfère la laisser absolument libre, sans oublier d'ailleurs que ceux qui, comme Jean-Jacques, ont l'air de faire le plus large crédit à cette nature sont au fond ceux qui la régentent le plus étroitement, le système d'éducation d'Emile serait certainement plus abrutissant que la pire férule des collèges de Montaigu du moyen-âge. M. Dugas ne cache pas, lui, ses préférences, et après avoir discuté les thèses à la mode de l'éducation attrayante et de l'éducation de la volonté, il conclut en faveur de l'éducation intégrale, celle de Comte plus encore que de Descartes, qui s'adresse aux sentiments comme à la raison, aux bourgeois comme aux prolétaires, et se préoccupe surtout du bien général qu'elle doit produire pour la société. Et théoriquement tout cela est parfait : la difficulté commence à l'application, car enfin on imaginerait assez aisément le système de Comte, quelque sage et libéral qu'il soit, appliqué par des maîtres qui le feraient prendre en horreur. C'est pour cela que toutes les personnes qui se préoccupent d'éducation devraient commencer par bien connaître la psychologie juvénile si finement étudiée par Stanley Hall dans un vaste ensemble de travaux que nous résume M. Gabriel Compayré en un petit livre intitulé **l'Adolescence** ; la crise de la puberté est mille fois plus importante que la question des cycles et de la bifurcation ; tous tant que nous sommes nous restons toute notre vie ce que nous nous sommes faits vers 12 ou 15 ans ; des questions telles que l'internat qui, à première vue, ne semblent intéresser que les monomanes des concours, peuvent avoir des contre-coups énormes sur la vie intégrale, comme dirait un positiviste, et je me demande si le développement de certains antiphysismes des deux sexes qui semble fleurir à Paris aussi bien qu'à Berlin n'est pas dû principalement à ce dangereux usage. Il est vrai que la coéducation des sexes a ses périls aussi, et que ce qui réussit dans les pays anglo-saxons pourrait bien échouer dans les régions méditerranéennes ; d'ailleurs, il semble qu'il y ait, même aux Etats-Unis, réaction contre cet usage, et M. Stanley Hall notamment le condamne pour les *high schools* où vont les adolescents de 12 à 15 ans. Assurément tout a ses inconvénients, mais avec quelques pré-

cautions on peut éviter les plus gros de la co-éducation, alors qu'il est bien difficile, même au prix d'une inquisition soutenue, de s'opposer à ceux de l'internat masculin. Ces questions de psychologie ne devraient pas d'ailleurs empêcher les spécialistes de s'intéresser aux questions scolaires proprement dites ; à ce point de vue, le copieux travail de M. Emile Arrivet sur **l'Enseignement primaire public, gratuit, obligatoire et laïque** sera précieux à tous ceux qui veulent se faire une idée de l'œuvre de la troisième République ; et les **Essais de pédologie générale** de M. Persigou offriront aux esprits philosophiques tout un plan d'organisation de l'éducation nationale digne du plus attentif examen ; on trouvera encore de fines remarques dans *les notes sur l'éducation*, que M. François de Witt Guizot intitule : **les Réflexions de Monsieur Houlette.** Enfin ceux qui préfèrent les idées radicales et antipédagogiques seront servis à souhait avec la charge à fond de train de M. Abel Faure : **l'Individu et les diplômes.** Il y a certes beaucoup de vrai dans ce dernier livre, et depuis longtemps nous sacrifions à la manie des peaux-d'âne ; mais, enfin, paradoxe d'artifice éteint, il faut se demander si la suppression des diplômes ne serait pas un mal pire ; on ne peut pourtant pas laisser tenir une pharmacie par quelqu'un qui ne saurait pas un mot de chimie, ni laisser soigner les malades par quelqu'un qui n'aurait pas fréquenté les hôpitaux ; ceci dit, que les examens de l'école de pharmacie et de l'école de médecine soient à perfectionner, et que les concours d'internat et d'agrégation soient à bouleverser, c'est ce que tout le monde admettra, mais, pour cela, il n'est pas besoin de suivre M. Faure dans ses hardiesses et de l'approuver quand il demande que l'éducation nouvelle cultive avant tout les différences des élèves ; le troupeau de moutons de Panurge que nous vaudraient les prôneurs de l'unité morale est à faire fuir, mais peut-être la cohue de soi-disant originaux qu'engendrerait la méthode de l'antidiplômisme serait plus exaspérante encore et surtout plus dangereuse. En fait d'**Education nouvelle**, tenons-nous-en donc à celle que préconise M. Aubert dans une brève plaquette et qu'il fait reposer sur l'esprit de tolérance, de loyauté et de concorde. Tout se ramène en somme à l'effort personnel.

Memento. — *La Vie politique dans les deux mondes*, sous la direction d'Achille Vialatte, Alcan, 7 fr. 50. Excellent répertoire de politique internationale qui fait le plus grand honneur à l'Ecole des sciences politiques de la rue Saint-Guillaume à qui appartiennent tous ses collaborateurs. — *Le Socialisme à l'étranger*, Alcan, 3 fr. 60. Ouvrage de même origine et d'utilité non moindre quoique plus particulière. « Il y a autant de variétés de socialisme que de nations », dit M. Anatole Leroy-Beaulieu dans sa préface, et ceci est parfaitement exact ; *la Psychologie du socialisme*, de

L. Gustave Le Bon, a mis en lumière depuis longtemps l'importance du facteur ethnique ; il n'y a rien de commun entre nos socialistes à nous, même syndicalistes, et ceux d'Australie et de Nouvelle-Zélande. — *L'Année : l'année internationale*, par Felicien Challaye ; *l'année politique*, par La Chesnais ; *l'année ouvrière*, par Albert Thomas, Pages libres, 4 fr. Autre répertoire (le premier d'une série qui commence) très intéressant et dans une note tout opposée à celle des livres précédents ; plus de jugements d'ailleurs que de faits, ce qui n'est peut-être pas un mal. — Et pour ceux qui aiment la politique, surtout la circum-cléricale : *la Séparation, application du régime nouveau*, par Aristide Briand, Charpentier, 3 fr. 50, reproduction des très habiles discours parlementaires de ce ministre. *Les textes de la politique française en matière ecclésiastique*, d'André Mater. *La Politique religieuse de la république française*, publiés chez Noury, 14, rue Notre-Dame-de-Lorette, par le Comité pour défendre à l'étranger cette politique qui va de M. Audler à M. Seignobos par ordre alphabétique. C'est étonnant ce que ces niaiseries semblent intéresser les gens. Ah ! voici qui est plus curieux ! *La Crise religieuse : Non Credo*, par Timothéon, Gastein-Serge, 2 fr., et *le Modernisme et la tradition catholique en France*, par Ch. Guignebert. Collection de la Grande Revue, 3 fr. Ces ouvrages ne tiennent malheureusement pas toutes leurs promesses. M. Guignebert, par exemple, ne voit dans le modernisme qu'un mouvement religieux centrifuge, ce qui, si c'était exact, légitimerait les anathèmes de l'Eglise ; la question est beaucoup plus délicate ; il y a dans le bouillonnement d'idées et de sentiments qu'on a appelé modernisme beaucoup de choses qui ont déjà passé et qui passeront de plus en plus dans l'organisme catholique ; la question moderniste serait à étudier, mais autrement que l'a fait le professeur en Sorbonne. — *Pour la paix*, notes et documents, par Frédéric Passy, Charpentier, 3 fr. 50. Dire que peut-être ce vénérable vieillard se figure qu'il est quelque chose dans l'accalmie dont jouit l'Europe occidentale depuis une trentaine d'années ; ne le détrompons pas, et ne décourageons pas ses amis ; quand ils se maintiennent dans de sages limites, les pacifistes peuvent jouer un rôle très utile. — *Almanach de la politique étrangère pour l'année 1908*, édité à Kolozsvar par le journal Ellenzek. Ce petit livre est doublement précieux pour nous et par la substantielle brièveté de ses aperçus et par leur note sympathique à notre égard ; nous n'avons pas été habitués à voir la presse hongroise apprécier l'incident de Casablanca comme l'a fait le journal Ellenzek.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Henri Moris : *L'Abbaye de Lérins*, Plon et Cie, Champion, 15 fr. — E. Lefèvre-Pontalis : *Le Château de Coucy*. — R. Merlet. *La Cathédrale de Chartres*, H. Laurens, chaque vol. 2 fr. — Carlos Fischer : *Alsace champêtre*, E. Sansot, 1 fr. — Comte Maurice de Périgny : *Yucatan inconnu*, Société des Américanistes de Paris. — Joël d'Eze : *Autour du trophée de la Turbie*, à Draguignan, 48, boulevard de l'Esplanade, 2.50.

M. Henri Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, auquel nous

devons déjà la publication du *Cartulaire de l'abbaye de Lérins* (1), donne aujourd'hui une histoire très complète de ce monastère célèbre qui eut son heure de prospérité et de gloire même, subit des vicissitudes nombreuses et finit par mourir de sa belle mort à la veille de la Révolution. L'ouvrage de M. H. Moris est volumineux ; c'est une étude consciencieuse et probe, bourrée de documents, et qui vaudra d'être longuement consultée. Les chapitres sur l'histoire de l'abbaye ses privilèges, les statuts, les possessions ; sur les abbés (répertoire avec notes biographiques et historiques) ; sur l'histoire militaire et l'histoire littéraire ; la description des monuments anciens de l'île ; les archives et le trésor du monastère sont surtout à retenir. **L'Abbaye de Lérins**, établie au v^e^ siècle et dont saint Honorat fut le fondateur, possédait, au xviii^e^ siècle, quatre-vingts prieurés et fiefs ; les religieux avaient droit de *franc salé ;* droit de pêche et de naufrage ; droit de monnayage dans la principauté de Sabourg en Italie, dont les abbés étaient suzerains ; droit de délivrer des lettres de grâce sur la frontière italienne ; ses possessions s'étendaient sur les diocèses d'Arles, d'Aix, d'Avignon, de Clermont, de Saint-Flour, d'Embrun, de Fréjus, de Gap, de Glandèves, d'Antibes-Grasse, de Nice, de Digne, de Riez, de St-Césaire, de Vence en France ; de Barcelone en Espagne ; d'Albenga, de Gênes, de Ventimille, de Viterbe en Italie ; de Mariana en Corse ; de Sassari en Sardaigne ; c'était en outre un foyer intellectuel qui compta dans l'histoire littéraire saint Hilaire d'Arles, saint Vincent de Lérins, saint Eucher, Salvien, saint Fauste de Riez, saint Césaire, et plus tard le troubadour Raymond Férand (xiii^e^ s.), les théologiens Grégoire Cortèse et Denis Faucher (xvi^e^ s.), l'historien Vincent Barralis (xvii^e^ s.). — Mais l'abbaye de Lérins, — qui avait droit d'inhumation comme terre bénite depuis 1154 — constituait surtout un poste militaire important ; avec son château-fort qui garde encore aujourd'hui des restes superbes, bien qu'il ait servi longtemps de carrière au cours du dernier siècle, c'était le Mont-Saint-Michel de la Méditerranée. Très souvent attaqués et pillés par les Sarrasins ; dépouillés par les seigneurs et même les évêques des environs, les moines construisirent, de 1073 à 1181, une forteresse qui servit de poste de vigie pour tout le littoral ; les murailles y ont 2 m. 50 et même 3 mètres d'épaisseur, et le château comportait autrefois quatre cloîtres superposés, — il n'en reste que deux — avec des salles nombreuses, des chapelles, des défenses multipliées, des escaliers et des corridors qui évoquaient autrefois à Prosper Mérimée les châteaux légendaires d'Anne Radcliffe. — Je dois dire, cependant, que, dans l'ouvrage de M. H. Moris, la partie descriptive, surtout en ce qui concerne le château, est fort peu claire ; il manque également

(1) *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, 2 vol. in-4, Paris, 1883-1905.

son livre de bons plans et des planches suffisantes. — Le principal événement qui se rapporte au château de Lérins, toujours est-il, fut le siège de l'île sous Louis XIII. Les Génois s'en étaient déjà emparés en 1400; les Impériaux l'avaient occupée en 1524. Lorsque le procureur de Provence, Fr. de Renaud, sieur d'Aleins, s'y transporta, en 1634, pour se rendre compte de la résistance qu'elle pourrait opposer le cas échéant à une invasion de corsaires, il constata que la défense n'était assurée que par trois hommes de garde et sept ou huit valets, lesquels avaient à leur disposition une pièce d'artillerie, huit mauconneaux montés et une quinzaine de mousquets. C'était, sans doute, de quoi résister à un coup de main, mais pas à une attaque régulière. L'occupation militaire de l'abbaye, — les rois y avaient eu une garnison depuis le xv^e^ siècle, — avait amené en effet des désordres dont se plaignaient les moines; la garnison avait fini par être retirée, et lorsque la guerre éclata (1634-1635) entre la France et l'Espagne, on ne put qu'y jeter hâtivement quelques troupes, qui, du reste, capitulèrent. Les Espagnols ayant débarqué à Saint-Honorat s'y fortifièrent, et l'on eut beaucoup de mal ensuite à les mettre dehors.

A côté du château, Saint-Honorat possède encore un cloître, qui date, croit-on, du viii^e^ siècle, quelques chapelles et des dépendances assez importantes. L'abbaye sécularisée en 1788, le trésor fut dispersé; l'église se trouva détruite en 1876 et réédifiée par les Cisterciens de Senanque qui s'y maintinrent jusqu'aux récentes expulsions; elle a donc perdu tout caractère archéologique; mais le monastère possède encore des débris nombreux, sculptures et inscriptions se rapportant aux différentes époques de son existence, — et jusqu'à deux « fours à rougir les boulets », qui ont été classés comme monuments historiques en 1908. — Je dois dire encore que l'ouvrage de M. H. Moris contient de curieux détails se rapportant à l'existence ancienne des moines, — par exemple sur la condition des personnes soumises à leur juridiction; le séjour dans l'île des anciens soldats éclopés, qu'on hospitalisait à Saint-Honorat avant la fondation des Invalides; sur la mise en possession de chaque nouvel abbé, — qui devait prendre place dans la chaire abbatiale, parcourir le monastère, ouvrir et fermer les portes, etc...; enfin sur les démêlés de l'autorité royale et des abbés commendataires, — Lérins étant tombé en commende dès 1464. — L'ouvrage est illustré de cartes, plans, reproductions de monuments anciens, vieilles estampes, — nombreuses sinon de grande valeur — et un appendice donne jusqu'aux chants liturgiques attribués à des religieux de la communauté.

§

La librairie Laurens a eu l'excellente idée d'entreprendre, dans un

format commode, une série de notices avec gravures et plans sur les grands édifices de France, et a débuté par une monographie du **Château de Coucy**, due à M. Lefèvre-Pontalis. — Le château de Coucy, avec son donjon formidable, l'enceinte encore intacte de la forteresse, l'avant-cour (la *baille*) et les fortifications mêmes de la ville (XIIIe siècle), est, on le sait, un des ensembles les mieux conservés et les plus précieux des environs de Paris. C'est la ruine énorme du monde féodal. Des trois portes qui s'ouvraient jadis dans la muraille de la première enceinte, deux encore, la porte de Laon et la porte de Soissons, sont utilisées, si leurs défenses ont souffert, et la troisième, la porte de Chauny, que nous avions cru détruite, subsiste, mais bouchée et a été remplacée par une porte moderne. On peut voir encore les restes de la barbacane qui défendait la porte de Laon, — du côté de laquelle le rempart atteignait jusqu'à 10 et 12 mètres d'épaisseur, — c'est bien autre chose que les 3 mètres du château de Lérins, dont nous parlions plus haut — et toute la ville actuelle, bâtie avec des pierres du château, est construite sur des caves à plusieurs étages, qui sont d'anciennes carrières aménagés par les habitants. — M. Lefèvre-Pontalis, dans son excellente notice, discute l'âge des diverses constructions de Coucy, et arrive à leur fixer principalement deux époques : le second quart du XIIIe siècle pour la construction militaire et la fin du XIVe siècle pour les bâtiments intérieurs, sauf la chapelle, qui était plus ancienne. C'est alors l'époque d'Enguerrand VII, qui fut le dernier seigneur de la maison de Coucy, et après lequel le château fut acheté par le duc d'Orléans, frère de Charles VI. Le donjon, dont les voûtes intérieures ont été détruites, a des murs de 7 mètres d'épaisseur, et environ 60 mètres de haut ; c'est à peu près l'élévation des tours Notre-Dame; mais il est si large qu'il semble trapu. Il a été restauré par Viollet-le-Duc, que le manque de crédits empêcha seul de nous servir les mêmes pâtisseries qu'à Pierrefonds, et qui s'est borné à consolider les murs et à refaire le haut-relief de la porte. Un puits dans la grande salle circulaire du rez-de-chaussée descend à 65 mètres de profondeur. — On peut visiter les tours de la *baille* et celles des angles du château ; étudier le système défensif du temps, qui avait accumulé à Coucy ses moyens les plus ingénieux ; mais les bâtiments intérieurs, — la chapelle, la *salle des Preux*, la *salle des Preuses*, — nous sommes à l'époque de la guerre de cent ans et des romans de chevalerie ! — n'ont guère laissé que des décombres. — La monographie de M Lefèvre-Pontalis est précédée d'une introduction historique de M. Ph. Lauer, qui a très bien résumé ce que nous possédons de renseignements sur les sires de Coucy, et un index bibliographique termine le volume.

Dans la même collection, celui que M. René Merlet a consacré à **la Cathédrale de Chartres**, est surtout intéressant après les

travaux de Lassus, de l'abbé Bulteau, de l'abbé Clerval, de MM. de Lasteyrie et Alb. Mayeux, à cause des recherches entreprises par M. Lefèvre-Pontalis pour établir quel était l'état de la façade au XII^e siècle. Cette façade, en effet, n'avait pas été bâtie, comme on peut la voir actuellement, à l'alignement des tours ; elle se trouvait en retrait, — en arrière et au fond d'un péristyle que constituait l'écartement des clochers, et qui devait certainement en doubler l'effet. On fut obligé de la déplacer à cause des lézardes qui s'étaient produites dans les fondations, et pour l'insérer entre les tours, il a fallu la rogner. — Je ne referai pas ici la description de la cathédrale de Chartres, — dont les nigauds de 1793 enlevèrent la toiture de plomb pour fondre des *balles patriotes* : c'est une merveille de l'architecture du Moyen-âge, et dont les flèches, les porches latéraux avec leurs groupes de statues détachées, les vitraux, les sculptures sont justement célèbres. — La notice de M. R. Merlet, établie sur le même plan que la précédente, peut fournir toutes les indications désirables. — Il reste à souhaiter qu'on achève rapidement à Chartres les travaux de réfection, qui doivent encore concerner la chapelle Saint-Piat, — bâtie hors-d'œuvre, derrière l'abside ; le croisillon nord ; le chœur et la crypte, — et surtout qu'on ne régularise pas trop cet ensemble unique, qu'on pourrait bien finir par gâter à force de restaurations.

§

Alsace Champêtre, de M. Carlos Fischer, est la monographie plutôt bienveillante d'un village, Solbach, ou Ban de la Roche. C'est l'Alsace annexée, — peut-être heureuse tout de même — et qui n'a que de petits tracas, de petites préoccupations, de petits intérêts. Les personnages s'appellent le Henri, le Hussard, Charité, l'Albert, Louis du Charron. Livre minuscule, en somme, mais qui contient nombre de jolies pages.

Le **Yucatan inconnu**, de M. Maurice de Périgny, rend compte d'une excursion à la limite du Guatémala et du Honduras Britannique à la recherche de monuments ruinés des anciennes civilisations américaines. M. de Périgny explore les débris de Rio-Beque, de Nohochna, de Nohcacab, de Yaabichna, — où il relève des signes curieux qui semblent avoir été l'écriture de ces vieilles peuplades. Mais tout cela est si étranger à notre civilisation occidentale et aux découvertes classiques, si différent et lointain qu'il semble vraiment qu'on explore des planètes mortes ou d'une évolution inconnue, — par exemple les ruines de Mars ou de la Lune, où l'on aurait miraculeusement abordé.

Pour terminer, j'ai encore une brochure de M. Joël d'Eze, **Autour du trophée de la Turbie**, travail plein de bonne volon-

té concernant une des ruines autour de quoi on a le plus discuté — plus belle sans doute de n'être qu'une ruine — et sur laquelle s'évertua récemment la *Société des fouilles archéologiques*. La Turbie, actuellement, n'est plus qu'une station d'hiver et un bourg pittoresque, plein de vieilles maisons, de rues en cul de-sac et de passages voûtés, mais il y eut, paraît-il, autrefois, à l'endroit un temple important où se déroulèrent toutes les salauderies du paganisme. Le Moyen-âge utilisa le trophée, — romain sur des assises puniques — et le transforma en une forteresse dont il existe, à Turin un plan et une reproduction que M. Joël d'Eze a négligé de joindre à sa notice. —A la suite de son essai de restitution, il analyse longuement un récit dont il est l'auteur,— qui n'est, dit-il, ni un roman, ni un conte, mais une étude idéaliste, — toujours sur le *trophée de César* — et finit par nous donner son portrait.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Contrefaçon des œuvres littéraires par le cinématographe. Arrêt de la 1re chambre de la Cour d'appel de Paris du 12 mai 1909. *Journal des gens de lettres*, 5 juin 1909. — Congrès de Copenhague, 25 juin 1909. — Memento.

Un arrêt rendu le 12 mai 1909 par la première chambre de la Cour d'appel de Paris, sous la présidence de M. Forichon, a produit la plus vive émotion dans le monde des lettres. Il s'agissait du procès intenté par M. Georges Courteline contre un fabricant de films cinématographiques, et la Cour était appelée pour la première fois à se prononcer sur cette question importante : **la Contrefaçon des œuvres littéraires par le cinématographe.**

Le Tribunal civil de la Seine, présidé par M. Le Berquier, avait donné entièrement gain de cause à Courteline, qui se plaignait de la contrefaçon de *Boubouroche* par un film présenté au public sous le titre : *Joseph, ta femme nous trompe.*

Voici le texte de ce jugement rendu le 7 juillet 1908 et que nous avons signalé en son temps :

Attendu, en droit, que la loi du 19 et du 24 juillet 1793 ne doit pas être interprétée dans un sens étroit et restreint ;

Que ses dispositions ne sont qu'énonciatives ;

Que le législateur n'a pas entendu protéger seulement les éditions proprement dites qui se produisent par l'impression ou la gravure, mais encore tous les modes de publication, de quelque nature qu'ils fussent, de l'œuvre qui constitue la propriété privative de son auteur ;

Attendu que la bande cinématographique ou film sur laquelle sont reproduites, à l'aide d'une succession de photographies, les diverses péripéties soit d'une œuvre dramatique, soit d'une féerie, d'une pantomime ou d'un opéra, et qui est par elle-même, en dehors de l'adaptation à un mécanisme

quelconque, lisible et compréhensible pour tous, doit être considérée comme une édition tombant sous l'application de la loi des 19 et 24 juillet 1793 ;

Attendu, d'autre part, que si la projection cinématographique est, en l'absence du dialogue, absolument impuissante à reproduire, dans toute sa finesse et ses nuances, l'analyse de caractères, l'étude de psychologie à laquelle se serait livré l'auteur d'une œuvre dramatique, elle peut, cependant, dans certains cas, tout en ne reproduisant que des scènes animées, l'ordre purement matériel, constituer une représentation dans les termes de la loi des 13 et 19 janvier 1791, si elle fait revivre devant les yeux du spectateur, à l'aide du développement de tableaux successifs, l'œuvre de l'auteur ;

Qu'il en est surtout ainsi en matière de féerie, de pantomime ou d'opéra avec mise en scène, qui se prêtent particulièrement à la projection cinématographique ;

Attendu, sans doute, qu'un auteur ne saurait revendiquer un droit exclusif de propriété sur une idée prise en elle-même, celle-ci appartenant, en réalité, au fonds commun de la pensée humaine, mais qu'il n'en saurait être de même pour la composition du sujet, l'arrangement et la combinaison des épisodes par lesquels l'auteur présente une idée au public sous une forme concrète et lui donne la vie ;

Que la création sur laquelle un auteur dramatique peut prétendre à un droit de propriété privatif consiste, en dehors de la forme matérielle qu'il donne à cette conception, dans l'enchaînement des situations et des scènes, c'est-à-dire dans la composition du plan comprenant un point de départ, une action et un dénouement ;

Que toute atteinte portée à ce monopole d'exploitation, sous quelque forme qu'elle se dissimule, constitue la contrefaçon.

Cette décision fait le plus grand honneur aux magistrats qui l'ont rendue. Elle est non seulement parfaite au point de vue juridique, mais, en outre, elle témoigne d'une haute et saine appréciation des droits de la propriété intellectuelle.

Il y avait lieu d'espérer que cette décision deviendrait définitive et constituerait un jugement de principe. On y était d'autant plus autorisé que l'industriel, condamné le même jour par trois jugements statuant sur des espèces différentes en fait, mais identiques sur la question de principe, s'était incliné devant deux des décisions. Il apparaissait donc que lui-même acceptait la solution de principe et ne discutait plus que sur une question de fait.

Or, contrairement à toutes les prévisions, la Cour d'appel, présidée par M. Forichon, a infirmé le jugement et posé des règles aussi nouvelles que stupéfiantes. Voici textuellement les termes de cet arrêt qu'on ne saurait trop publier :

Considérant que le film incriminé déroule plusieurs tableaux qui en six minutes font apparaître, après une première scène, un joueur de manille recevant un message dans un café et sortant avec précipitation, son arrivée chez une femme qui cache alors un rival dans un placard, l'ouverture de ce

bahut, la sortie de l'amant chassé par une fenêtre et tombant sur un autre concurrent, puis le mouvement du vainqueur se jetant aux genoux de l'infidèle;

Considérant que cette aventure fait partie du fonds commun du théâtre et du roman;

Considérant qu'en la mettant ainsi en photographies la Société n'a rien emprunté à Moineaux qui lui appartînt en propre et qui fût un sujet dû à son invention créatrice;

Que si *Boubouroche* présente avec ce scénario des analogies, c'est qu'il a été lui-même puisé au fonds commun pour le sujet, et que cette circonstance ne peut, dans ces conditions, attribuer à l'auteur un droit privatif; que la forme dont Moineaux a revêtu l'idée souvent exploitée avant lui est restée en dehors de la pantomime « ta femme nous trompe »; que son originalité très vivace se trouve dans l'analyse du caractère de la victime de l'incident;

Que cette étude psychologique occupe tout le 1er acte, spécialement dans les critiques de Potasse, et se continue dans la majeure partie du second par les dialogues finement conduits avant et après la découverte de la trahison;

Que ces circonstances n'ont pu être reproduites par un machinisme muet et que, dès lors, il n'est resté que le sujet qui vient d'être caractérisé, sans la manière personnelle dont il a été traité dans *Boubouroche;*

Qu'en conséquence il n'y a point contrefaçon en l'espèce.

Cet arrêt a été accueilli véritablement avec stupeur par les gens de lettres et les jurisconsultes.

Ainsi, sous prétexte que : *la forme dont Courteline a revêtu l'idée de sa pièce est restée en dehors de la pantomime cinématographiée, — que l'étude psychologique du caractère de Boubouroche n'a pu être reproduite par un machinisme muet, — que, dans la pantomime, n'est resté que le sujet sans la manière personnelle dont il a été traité par Courteline*, on juge qu'il n'y a pas contrefaçon. On n'a pas touché à la forme de l'œuvre, donc l'auteur ne peut se plaindre.

Singulière théorie et qui constitue la négation des droits cependant les plus incontestables. Il est bien évident, en effet, que la création de l'auteur porte d'abord sur le sujet. C'est par là qu'il doit forcément commencer; et comment contester que le plan qu'il construit lui appartienne tout autant que le monument qu'il édifiera sur ce plan!

Dans le *Journal des gens de lettres*, du 5 juin 1909, M. Henry Buteau commente ainsi cet arrêt.

Si nous en serrons de près les termes (et c'est d'autant plus nécessaire, pour en apprécier la portée, que les motifs deviennent, à la fin, quelque peu contradictoires), nous le trouvons fondé sur deux constatations maîtresses : — 1° l'aventure, qui fait le sujet du film, « fait partie du fonds

ommun du théâtre et du roman » ; elle n'appartient donc pas en propre à
ourteline ; — 2° ce qu'il peut revendiquer comme personnel, c'est seu-
ement la forme dont il l'a revêtue ; et cette forme consiste, soit « dans les
idogues finement conduits avant et après la découverte de la trahison ».

Relisez le résumé de ce que la Cour qualifie « d'aventure, faisant partie
u fonds commun du théâtre », et vous serez frappé comme moi par cette
onstatation que toute aventure quelconque, sous la seule condition d'être
raisemblable, pourra être considérée comme faisant partie de ce fonds
ommun, quelque imagination qu'ait employée son auteur à en assembler
es fils. Il y a là une incontestable confusion entre deux étapes bien dis-
inctes de la production intellectuelle : *l'idée*, qui appartient à tout le
monde, n'est pas susceptible d'un droit privatif, et *le sujet*. Le premier qui
a conté l'histoire d'un mari trompé n'a pas pu s'approprier cette situation-
là. Mais celui qui a imaginé une certaine aventure de mari trompé, avec
de certaines circonstances spéciales, a mis sa marque personnelle sur cet
ensemble. Toute une route s'est trouvée jalonnée par lui. Elle lui appar-
tient. Il y a le droit du premier occupant. Il est chez lui. Question d'appré-
ciation, soit ! Mais elle pouvait d'autant moins faire doute pour la maison
Pathé que celle-ci était poursuivie en même temps par Pierre Wolff pour
avoir contrefait *le Secret de Polichinelle*, et par Gavault, de Coteus
et Varney pour en avoir usé de la même façon avec *le Papa de Francine*. Ce ne pouvait pas être par hasard, mais par système, que tous ses
films se trouvaient ressembler si fort aux pièces à succès. Quel miracle de
voir les producteurs anonymes de la Société des Cinémathographes se ren-
contrer si juste avec les meilleurs de nos auteurs dramatiques et précisé-
ment dans celles de leurs œuvres qui furent les plus fêtées.

C'est même plus que le sujet qu'on a pris à Courteline, c'est son plan.
Le plan, c'est le sujet plus travaillé, préparé dans ses détails et sa complexité,
venu à ce point qu'après il ne reste presque plus rien à faire. « Ma pièce
est finie, disait Racine, lorsqu'il avait achevé son plan : je n'ai plus qu'à
l'écrire. »

Que va-t-il donc rester en propre à Courteline, si l' « aventure » de *Boubouroche* est du domaine public ? Sur quoi porte son droit de propriété ?
Que protège, chez lui, la loi de 1793 ? La Cour a beau jeu à le couvrir de
fleurs, en le dépouillant. C'est la *forme*, a-t-elle proclamé, cette admirable
forme de Courteline à la fois dans l'analyse psychologique des caractères
et dans l'expression des sentiments. Théorie singulièrement hasardeuse et
qui aboutit à d'inadmissibles conséquences.

Chez les jurisconsultes, l'accueil fut le même. Voici la conclusion
d'une savante critique de cet arrêt parue dans *le Droit* du 23 juin
1909 :

L'arrêt reproduit ne tire pas seulement son importance des règles engagées dans la question qu'il juge, mais encore des conséquences qu'il pourrait avoir.

N'est-il pas à craindre, en effet, que, si on devait le considérer comme ayant tranché une question de principe, tous les efforts faits depuis un certain nombre d'années pour faire admettre, notamment au point de vue

international, l'illégitimité des « adaptations » qui copient les œuvres dramatiques ou même simplement littéraires en les démarquant, ne l'aient été en pure perte ?

Cette légitime préoccupation s'est manifestée ces derniers jours au Congrès international de la propriété artistique, tenu à Copenhague. Dans sa séance du vendredi 25 juin, la résolution suivante a été votée à l'unanimité :

« Le Congrès, prenant connaissance avec chagrin d'un récent arrêt « de la Cour de Paris, estime que le droit de l'auteur porte non pas « seulement sur la forme de l'œuvre, mais sur le plan même. »

La condamnation est donc générale. Il ne manque plus que celle de la Cour de cassation. Souhaitons qu'elle soit prochaine et que disparaisse définitivement cet arrêt qui n'aura été qu'un incident, ou un accident, dans la jurisprudence.

§

Memento. — *La Juridiction consulaire de Paris pendant la Révolution*, par Georges Leclerc, juge au tribunal de commerce de la Seine (Plon-Nourrit, 1 vol., 8 fr.) L'ouvrage est plus vaste que son titre; il constitue une histoire complète de la juridiction consulaire fondée en 1563 par le chancelier Michel de l'Hopital « pour le bien public et abréviation de tous procès et différents entre marchands qui doibvent négocier ensemble de bonne foy, sans estre adstraints aux subtilités des loix et ordonnances... »

Eléments et notions pratiques de droit, par Henri Michel, substitut au tribunal de la Seine (Armand Colin, 1 vol.) L'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire en un volume un traité général du droit français. Son but a été de donner au public un manuel pratique le renseignant rapidement et exactement sur les questions de droit qui constamment surgissent dans le courant de la vie. Il y a pleinement réussi. Tels ces guides de médecine pratique qui ne dispensent pas d'avoir recours aux médecins, mais indiquent les mesures urgentes à prendre en attendant l'arrivée de l'homme de l'art et signalent les fautes à éviter.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

La Nouvelle Revue : Mistral et la rime; Mistral et Sainte-Beuve. — *La Grande Revue* : M. L.-G. Lévy démontre que Judas n'a jamais existé. — *Nouvelle Revue française* : M. Vielé-Griffin sur Swinburne. — *Les Guêpes* : M. G.-M. Bernard, satiriste. — *Revue hebdomadaire* : le Cᵗ P. Renard, à propos des aéroplanes. — Memento.

L'Apothéose de Mistral inspire à M. Jules Bois un bel article sur le chantre de Mireille (**la Nouvelle Revue**, 15 juin). Vous y trouverez des mots d'une piquante saveur : « Vous entendez, tout le paysage parle provençal. C'est sa langue », dit par exemple le grand Mistral. M. Jules Bois l'a dressé, magnifique, dans son empire d'Arles d'où sa voix rayonna pour l'émerveillement du monde et

pour achever, en somme, la dernière conquête latine du XIXe siècle.

Nous parlâmes de « Rose », son dernier poème, qui a justement paru dans la *Nouvelle Revue*.

Mistral m'en expliqua la technique nouvelle, dont les verlibristes pourraient profiter et qui se rapproche de l'art de nos musiciens les plus avancés :

La rime, chez nous, est aisée, mais elle est horriblement monotone. Entre nous, n'est-ce pas, nous ne sommes plus dupes, même chez les plus grands poètes, de la cheville presque obligatoire suscitée par la rime, et puis, quand on a fait beaucoup de vers, une rime en amène une autre, on finit par la lassitude de redites. Vous dirai-je encore que la rime n'a rien que l'artificiel, qu'elle n'a pas de point d'appui dans la nature ! La nature est dissonante. Écoutez encore les bruits multiples de la vie qui forment la puissante harmonie du paysage. Tout est divers ; mais, en se fondant, ce doux tumulte, ce chaos des sons, crée un orchestre unifié, quelque chose d'infiniment eurythmique. Ainsi, j'ai voulu cette nouvelle épopée.

Voilà que Mistral donne raison aux poètes qui ne riment pas ; et, pourtant, c'est *Mireille*, « l'œuvre de lui que préfère encore notre Mède », dira plus loin M. Jules Bois. A propos de celle-ci, Mistral s'en fut visiter Sainte-Beuve :

J'allai tout de même chez lui, raconta Mistral. Une petite bonne avenante m'ouvrit. Elle ne me permit d'entrer que parce que je ne me laissai pas prendre à ses simagrées. Je traversai plusieurs salles où travaillaient des couturières ; je croisai une ou deux cuisinières dans les escaliers, — enfin, après cette population de servantes, Sainte-Beuve parut. A mon nom, il se fâcha tout à fait, et, les bras en l'air : « Ah ! c'est vous, Monsieur, que l'on a osé comparer à Homère !... Puis, il se radoucit, mais il ne fit jamais d'article...

§

M. Louis-Germain Lévy, docteur ès lettres, rabbin de l'Union libérale israélite, tend à prouver *Que Judas Iscariote n'a jamais existé*. A cette fin, il accumule les textes, dans **la Grande Revue** (10 juin), d'après *la Vie de Jésus* de David-Frédéric Strauss et d'après d'autres exégètes. En somme, M. L.-G. Lévy prouve assez nettement l'inexistence de Judas et il termine par ces mots :

Reste le nom de Judas. En vertu d'une idée courante chez les juifs, il fallait qu'il y eût douze apôtres. Or, il régnait une certaine incertitude sur le nom et la personne du dixième disciple qui tantôt s'appelle Thaddée, tantôt Lebbée (*Matth.*, X, 3 ; *Marc*, III, 18). Lorsque se forma la légende de la trahison, on rejeta tout simplement Thaddée (*Luc*, VI, 14-16 ; *Actes*, I, 13), et on obtient ainsi une place pour le traître. Mais il se trouvait que, comme dernier apôtre des premières listes, il y avait un Judas frère de Jacques (*Luc*, VI, 14-16 ; *Actes*, I, 13). Alors, pour faire concorder toutes les listes, on désigna le dernier apôtre des anciennes listes comme étant le traître ; de là vient que le traître s'est appelé Judas. Ce n'est donc pas,

comme on l'admet généralement, parce qu'il était le traître que Judas était nommé en dernier, mais c'est parce qu'il était le dernier qu'il fut regardé comme le traître.

Mais enfin, demandera-t-on, pourquoi cette malévole invention d'un traître ? — On a voulu ainsi symboliser et rendre odieuse la conduite d'Israël envers Jésus de Nazareth.

Conclusion : Judas n'a jamais existé en chair et en os, c'est un personnage imaginaire ; il n'a donc pas pu, de toute évidence, trahir Jésus. Il convient par conséquent de rayer cette figure de l'histoire. Nous nous flattons que nul ne s'en plaindra.

J'admire le zèle de M. L.-G. Lévy, mais je ne puis admettre qu'on ait inventé Judas pour « rendre odieuse la conduite d'Israël envers Jésus de Nazareth ». Quel maître n'a été trahi par l'un au moins de ses disciples ? Jésus en avait douze, tous juifs ; et sur ces douze, un le renia et se repentit, un autre se pendit par remords de l'avoir vendu. Que, sur douze amis, Jésus n'en ait eu que deux pour le mal soutenir, cela paraîtra presque exceptionnel, de nos jours. En outre, Jésus *savait et ne devait pas empêcher*. Judas n'est qu'un instrument de la passion du Christ et l'un de ceux qui ont le plus servi à en répandre la parole, par l'abjection même de son acte. Judas Iscariote, qu'il ait ou non vécu, a été fort utile à la chrétienté, et il n'a pas été plus nuisible aux Juifs, qu'on ne leur a tenu compte du dévouement des autres apôtres juifs à la cause chrétienne.

§

M. F. Vielé-Griffin, invité par **la Nouvelle Revue Française** (1er juin) à saluer la tombe de Swinburne, a écrit à M. André Gide une lettre dont nous donnons ici ce fragment :

Il ne fut pas « classique », le grand Anglo-Saxon, comme on souhaite de l'être aujourd'hui dans nos milieux intellectuels diminués ; il serait peu compris, je crois, dans notre monde académique où le souci de la « mesure » masque mal l'aveulissement critique et la terreur ergotante de toute fécondité cérébrale.

Non, ce ne fut pas un « latin » que le poète d'*Atalanta* et des *Poèmes et Ballades ;* mais bien un Grec, amoureux de la mer, ivre de la chair prestigieuse et sacrée. S'il ne connut pas l'équilibre moral d'un Pindare, c'est que le siècle et la race dont il est né se refusaient aux stagnations, ayant à réaliser, par delà les océans, un empire tel qu'Alexandre n'en a pas rêvé. Mais Swinburne ne fut pas un alexandrin : le sang généreux, bouillonnant en ses veines et son cerveau lyrique, nourri de sensations viriles, éclate en chants de triomphe : Swinburne fut un Grec de la belle époque, un victorieux, un fils des Héraclides.

Mais qu'importe, vraiment, Swinburne aux préoccupations françaises d'aujourd'hui où la haute culture humaniste baisse en raison directe du nombre des aspirants à une prétendue « renaissance classique » ?

Une jeunesse, une élite, qui ignorent l'alphabet grec et qui seraient en

sine de scander Virgile s'insurgeraient, sans nul doute, contre cet Humaniste qui écrivait le grec comme Sapho, le latin comme Horace et qui marrait la compétence de son amour des Lettres françaises en ciselant des ers dignes de Banville et de Hugo.

§

Nous possédons, dans M. Jean-Marc Bernard, un satiriste d'une erve indiscutable et d'un style net, fort savoureux. **Les Guêpes** juin) publient *le Banquet ridicule*. En voici quelques vers :

Mais peu à peu voici que la parole expire...
Ah ! tout est bu ! tout est mangé ! Plus rien à dire !
Plus rien à dire ? Quelle erreur ! Déjà les yeux
Des convives béats distinguent, anxieux,
Un groupe qui s'installe, au fond, sur une estrade.
Gare aux discours ! Chacun en prendra pour son grade !
Royère — lucumon (révérence parler)
De tous ceux que son Verbe, ici, sut rassembler,
Se lève, et, d'une main réclamant le silence,
Fait taire les rumeurs confuses, puis commence :
— « *La Phalange*, Messieurs, veut fêter les succès
Et le triomphe, enfin, du Symbole français.
L'Ermitage et *La Plume* ont vécu ; *Pan* lui-même
Végète ; *Les Ecrits pour l'Art* — honte suprême —
Servent à tapisser « les plus absolus lieux ».
Et, poursuivis encor par la haine des dieux,
Antée est mort ainsi que *Marsyas* ! Dirai-je
Quelques mots des aînés le plus fameux ? J'abrège :
Las ! *Le Beffroi* se tait, carillons envolés,
Et le *Mercure* est bon, sans plus, aux vérolés !
Mais nous, nous revivrons les beaux « temps héroïques ».
Nous seuls, Messieurs, c'est nous qui sons les vrais classiques.
Classique ! Qu'est-ce donc ? C'est être de son temps.
Tout le monde est classique. Il suffit, bedonnants
Et chauves, d'exister et de pondre un poème.
Par exemple, prenez le siècle dix-neuvième :
Hugo, c'est le classique immense du début ;
Baudelaire, celui du milieu. Mais, salut
A celui de la fin : « à Mallarmé Stéphane ! »

§

M. le commandant Paul Renard, dont on sait la compétence en éronautique, donne à **la Revue hebdomadaire** (12 juin), ous ce titre : *Aérostation et aviation*, un résumé précieux de l'état ctuel des recherches qui ont pour objectif la conquête de l'air.

Une voiture placée sur une route, un bateau flottant à la surface des aux, un aérostat suspendu au sein de l'atmosphère conservent leur équiibre dans le sens vertical, indépendamment de leur mouvement horizontal.

Il n'en est pas de même de l'aéroplane ; il ne peut se maintenir en l'air qu'à la condition de marcher horizontalement et avec une vitesse considérable ; à l'état de repos, son équilibre est impossible.

Certainement, c'est un inconvénient pratique. Pourtant, en examinant les choses à un certain point de vue, on peut y trouver un avantage réel.

Que demande-t-on, en effet, à un véhicule quelconque? Deux choses principales : la vitesse et la puissance de transport. L'aéroplane obtient les deux en même temps, et ne peut pas obtenir l'une sans l'autre. Lorsqu'il a une certaine charge par mètre carré de surface sustentatrice, et lorsque ses surfaces attaquent l'air sous un angle déterminé, une certaine vitesse lui est nécessaire pour se soutenir. Supposons que cette vitesse soit de 60 kilomètres à l'heure pour un aéroplane marchant horizontalement. Il faut que son moteur soit capable de lui imprimer cette vitessse. Admettons qu'il en soit ainsi ; sans quoi l'aéroplane ne serait pas viable.

Le commandant Renard termine par ces mots :

Je me souviens d'avoir lu au bas d'une gravure du dix-huitième siècle donnant le portrait de Montgolfier, un quatrain destiné à célébrer la gloire de l'inventeur des aérostats. Autant que je puis me le rappeler, ces alexandrins ne valaient pas grand'chose au point de vue littéraire, et je les ai oubliés sauf un, dans lequel le poète, voulant sans doute donner une idée synthétique de la découverte, affirmait que l'éminent physicien avait

Par la capacité détruit la pesanteur.

En admettant qu'en simple prose cela voulait dire que plus un ballon était gros, plus lourde pouvait être sa charge, c'était parfaitement exact.— On peut appliquer avec une légère variante le même vers à l'aéroplane : grâce à cet appareil on a

Par la rapidité détruit la pesanteur.

Plus un aéroplane sera chargé, plus vite il ira, semblable au cheval de race dont l'ardeur semble augmenter avec les difficultés, et qui fait d'autant plus d'efforts qu'on lui demande davantage.

C'est là une raison, et l'une des plus sérieuses, de croire à l'avenir de ce nouveau véhicule. Cela n'empêchera pas, d'ailleurs, les dirigeables et même les ballons libres de sillonner encore pendant longtemps l'atmosphère; celle-ci est assez vaste pour livrer passage à des navires aériens de toutes formes et de tous systèmes.

En somme, l'aéroplane fonctionnera en vertu du principe qui maintient un lourd boulet de canon dans l'espace, le temps de sa course. « Plus un aéroplane sera chargé, plus vite, il ira, » lisons-nous. Cela nous promet la diligence aérienne. Et Dieu sait quelle manne, alors, tombera des airs sur les pauvres humains réduits à utiliser leurs pieds pour se transporter!

Memento. — *La Revue de Paris* (15 juin). « Le sacristain de Ronæ », une nouvelle d'Auguste Strindberg. « Jours heureux », poèmes de M. A. Rivoire.

Le Spectateur (1er juin) ouvre une enquête permanente en vue de réuni

s éléments expérimentaux d'où ses rédacteurs construiront les théories es faits intellectuels observés dans leur réalité vécue. Ainsi, les profes- eurs, officiers ou ingénieurs, sont invités à adresser leurs remarques tou- nant *l'intelligibilité*. La contribution des juristes ou des administrateurs ortera sur *la classification*. C'est une œuvre infiniment attrayante.

Le Correspondant (10 juin) publie une étude de M. E. Faguet sur « la olitique de Renan » d'après le livre de M. Gaston Strauss.

La Revue (15 juin). « Une séduction en 1816 », par M. A. Chuquet. Un nouvel aspect de la question féministe », où M. L. Vernon résume et xpose les travaux de M. Otto Weininger, « un jeune philosophe allemand ».

La Revue du mois (10 juin). « Qu'est-ce que vieillir ? par M. W. Ebs- ein. « Les Etudes grecques et la vie moderne », par M. E. Cahen.

Poesia (avril-mai-juin-juillet). Cinquante et une pages de ce fascicule ont consacrées à son directeur et la quatre-vingt-douzième est remplie ar le procès-verbal d'un duel. Un article signé Poesia a pour titre : *Antonio Fogazzaro poeta degl'imbecilli*. On peut lire, à la suite, un chant futuriste » qui suffirait à venger l'auteur de *Il Santo* si sa gloire e bon aloi n'y suffisait. On peut lire, heureusement, les « Visions de minuit », de M. Robert Scheffer, et plusieurs autres poèmes intéressants, lans les quelques pages étrangères à la publicité personnelle du directeur le la revue.

Revue bleue (12 juin). M. Georges Lyon : « Berthelot philosophe et ducateur ».

Akademos (15 juin) donne : « les Soldats », par M. Maxime Gorky. « Les Pins », poème de M. E. Verhaeren. Une « Théorie amoureuse de l'An- drogyne », par M. Péladan. « L'arche de Noë », par M. Laurent Tailhade. La première partie de la tragi-comédie de M. Maurice de Faramond : « la Dame qui n'est plus aux camélias ». Un nouveau chapitre, injuste et mor- dant, des « Plumes d'oie et plumes d'aigle », où M. Robert Scheffer com- mente les auteurs contemporains. La suite d'un très curieux roman signé Sydney-Plage : « les Fréquentations de Maurice », etc., etc.

La Phalange (20 juin) contient des poèmes de MM. Vielé-Griffin et Georges Périn, et « Jeux et Promenades », par MM. Legrand-Chabrier.

Revue du temps présent (2 juin). M. Hugo Bertsch : « Le Premier amour du nomade ». M. T. de Visan : « La Tradition sans la littérature française. » M. Paul Roba : « Poèmes d'Espagne », etc...

Les Marges (juillet) contiennent des articles de MM. E. Montfort, E. Wuillermoz, Jean Viollis, Mme Louise Lalanne, Louis Rouart, un sonnet de Banville, de remarquables poèmes de M. Marc Lafargue, et un por- trait du rare poète Raoul Ponchon, par M. G. Apollinaire, qui décrira ensuite feu Jarry, dans une galerie des « Contemporains pittoresques ».

Vers et Prose (avril-mai-juin) a, cette fois, pour collaborateurs : R.-L. Stevenson, Hugues Rebell, MM. Moréas, Verhaeren, Jammes, de Fara- mond, J. Romains. M. J. Ochsé y écrit sur M. Henri de Régnier, et M. T. de Visan sur M. Albert Mockel. On y trouvera de nouvelles ballades de M. Paul Fort inspirées par Vélizy, Nemours et Recloses à sa muse héroï- que ou familière avec une égale fortune.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Victoire de Samothrace (*le Gaulois*, 2 juillet). — Louis XVIII et la « canaille noire » (*le Petit Temps*, 4 juillet). — La vie intime de Bismarck (*le Figaro*, supplément, 3 juillet).

L'invention de la Victoire de Samothrace, dans la petite île de ce nom, par M. Champoiseau, consul de France aux Echelles du Levant, eut lieu il y a quarante-six ans, et si l'on en parle à cette heure, c'est que l'heureux consul vient de mourir octogénaire et toujours protégé par les dieux. Cela remonte donc à 1863. Mais ce n'est qu'en 1884 que la noble *annonciatrice* apparut au Louvre, dominant, au lieu des flots de la Mer Egée, l'escalier Daru où les bonnes têtes des Anglaises d'art qui sont *very glad* d'avoir vu cela.

L'ensemble qu'elle forme à présent, nous dit *le Gaulois*, fut amené en France en plusieurs fois. Les fragments inférieurs de la statue trouvés les premiers furent transportés à Constantinople par le stationnaire *l'Ajaccio*, puis conduits à Toulon sur la corvette *la Gorgone*. Dès 1866, ils étaient exposés dans la salle des Caryatides. La proue de la galère, avec son soubassement formé de grandes dalles, d'où s'élance l'admirable Victoire en marbre de Paros, n'arriva en France, à bord du *Laconche-Tréville*, qu'en 1875. Entre temps, on avait continué de fouiller l'île. Un temple dorique et la rotonde d'Arsinoé qui date du troisième siècle avant Jésus-Christ, d'autres monuments encore, avaient été retrouvés déjà et faisaient l'objet de nouvelles fouilles, en même temps qu'on ne cessait d'explorer l'endroit où avait été découverte *la Victoire*. M. Champoiseau était toujours en mission dans l'île, aidé de M. Lotolle.

Enfin, il faut en prendre son parti. Ces cent dix-huit ou cent vingt fragments sont tout ce qui reste de la statue. On n'a pu retrouver la tête, ni les bras, ni les ailes. Mais une aile gauche antique, quoique mutilée, donne le mouvement des ailes. Et l'on se met à l'œuvre : on rajuste tous ces morceaux de marbre ; la statue reprend son contour, sa forme, son élan ; la meurtrissure qu'elle porte au sein gauche et au sein droit est comblée. La voici dressée, sans tête et sans bras, mais si vivante, vivante de nouveau, son corps palpitant au vent de la mer emporté dans ce mouvement grand et simple, et si belle que, lorsqu'en 1884 elle apparut enfin sur la pointe de son vaisseau, sa beauté nouvelle balança quelque temps la gloire de sa sœur, *la Vénus de Milo*. Mais leur gloire est maintenant et pour toujours égale.

Des médailles aident à reconstituer sa tête, qui sans doute manquera toujours, ainsi que ses bras. Peut-être est-elle plus belle ainsi, avec les signes de son martyre.

§

De la suite des Mémoires du chevalier de Cussy, qui vont paraître, *le Petit Temps* a extrait quelques anecdotes. En voici une d'une haute signification. Elle accentue extrêmement le caractère anti-religieux de Louis XVIII, et sa haine des prêtres :

Quand personne ne pouvait plus douter de la fin prochaine du roi, qui jusqu'alors ne parlait pas d'appeler son confesseur, la duchesse d'Angoulême le supplia de recevoir les derniers sacrements. Sur le refus du roi : « N'oubliez pas, sire, dit-elle, que Votre Majesté s'appelle le roi Très-Chrétien, et qu'elle n'a jamais négligé aucun des devoirs du roi Très Chrétien ! » — « Ma nièce, c'est précisément parce que j'ai dû jouer la comédie toute ma vie, comme roi, qu'au moment où la toile va tomber je puis et je veux, comme il me plaît, agir à ma fantaisie. » Les larmes, les prières de la duchesse n'obtinrent rien.

Et quand un ou deux jours plus tard on vint dire au roi que l'archevêque de Paris, suivi de quelques membres de son clergé, demandait à entrer, Louis XVIII, qui, dans cette visite pieuse, voyait sans doute un acte de petite tyrannie dévote de sa nièce, s'écria sur un ton de fureur qui le tint épuisé assez longtemps après : « Qu'on ne laisse pas entrer cette canaille noire !... » Force fut à l'archevêque de se retirer. Il ne reparut plus, et jamais, dès lors, il n'eut à réciter avec le roi les prières des agonisants ; aussi le clergé, ayant été repoussé du lit de mort, se refusa de suivre les funérailles, et comme à cette circonstance était de nature à étonner le public, on la mit sur le compte d'une difficulté qui se serait élevée entre le clergé de Paris et les cours souveraines de cassation et autres, au sujet des places à occuper dans le convoi.

§

Un manuscrit de Renan. Titre : *Confessions*. Plus bas : *Livre I*. Ce devait donc être un assez long travail. Mais il n'en rédigea que deux feuillets, que nous donne le Supplément du **Figaro**. L'excellente notice qui accompagne ce morceau en fixe la rédaction à l'été de 1842. Renan était alors au petit séminaire d'Issy. Il avait dix-neuf ans. Le seul intérêt de ce début de confessions est la naïve simplicité. D'ailleurs, on connaît cette manière de sa jeunesse par *les Lettres* et *les Cahiers* que l'on a publiés. Si Renan n'était pas devenu un grand écrivain, cela ne serait rien.

Voici, à titre de curiosité, cette page :

Vous seul, ô mon Dieu, êtes immuable. Pour nous, le changement est notre état naturel ; je change tous les jours, à toute heure, je le sens. Que de révolutions se sont opérées en moi depuis ma naissance ! Combien de fois j'ai passé et repassé des extrémités les plus opposées ! Quoique rien ne soit plus humiliant pour notre nature, j'aime bien à me rappeler ces vicissitudes, et à étudier les diverses couleurs des temps de ma vie, encore si courte, si longue pourtant en péchés et en peines.

Je vais donc, ô mon Dieu, pour remplir les longues heures de mon exil durant ces vacances, retracer à ma mémoire mes années passées. Je ne sais si je fais bien de commencer ce travail. Des deux hommes qui ont écrit leurs confessions, l'un a écrit sous la dictée de l'humilité, l'autre de l'orgueil. Je ne peux ressembler au premier, je ne veux ressembler au second. Quoi qu'il en soit, je commence, ô mon Dieu. Cela me rafraîchira le souvenir de vos bienfaits : d'ailleurs, j'ai remarqué que, quand je me

reporte vers mes années passées, cela excite en moi quelque chose de ce goût suave de la vertu, dont j'ai si grand besoin pour tempérer la roideur de mon âme. Je veux écrire ces confessions sans aucun fard ni apprêt ; si elles tombent entre les mains de quelqu'un, qu'il sache que je n'ai pas voulu faire de l'éloquence, mais simplement retracer d'anciennes impressions, consoler quelques ennuis présents, me rappeler les bienfaits de Dieu, et me retremper dans l'esprit de famille et de Bretagne, dont je suis privé effectivement cette année.

Je me demande toutefois à moi-même si j'écrirais ces confessions, si je savais sûrement que personne ne dût les voir : voyez comme je suis vain ; je ne sais trop que répondre. Hélas ! mon Dieu, je fais tout pour paraître. Oh ! Pascal, que je t'aime quand tu parles de la vanité ! Tu dis vrai, alors et voilà pourquoi je t'aime. Oui, il est sûr que nous faisons tout par affectation : c'est-à-dire pour qu'on nous voie ou comme si l'on nous voyait. Je m'explique : Nous ne vivons jamais avec nous tout seuls : ainsi, par exemple, je suis là dans ma chambre ; personne ne pense à moi peut-être au monde, si ce n'est ma bonne mère, là-bas en Bretagne. Eh bien ! je me figure qu'il y a un monde pour me regarder, j'agis comme si j'étais vu, comme je voudrais agir devant d'autres. J'écris ceci comme si on devait le voir. Je voudrais pouvoir bien expliquer ce que j'ai quelquefois ressenti là-dessus. L'imagination d'être vu en ce qui nous plaît nous console souvent de bien des choses. Vanité, vanité !

Je suis : ce mot *je* est singulier ; quand on creuse cela, on s'y perd ; ces sortes de rêves où plongent ces abstractions sont assez de mon goût ; toutefois, ma raison me dit qu'il y faut prendre garde, car c'est limitrophe du niais. Toutefois il faut avouer que la personnalité est quelque chose de singulier. Quand on ne réfléchit pas à ces choses-là, cela paraît tout naturel ; mais quand on s'avise de les regarder, on est tout étonné. Je suis moi : ce pauvre moi est un drôle d'individu ; c'est l'être au monde que je connais le moins, et avec qui je suis le moins familier ; encore je me suis un peu apprivoisé avec lui depuis que je suis à Issy, car nulle part au monde on ne vit plus avec soi. Mais il y a des gens qui n'ont jamais dit un mot à leur moi ; aussi quand ils se trouvent seul à seul avec lui, c'est comme s'ils étaient tête à tête avec un Huron ou un Iroquois. Cela est singulier ; il est de fait que quand je veux chercher mon moi intime, il me fuit ; quelquefois il me semble être avec lui, et alors je suis dans le vrai, car c'est en cela qu'il consiste, à être avec soi comme avec soi, et non comme avec un inconnu, à ne pas mentir à ce pauvre moi, à y aller avec lui bonnement et simplement. Je suis toujours en dispute avec le mien ; quelquefois je cherche à lui faire entendre raison, je lui joue des finesses, il m'en joue ; nous sommes les meilleurs amis du monde, mais cela n'empêche pas que quelquefois nous n'ayons des batteries acharnées. Allons, mon cher moi, au vrai, pas d'entre-deux entre nous. Si nous étions seuls au monde que ferions-nous ?... Oh ! que c'est difficile de détruire tout milieu entre soi et soi.

Et voilà les rêveries naïves de celui qui allait écrire *l'Avenir de la Science.*

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française : *La Rencontre*, comédie en 4 actes, de M. Pierre Berton (7 juin). — *La Veille du Bonheur*, comédie en 1 acte, de MM. François de Nion et G. de Buysculx; *le Stradivarius*, comédie en 1 acte, de M. Max Maurey (9 juin). — Memento.

La Comédie-Française, en montant **la Rencontre**, a voulu rendre hommage à la double et honorable carrière de son auteur, M. Pierre Berton. C'est en effet une destinée assez particulière d'avoir, durant de longues années, interprété à la satisfaction unanime les pièces d'autrui, sans avoir cessé d'en produire, soi-même, qui jamais ne furent jugées vulgaires, lourdes et indifférentes. Les connaissances scéniques de M. Berton sont évidentes et fortes; jamais elles n'hésitent, jamais elles ne bronchent; on peut regretter qu'elles ne recourent qu'à un emploi d'artifices surannés et de ressorts visiblement conventionnels. L'éducation par le théâtre de M. Scribe a été prédominante sur M. Berton, mais M. Scribe a fait de M. Berton mieux qu'un élève accompli, un émule grâce à qui en apparence se survit encore un moment sa manière. On sait ce mode de construction où les péripéties s'enchaînent avec une rigueur toute logique, pour peu qu'on consente que les hommes fassent seulement le simulacre d'agir, de sentir et de penser, en se renfermant dans les limites strictes d'un caractère exclusif à l'avance imposé, pour peu qu'on admette que le souffle tumultueux de la vie ne passe pas sans cesse à travers l'échafaudage de nos abstractions, les bousculant à son gré. A une si puérile conception de l'action dramatique on joint, de place en place, des développements propres à frapper l'esprit du public moyen, dans le but d'exalter les vertus communes, le goût du médiocre, la femme bourgeoise et la Patrie. Par de tels soins on s'assure le succès. M. Berton n'a rien changé aux formules consacrées; il n'a rien innové dans la conduite du dialogue, ni cherché à pénétrer plus avant dans l'examen des personnages qu'il nous a présentés. Tout cela marche d'une petite allure bien tranquille, bien sûre, qui ne donne à redouter ni aucun tressaut inattendu, ni aucune catastrophe fâcheuse. C'est, pour ainsi parler, confectionné sur mesure et s'adapte à la perfection à toutes les tailles d'intelligence.

Les acteurs, chargés de représenter la pièce, n'en rehaussent guère, en général, la valeur par la qualité de leur jeu ou de leur diction; tout au plus peut-on mettre hors de pair M. André Brunot, dans le rôle de Canuche, que s'était proposé de créer, dit-on, Coquelin Cadet; il le tient avec une fantaisie amusante, plus discrète sans doute que celle qu'y eût apporté son illustre devancier; et aussi, du moins dans les scènes où la passion ne l'emporte et ne la déroute pas encore, la toute gracieuse et ravissante M^lle^ Provost.

§

Il semble, en fin de saison, qu'on liquide, à la Comédie-Française les pièces reçues que des causes diverses ont retardées. Quelle singulier composition de spectacle, avec une grande pièce du répertoire, *l Parisienne* ou *les Femmes Savantes*, de donner, à la fois, deux piè ces nouvelles en un acte. Mais elles n'en sont pas, pour cela, dépour vues de valeur, et elles permettent à M. de Féraudy de faire appré cier sous deux aspects bien différents sa grande et fine personnalité Dans la pièce de MM. de Nion et Buyseux, **la Veille du Bonheur**, les sentiments, qu'il laisse deviner en lui plaît qu'il n'a à les accuser, sont faits de nuances délicates et précises, et sait avec justesse les mettre en pleine lumière, comme il convient. U poète vieilli attend, au lieu et à l'heure fixés, une admiratrice améri caine qu'il ne connaît encore que pour avoir longuement correspond avec elle. Mais il se sent, en sa présence, si déchu, si destitué d beauté fraîche et juvénile, si éloigné de l'image qu'a dû se forge l'amie attendrie, qu'il redoute l'impression que sa vue va causer, qu'l ne peut, n'ose se dresser, dans la réalité de son apparition, à l'encon tre d'un illusoire idéal où il se sent tout autre, hélas! et il laisse avé amertume passer et s'éloigner la dernière occasion d'un bonheur pos sible, il se résigne à la fin misérable et solitaire.

Les auteurs ont su rendre cette donnée très émouvante par l discrétion qu'ils ont mise à la traiter; ils n'insistent pas et ne char gent ni la tristesse ni le comique douloureux de la situation. Mêm l'Américaine que représente, jolie et désirable, comme le sont le Américaines les plus jolies, cette merveille féminine qu'est Mme Pié rat, n'abuse pas de l'accent ou des tournures qu'on prête aux Anglo Saxons, et cela encore est, au plus haut chef, appréciable; elle rest naturelle et point trop cruelle ni sotte dans son snobisme, en somm flatteur, encore qu'il soit pour le poète douloureusement tardif.

Tout ce que possède de charme ému la tendre comédie de MM. d Nion et Buyseux se métamorphose en fantaisie facile et amusant dans la pièce, presque une pochade, de M. Max Maurey : **le Stra divarius**, qui se déroule dans la boutique d'un antiquaire tour tour dupé et dupeur. M. Croué y montre des qualités estimables mais surtout, encore M. de Féraudy, finaud, souple et bon enfant y fait merveille, on dirait d'un personnage dessiné par Courteline Il n'existe pas au répertoire de la Comédie-Française assez de ce franches fantaisies, moqueuses, enjouées et au fond d'un sens plu pénétrant souvent que bien des grandes pièces à prétention ; on le abandonne trop volontiers aux soins de plus petits théâtres, qu'elle soient signées du grand Courteline, de Tristan Bernard, ou encor de Max Maurey !

MEMENTO. — Comédie Royale : *la Vierge du Forum*, fantaisie en 1 acte, de MM. Pierre Weber et Guillaume Wolff ; *Un petit Trou pas cher*, comédie en 1 acte, de MM. Jules Mirande et Henry Caen ; *les Dessous indiscrets*, comédie en 1 acte, de M. Genemas ; *Gontran déménage*, fantaisie en 1 acte, de M. R. Servières et Roval ; *la Solution élégante*, comédie en 1 acte, de M. G. Delamare (8 juin). — Porte-Saint-Martin : *la Pierre de Lune*, pièce en 5 actes et 7 tableaux, tirée du roman de Wilkie Collins, par MM. Louis Péricaud et Henry Desfontaines (15 juin). — Grand Guignol : *le Testament*, pièce de M. Pierre Pointu (17 juin). — Théâtre des Arts : *Caste*, comédie en 3 actes, de M. Robertson, adaptée par M. Forget-Menot ; *Vicomte de Parsanne valet de Chambre*, comédie en 1 acte, de M. Sosie (19 juin).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Expositions d'œuvres de M. Claude Monet (galerie Durand-Ruel, 16, rue Laffitte). — Paul Gauguin (galerie Denis, 20, rue Royale, chez M. Nicolas Tavernier, successeur de M. Forain (galerie Bernheim, 11, rue Richepanse, chez l'auteur, 53, boulevard Raspail). — Carlos Schwabe : *L'Esthétique positiviste* (Librairie du Vaudeville, 29, quai Saint-Michel). — Camille Mauclair : *Les Beaux Arts* (Librairie universelle, 20, rue Saint-Marc). — Herman Theirlinck : *La Flandre* (L'Art flamand, Bruxelles). — J. Traversier : *Auguste Renoir* (Grenoble, Imprimerie Allier frères). — Mme G. Debillemont-Chardon : *La Miniature sur Ivoire* (H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon). — Camille Bellanger : *L'Art du Peintre* (Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères). — *Pétition de M. Jean Raffier au Conseil Municipal de Paris*. — Memento.

Magistralement, imperturbablement, majestueusement, M. **Claude Monet** répète sa chanson magnifique et monotone. Il n'y a pas à craindre qu'on puisse contrister le maître glorieux, il n'y a donc pas à reculer devant l'expression de la vérité, telle qu'on croit la voir. — Ces « Paysages d'eau », cinq années d'études au bord du même étang, synthétisent à miracle tous les prestiges de l'impressionnisme, tous ses torts, tous ses mérites. Il ne faut pas résister à cet enchantement, mais il faut s'en rendre compte. On ne discute pas la toute-puissance de l'artiste : il fait pleinement ce qu'il s'est proposé de faire. Mais, si Delacroix eut raison de définir la peinture « l'art de produire l'illusion à l'esprit du spectateur en passant par ses yeux », peut-on dire que la peinture de M. Monet corresponde également aux deux termes de cette définition ? Elle ne vise point notre esprit, elle s'arrête à nos yeux. Cet art, splendidement et exclusivement physique, retombe aux éléments de la matière. Il eut le sens d'une réaction nécessaire et témoigne toujours de personnels dons merveilleux. — C'est contre lui maintenant qu'il faut réagir.

§

Très brève exposition d'une série bretonne d'œuvres de **Paul Gauguin**. A la distance où nous voici des débuts de Gauguin, on a peine à comprendre l'effarement que produisirent ces toiles, dans leur nouveauté. Quelle affirmative et pleine signification leur con-

fèrent les années ! Avec lucidité le futur Maître de Tahiti désignait, dès son séjour au Pouldu, les conclusions nécessaires de l'impressionnisme, montrait comment l'artiste devait à la fois en bénéficier et s'en affranchir. Il est clair qu'il eût pu, sans se condamner à l'exil lointain, en se contentant lui aussi des ressources de notre occident, accomplir une œuvre splendide, une œuvre de force et de grâce ; elle était mieux qu'indiquée dans ces paysages de Bretagne, où l'esprit fait avec la nature, qu'il gouverne, une si intime alliance. Et d'autres œuvres, entre toutes *le Christ Jaune*, témoignent de cet idéalisme transcendantal qui faisait le fond de l'âme de Gauguin et qui, en lui rendant si pénible le spectacle d'un monde exclusivement épris de matière, fut une des causes, la principale peut-être, de son départ...

§

Les recherches de M. **Nicolas Tarkhoff** procèdent d'une sensibilité exquise. Passionnées, inquiètes, quelque temps hésitantes, elles l'ont conduit à cette période, si intéressante dans la destinée d'un artiste, où il sent que bientôt il atteindra à la sereine et pleine possession de soi. Après des efforts très divers et parfois un peu contradictoires, celui-ci a fait enfin la découverte de sa part personnelle de vérité, devant ce spectacle le plus quotidien et le plus auguste de la vie ordinaire : la Maternité. Il serait bien artificiel d'éviter ici le nom de Carrière ; il serait bien injuste d'évoquer le grand mort pour accabler de sa gloire et de son génie le vivant qui, sans l'imiter, du reste, s'efforce à son tour, avec beaucoup de talent et une pleine sincérité. C'est, lui aussi, la tendresse qui l'inspire, et ce sont les sentiments de l'homme qui approfondissent et généralisent, en lui aussi, les pensées de l'artiste. L'expression en est souvent violente, et les signes d'un réalisme immédiat interrompent çà et là la transposition, pourtant clairement indiquée, du monde de la vérité objective dans celui de la vérité réfléchie ; et l'œil est brusqué. M. Tarkhoff sait pourtant bien que le coloriste ne triomphe point par l'ardeur de chaque ton, mais par la justesse des relations entre tous les tons. Il y a en outre quelque excès dans l'extrême importance donnée aux premiers plans ; c'est dans les fonds qu'il faut regarder et le plus loin possible qu'il faut voir. Là et ainsi regardait Carrière. On ne pourrait, sans perdre toute liberté, s'astreindre à traiter les mêmes sujets précisément que les siens par une méthode exactement contraire à la sienne. — Ces critiques ne seront plus justifiées demain. La franchise et la *bonté* du talent de M. Tarkhoff lui assurent l'avenir.

§

L'esprit et l'habileté de M. **Forain** ne nous consolent pas de sa sécheresse. Qu'il a de finesse et d'activité ! Qu'il manque de bien-

veillance et de bonté! A coup sûr, les sujets que le plus souvent il traite ne provoquent pas la sympathie : soireux, la plupart vieux ou vieillissants, qui analysent d'un regard de maquignon des danseuses pas toutes nubiles, filles sans beauté ni grâce, et dont la physionomie et le geste avouent l'insondable bêtise, avocats tarés, juges impitoyables qui sont au privé de simples bourgeois vicieux... Mais, ces horreurs, c'est le goût de M. Forain qui l'a requis, et, si je vois bien qu'il les déteste, je regrette de ne pas voir ce qu'il aime. Cet artiste appartient à la famille des esprits « hostiles », dont le seul mode d'expression est le négatif. Un artiste, pourtant et certes ! Un dessinateur étourdissant d'adresse, de certitude, et dans la gamme grise (mais il se complaît trop souvent aux opacités noires où le trait même devient indistinct), un vrai peintre, un harmoniste.

§

Ce sont les qualités de peintre qui nous retiennent le plus dans l'œuvre de **M. F. Xavier Gosé**. Jusqu'en ses illustrations, — notamment celles qu'il fit pour *Simplicissimus*, — où il donne tant de soin au sens satirique de la composition et à l'exacte précision du dessin, j'admire surtout comme il sait, d'une touche légère de couleur, animer toute la scène et nuancer délicatement, par comparaison et comme « par contagion », les blancs, les gris et les noirs du crayon ou de la plume. Les aquarelles et les gouaches, quelques-unes frottées de pastel, nous permettent d'apprécier mieux encore les dons du coloriste. Coloriste au pur sens du mot, M. Gosé ne vise pas à l'éclat, mais à la justesse harmonieuse des tons. Il procède par très faibles écarts et conclut à des effets d'ensemble riches, amples et graves, quelle que soit la frivolité, souvent, du sujet ou du prétexte. La beauté de l'exécution, ici, sauve tout. *La Dame à la mantille*, *Dans le parc*, *Fillette couchée*, *Jeune femme en blanc*, et *la Jeune fille à la rose*, et *la Dame en noir :* il est vrai, toutes ces choses charmantes, et tant d'autres que je pourrais citer aussi parmi les soixante-dix œuvres exposées, me laissent le souvenir d'un délicat plaisir des yeux, plutôt que d'une intense émotion.

§

M. Christian Cherfils, un peintre qui écrit, a fait besogne utile, historiquement, en précisant **l'Esthétique positiviste**. Historiquement, dis-je, s'il est vrai que la philosophie positiviste ne puisse plus guère avoir d'influence sur la production actuelle. La doctrine d'Auguste Comte n'en reste pas moins un facteur considérable dans l'évolution de la pensée contemporaine, et il est précieux de savoir où la trouver exposée clairement et complètement, sans altérations ni additions. Car M. Cherfils insiste sur ce point, et il a bien raison :

il a pris le parti d'une fidélité rigoureuse et nous offre, « Non des idées autour d'Auguste Comte, mais ses idées mêmes ». Ces idées restent passionnément intéressantes et, par bien des points, étrangement vivantes.

§

On retrouve, dans le nouveau livre de M. Camille Mauclair, **la Beauté des Formes**, les qualités très rares qui font de l'auteur d'*Idées Vivantes* un des plus intéressants écrivains d'art de ces temps. M. Mauclair étudie quelques-uns des problèmes particulièrement graves qu'il faudrait résoudre pour rendre à l'art contemporain la certitude et la sérénité. Dirai-je qu'il apporte, évidentes, les solutions désirables? Il les cherche, avec sincérité, avec passion. Son ardeur pourrait provoquer la nôtre ; mais il n'est pas bon de donner au public le spectacle de discussions qui restent vaines quand on n'a pas le loisir de les pousser à fond. Je préfère sans marquer où se refuse mon adhésion à la pensée de M. Mauclair, signaler ces très suggestifs Essais : *De Florence à l'Art actuel*, *le Caractère et la laideur en peinture*, *le Dilemme de la peinture*, *l'Illogisme des statues modernes*, *l'Architecture du fer*, *la Beauté des navires*, et dans ce dernier chapitre, citer ces lignes remarquables sur la philosophie de l'analogie des formes.

Le navire est un monstre marin, mais l'église de la falaise en est un autre, échoué, avec sa nef identique à une coque renversée ; comparer l'intérieur du squelette de la baleine à une cathédrale de style ogival, ce n'est que noter une analogie, en oubliant de dire que l'ordonnance d'un chœur gothique est non moins semblable à une forêt, et qu'entre l'arête du poisson, la côte monstrueuse du cétacé, la membrure de la coque d'une frégate et la courbure d'une allée d'arbres, il y a extrêmement peu de différence. Le tout est régi par des conditions identiques qui se représentent d'ailleurs dans la nervure d'une feuille, l'arborescence d'un poumon, la structure d'un tissu nerveux. Les analogies formelles sont reliées par une chaîne infinie, et on pourrait même dire que nous portons sur et dans notre corps les modèles de toutes les formes générales de la nature.

§

Dans l'étude, pourtant considérable, qu'il consacre à **Jef Lambeaux**, M. Herman Teirlinck s'est proposé seulement d'indiquer « ce qui peut dans l'œuvre de cet artiste donner matière à quelques observations critiques d'ordre général ». De ce point de vue, qui, est celui de la haute critique, M. Teirlinck considère l'œuvre de Lambeaux avec une clairvoyance peu indulgente, mais qui, bien souvent, nous semble-t-il, rencontre l'expression certaine de la vérité : « ... Lambeaux caressait d'une main toujours avide les enfants sauvages de son imagination voluptueuse. Mais aucune raison ordonnatrice ne venait guider leur évolution. L'œuvre, sortie d'un soubresaut passion-

nl, n'était pas dominée et s'élançait à l'aveugle... Lambeaux a de aux moments, des mouvements instinctivement infaillibles... Mais là où l'instinct se fatigue l'artiste tombe d'un coup jusqu'au ossier et au vulgaire. » Mais cet art de violence a les faiblesses et les rtus de la race flamande : « L'art de Jef Lambeaux est dans la air même, dans la vie de son peuple. »

§

Auguste Ravier fut longtemps méconnu. MM. Roger Marx Alphonse Germain, des premiers, lui rendirent justice. M. J. Trarsier parle de l'artiste lyonnais avec une ferveur un peu lyrique rfois, souvent émouvante et communicative. On sait quel admirae peintre de la lumière fut Ravier. On ne lui reprendra pas la place ne ses admirateurs lui ont enfin assurée dans l'histoire du paysage oderne. On peut même avancer qu'il est le paysagiste par excelnce, ce peintre qui donne tout son effort à l'expression exclusive s sites et des ciels. Ravier a banni de son œuvre la figure humaine. 'est lui qui, par ces faits, marque le plus nettement l'opposition tre les tendances de l'art ancien et celle de l'art qui était nouveau 1840.

§

Mme G. Debillemont-Chardon consacre à la **Miniature sur voire** un livre agréable où l'expérience personnelle de l'artiste joute une grande autorité aux recherches de l'écrivain. Il n'y a pas ngtemps encore, la miniature, honorée par tant de belles œuvres u XVIIIe siècle et dans les cinquante premières années du XIXe, en rance, de la Rosalba Carriera à Isabey, et de Bernard Lens à obert Thorburn, en Angleterre, était tombée, nous dit Mme Debillemont-Chardon, « dans le domaine de l'art d'agrément à l'usage des eunes filles à marier ; on faisait de la miniature entre une leçon de hant et une leçon d'ouvrages manuels ». C'est la photographie qui ut la principale cause de cette décadence. Dieu merci ! sur la photographie tous les esprits un peu délicats n'ont plus qu'un avis, et, nalgré les résultats surprenants que certains spécialistes, artistes véritables, en obtiennent, personne ne craint plus qu'elle usurpe le rang des arts graphiques. La déchéance de la photographie a rendu à la miniature quelque intérêt ; nous assistons à sa renaissance. L'ouvrage de Mme Debillemont-Chardon y pourra efficacement concourir.

§

C'est un traité simple et pratique de **l'Art du Peintre** que, sous ce titre, M. Camille Bellanger inaugure par un volume consacré au Dessin. On peut reprocher à l'auteur d'avoir complètement négligé les idées générales d'où procèdent tous les arts et par lesquel-

les la peinture communie avec la poésie et la musique. On peut auss critiquer le choix des modèles qu'il indique. L'ouvrage n'en a pa moins le mérite et l'intérêt d'offrir en peu de pages à l'apprenti artiste un résumé essentiel de technique élémentaire.

La vibrante **Pétition de M. Jean Baffier au Consei Municipal de Paris**, au sujet de ses œuvres « sabotées hon teusement au Musée Galliéra », a dû causer aux édiles quelqu ennui. Protestation, du reste, ou accusation plutôt que pétition. O connaît les griefs de l'excellent artiste. Il se plaint qu'on ait, contr son désir, exposé à Londres quatre œuvres de lui. Elles sont revenue « oxydées, éraflées, bossuées, cabossées, faussées, brisées ». M. Baffie exigeait, légitimement, la restitution intégrale des motifs qu'il avai livrés neufs en 1905. Sans tenir compte de sa réclamation, san même le prévenir, l'administration a fait retirer les dites œuvres — une soupière monumentale, un plat à viande et deux grands candé labres — du Musée Galliera pour lequel elles avaient été achetées pa la Ville, « et on les a rafistolées, sabotées, souillées ». M. Baffie estime qu'en achetant ses œuvres on n'avait pas acquis le droit de le déshonorer : elles restaient *son bien moral* tout en devenant la pro priété matérielle de l'acheteur. — La question dépasse le cas person nel ; elle intéresse tous les artistes et tous les hommes épris d'art.

Memento. — Expositions d'œuvres de MM. Evelio Torent (dans so atelier, 20, rue des Martyrs), Charlot (galerie Blot, 12, rue Richepanse), Alfred Ramos Martinez (galerie J. Allard, 20, rue des Capucines), R. Thibésard Mme Marie Baudet (galerie de l'Art contemporain, 3, rue Tronchet), G.-L Jaulmes (galerie Druet, 20, rue Royale), Paul Ullman (19, rue Caumartin) Maurice Eliot (chez Devambez, 43, boulevard Malesherbes, Benjamin Via (23, rue de Seine).

Dans *l'Art et les Artistes*, deux intéressants articles de M. Arman Dayot sur Constantin Guys, et de M. Arsène Alexandre sur J.-F. Raffaelli

M. Louis Lumet, dans *l'Art décoratif*, analyse avec goût et compétenc l'œuvre du décorateur nancéen, Jacques Gruber.

Belles reproductions d'œuvres du peintre W. Rothenstein, dans *Volm Smérý* (Prague) ; notamment un beau portrait d'Auguste Rodin.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Léandre Vaillat et Paul Ratouis de Limay : *Perronneau* (Frédéric Gittler, 150 fr. — Pierre Marcel : *Charles Le Brun* (Plon, 3 fr. 50). — Paul Gaultier : *Reflet d'histoire* (Hachette, 3 fr. 50). — J. Charles Roux : *Le Costume en Provenc* (Bloud, 5 fr.).

L'important ouvrage que MM. Léandre Vaillat et Paul Ratoui de Limay viennent de consacrer à **Perroneau**, outre qu'il est l tribut d'une admiration légitime envers ce grand et modeste artiste

t au point tout ce que nous pouvons, à l'heure actuelle, connaître
sa vie. Il reprend et complète les indications déjà données par
Maurice Tourneux, et Perronneau y est suivi, année par année,
cours de sa carrière.

Jean-Baptiste Perronneau était fils d'Henri Perronneau, bourgeois
Paris, et de Marie-Geneviève Trémont, et il est né dans cette ville
1715. Il fut élève de Natoire, puis de Laurent Cars, dont il fit deux
rtraits, au pastel et à l'huile, et qui fut témoin à son contrat de
riage, en novembre 1754. Le 9 du même mois, Perronneau épou-
it en effet Louise-Charlotte Aubert, fille de Louis-François Aubert,
intre en émail du Roy, laquelle lui apportait dix mille livres de dot.
jeune marié avait déjà conquis la notoriété. Sans parler de ses pre-
ières gravures, il travaillait depuis une dizaine d'années à ces por-
aits au pastel qui devaient assurer sa gloire. Les plus anciens qui
us soient connus sont ceux de *M^me^ Desfriches*, la mère du dessi-
teur orléanais, qu'il avait sans doute rencontré dans l'atelier de
atoire, et d'un enfant de la collection de M. Jacques Doucet : ils
nt datés de 1744 et, malgré quelque raideur dans la facture, ils
moignent déjà des dons du carcatériste ; la figure d'enfant ferait
ême volontiers songer aux œuvres de nos crayonneurs du XVI^e^ siè-
e. Deux ans après, il exposa au salon du Louvre cinq portraits,
ont un du peintre provincial Gilcain ou Gillequin d'Angers, que
M. Léandre Vaillat et Ratouis de Limay supposent être celui qui
vient du cabinet Desfriches et appartient aujourd'hui à M. Léon
ichel Lévy. En cette année 1746, Perronneau est du reste agréé
ur l'Académie royale, le 27 août, et il est chargé de peindre à l'huile
s portraits d'*Adam l'aîné* le sculpteur et d'*Oudry*. Il les fit atten-
re près de sept ans. Le 23 février 1753, la Compagnie devait lui
ccorder encore un délai de six mois ; enfin, le 28 juillet, les portraits
aient présentés et l'auteur reçu académicien. Mais à peine marié,
recommence à courir de ville en ville à la recherche des com-
andes.

Orléans, le pays de son ami Desfriches, lui est familier. Il y por-
aiture, entre autres, *Chevotet*, *M^me^ Chevotet*, *Robert Soyer*,
M^me^ Fuet, le jurisconsulte *Daniel Jousse*, le poète *Robbé de Beau-
eset* et toutes ces figures, conservées au musée de la ville, font un
eu d'Orléans pour Perronneau ce qu'est Saint-Quentin pour la Tour.
n 1759 l'artiste va à Turin et à Lyon, où il repassera en 1773 ; et il
e se contente pas de parcourir la France et le Piémont ; nous le trou-
ons en Hollande à trois reprises, en 1763, en 1771 et en 1783 à
msterdam, où il va mourir obscurément âgé de 68 ans.

C'est que Perronneau n'a pas connu le grand succès. Seul, sans
oute, le portrait du prince de Soubise lui rapporte mille livres ; Des-
riches, dans ses inventaires, estime les Perronneau de 30 à 100 livres :

il est vrai qu'il use de la même modestie de prétention pour Chardin, Perronneau disparu, le discrédit qui s'attache dans la première moitié du XIXe siècle aux maîtres de l'époque précédente va naturellement l'atteindre.

En 1870, le Louvre paie 300 fr. la *Jeune fille tenant un chat*; treize ans après Eudoxe Marcille peut encore acheter 100 fr. le portrait à l'huile de *Soyer* pour l'offrir au musée d'Orléans. Cependant le *Gillequin* de la collection Laperlier avait fait 3. 200 fr. en 1876 et le *Comte de Bastard* de la collection Wilson, 5.050 francs en 1881. Et en 1904 le portrait de jeune femme payé 450 fr. par M. Alfred Mame à la vente Roux de Tours, et que celui-ci avait d'ailleurs eu pour presque rien du dernier descendant de l'artiste, garde-champêtre de Nazelles, est acheté 70. 000 fr. L'engouement trop tardif des collectionneurs ne connaîtra plus de limites.

C'est que Perronneau devançait son temps. Il fallait, disent les mémoires de Bachaumont, voir ses portraits d'un peu loin. Diderot le plus illustre des ânes qui ont écrit sur la peinture, n'a pas manqué de méconnaître Perronneau. On ne comprenait rien alors à la liberté de sa facture, à cette division naturelle de la touche que commande l'emploi du pastel, à cette franchise d'un procédé qui ne cherche pas à se dissimuler et qui nous plaît d'autant mieux. Même pour les portraits à l'huile on faisait des réserves pareilles, et pourtant quand nous les considérons aujourd'hui, ce qui nous étonne c'est l'étonnement des contemporains. Car là, reconnaissons-le, Perronneau use d'un métier parfait certes, mais presque timide, et sans rien des hardiesses que se permettra un Fragonard. Les portraits de *Mme de Sorquainville*, de la collection David Weill, ceux d'*Adam l'aîné* et d'*Oudry*, du Louvre, de *Jousse* et de *Soyer*, d'Orléans, sont d'une précision parfaite, et d'un effet très simple.

MM. Léandre Vaillat et Ratouis de Limay n'ont pas cru nécessaire d'insister à nouveau très longuement sur la qualité des Perronneau. En quelques lignes heureuses ils ont résumé le débat :

On ne connaît de La Tour que ses pastels; nous connaissons au moins trente-six peintures de Perronneau. Or, le pastel est de toutes les manières de peindre, celle qui passe pour la plus facile et la plus commode en ce qu'elle se quitte, se reprend, se retouche et se finit tant qu'on veut. Mais ce n'est qu'un procédé. Comme l'aquarelle, comme la détrempe, il tire ses moyens de la technique propre à la peinture à l'huile. L'art du peintre domine celui du pastelliste : leurs pratiques, que différencie le choix de la matière obéissent à des principes communs. On les envisage l'un et l'autre au point de vue du modelé et de la couleur.

Le modelé, c'est-à-dire la répartition des masses claires et sombres, l'appréciation du degré d'intensité lumineuse, le jugement des valeurs, cette science, Perronneau et La Tour la possèdent également. Si l'on exige une

comparaison, je dirai que le modèle de La Tour est plus systématique, celui de Perronneau plus simple.

Si la science du modelé apparaît moins dans l'œuvre de Perronneau que dans celle de La Tour, c'est que le premier admet le reflet, qui peut, dans certains cas, modifier l'échelle des valeurs, en atténuer l'évidence, c'est que l'autre ne l'admet jamais. C'est aussi que Perronneau est un coloriste bien supérieur à La Tour. A regarder ses œuvres on remarque la persistance d'un certain gris souris, le gris des Flamands et des Hollandais, qui règne dans les fonds, qui en est la base, et se retrouve même dans les têtes et les vêtements. Ce gris soutient la couleur, l'appuie et la fait valoir.

Quant à ses tonalités, Perronneau les choisit avec un goût véritablement exquis. Les nuances sont chez lui plus délicates, plus rares, plus précieuses, plus raffinées que chez La Tour. L'un a le sentiment de la couleur, l'autre n'en a que l'adresse. Ce sentiment se manifeste dans la beauté de la matière, de l'atmosphère, des accessoires, des chairs, où le sang afflue, des étoffes, des dentelles et surtout des velours, de ces beaux velours qui demandent des glacis, dont Oudry tient la recette de son maître Largillière.

Mais il y a plus. Tandis que la coloration de La Tour reste monotone, sans autre contraste que celui du clair et de l'obscur, celle de Perronneau, tout en tenant compte du reflet, tout en se variant à l'infini, s'ordonne comme celle de Watteau en deux catégories, l'argenté et le doré, qui s'équilibrent et s'opposent. Cette loi des contrastes colorés, Delacroix l'appliquera plus tard résolument ; il y a des couleurs froides et des couleurs chaudes ; le jaune s'oppose au bleu, le rouge au vert ; si les lumières sont froides, les ombres seront chaudes, et réciproquement. Ce principe crée une parenté entre des artistes qui ne sont séparés que par les divergences du sujet traité. Il n'y a pas de « classiques » et de « romantiques ». Ces divisions ne correspondent qu'au côté littéraire, accessoire des arts plastiques. Il y a des peintres que séduit particulièrement la science du modelé et d'autres qu'attire au contraire le choix des couleurs rares et leur classification rationnelle. Les critiques n'y ont rien compris : ils reprochent continuellement à Perronneau « ses tons roux » ou ses ombres « bleues » sans se rendre un compte exact que, pour équilibrer son tableau par une opposition, le peintre se déterminait à accentuer telle ou telle tonalité. D'autres, pour se singulariser, veulent déterminer à tout prix deux ou plusieurs manières suivant que les ombres sont rousses ou bleues, et ne comprennent pas la loi de réciprocité qui régit les couleurs des masses lumineuses ou sombres. En réalité Perronneau fait partie de la grande famille qui unit Rubens à Watteau, à Largillière, à Chardin, à Delacroix.

Si j'ajoute qu'à la netteté de cette appréciation, à l'abondance extrême de la documentation, MM. Léandre Vaillat et Ratouis de Limay ont joint la coquetterie d'employer dans leurs descriptions des costumes les termes précis du temps, qu'ils ont dressé des catalogues précieux de tout l'œuvre connu de Perronneau, et qu'ils ont classé la suite de plus de quatre-vingts reproductions en héliogravures dont le volume est enrichi, de manière à mieux faire saisir la

variété du talent de l'artiste, on comprendra de quel intérêt ce très bel ouvrage peut être pour les amateurs et les érudits, et l'on saura certes gré à ses auteurs d'avoir ainsi remis en pleine lumière la figure du rival de La Tour.

§

M. Pierre Marcel vient de publier, dans la collection des *Maîtres de l'art*, une très complète monographie consacrée à **Charles Le Brun**, qui était déjà peintre du roi à dix-neuf ans, quand il s'en fut à Rome étudier près de Poussin et tâcher de l'égaler. C'est à ce sujet que M. Pierre Marcel écrit ces lignes décisives :

A Rome il étudie Raphaël, Carrache, les antiques. Il travaille aux Chambres du palais Farnèse et nous avons encore au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, les copies d'antique qu'il dessine pour Séguier; mais c'est auprès de Poussin qu'il passa le meilleur de son temps. Il est assidu aux promenades sur le Pincio, où le matin et le soir le maître entretient les jeunes gens. Un jour il peint dans le plus grand secret un tableau, l'*Horatius Coclès*, et l'expose, anonyme, en public. Poussin lui-même, qui vient voir l'œuvre, loue sa beauté et cache mal que l'auteur pourrait être un rival dangereux pour lui. Le Brun dut vivre alors une minute de jouissance suprême : Poussin le redoutait. En réalité, Poussin n'avait rien à craindre de Le Brun. Jamais Le Brun ne l'a compris. A l'Antiquité, à l'Italie, Poussin n'emprunte que des formes dont il revêt sa pensée. Il ne doit à personne ce rythme intérieur, ce rythme merveilleux qui cadence à la fois sa vie et son œuvre. Il n'a jamais eu de disciples, il ne pouvait pas en avoir. Le Brun, qui croit pénétrer l'essence de son génie, s'arrête aux formes extérieures, et ces formes appartiennent surtout à Carrache.

L'influence qu'exerça Le Brun n'en fut pas moins très importante, et M. Pierre Marcel, en rendant justice aux qualités de décorateur du peintre de Louis XIV, à ses qualités d'administrateur, en le plaçant dans son milieu et en le suivant jusqu'au déclin de sa faveur après la mort de Colbert, a parfaitement défini son rôle et assigné à l'artiste la place fort enviable qu'il mérite.

Il me reste enfin à signaler l'ouvrage de M. Paul Gaultier, **Reflets d'histoire**, où l'auteur, après avoir refait à grands traits les monographies du Louvre et de Versailles, expose des considérations générales sur le sentiment de la nature dans les beaux-arts, ainsi que l'édition de vulgarisation du **Costume en Provence**, de M. J.-Charles Roux, qui vaut par la sûreté de la documentation et l'agrément de la présentation.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Camille Mauclair : *Victor Gilsoul* (G. van Oest, édit., Bruxelles). — Monuments du Vieux Bruxelles. — M. Louis Piérard : *Aimons les arbres* (Frameries, Dufrane-

Friart, édit.). — Ray Nyst : *La Caverne* (chez l'auteur, rue Vautier, 46, Bruxelles). — Jules Noël : *Un Philosophe Belge, Colins* (Mons, 11, rue Chisaire). — Georges Rens : *L'Homme en noir* (Edit. Belgique artistique et littéraire). — Un débutant : M. de Vos. — Le Salon de Printemps. — Aux Indépendants. — Memento.

M. Camille Mauclair, qui connaît bien la Belgique et qui y compte de nombreux admirateurs et amis, vient de consacrer une très belle étude à **Victor Gilsoul**, le maître-paysagiste dont je fus le premier, je crois, à signaler les débuts au public français, dans un article des *Entretiens Politiques et Littéraires*, en même temps que ceux de son confrère Laermans (*Deux Peintres Brabançons*, 25 octobre 1893). Comme toujours M. Camille Mauclair a traité son sujet avec une rare compétence doublée de cette hauteur de vues qui passionne la critique et en fait mieux qu'un simple exercice de dissection ou de virtuosité. Il voit en Gilsoul le paysagiste des Flandres, celui qui a voulu faire le portrait de son pays. Et le critique développe cette idée en ces lignes que les jeunes peintres et écrivains de chez nous ne sauraient assez méditer :

« La sincérité de son réalisme le situe, dans la série moderne des Flamands, à une place particulière : beaucoup de ses confrères se spécialisent dans l'étude prépondérante de la lumière. Lui paraît déterminé à donner des choses de son pays non point des aspects choisis à des heures exceptionnelles, mais la *notion constante*, ce qu'on en voit tous les jours, ce qu'on en gardera surtout dans le souvenir. L'impressionniste exulte lorsqu'il a saisi et fixé un effet que son talent fait pressentir vrai, mais qui n'était vrai qu'exceptionnellement. Il guette la nature, il attend le moment où une combinaison rare et vite évanouie de la lumière et de l'ombre crée un éclairage insolite. C'est ce qu'il préfère, c'est là qu'il aime intervenir en se hâtant. On sent que cela a pu être, mais que ce n'est que très rarement ainsi. On est surtout surpris. Il en résulte un tableau amusant, hardi, où le peintre se fait valoir, mais où l'on ne trouvera jamais la moyenne des sensations d'un séjour. Le thème stable, quotidien est plus calme que ces variations.

« Il faut beaucoup de modestie, beaucoup de talent et un grand amour d'une contrée pour se borner à être le peintre de ses heures ordinaires. C'est difficile et ingrat. Il faut renoncer à cette surprise des yeux, à cette séduction pyrotechnique qui conquiert si vite le public et à laquelle trop d'impressionnistes ont sacrifié. Il faut s'attacher aux qualités de fond. Il faut avoir les qualités que possèdent, dans la littérature, les romanciers provinciaux, les peintres de mœurs agrestes, les plus méritants et les moins récompensés. Ils dépensent un art scrupuleux et difficultueux à dire la vérité sur des milieux peu connus de l'élite, c'est-à-dire qui fait les succès. Ils fouillent des âmes ignorées d'elle, mais ils ont plus de vrai talent que les gens

qu'elle encense, et sur cette littérature profondément humaine et reléguée au second plan par la mode se fonde pourtant l'honneur d'une école nationale. En Flandre, par exemple, c'est bien sur un Georges Eekhoud, un Eugène Demolder, un Hubert Krains, un Emile Verhaeren et un Camille Lemonnier en certains de leurs livres, et encore sur un Cyriel Buysse, un Styn Streuvels, que s'appuie une véritable tradition, et le renoncement est admirable chez ces hommes qui eussent pu, tout comme d'autres, chercher pour leurs talents l'estampille fructueuse de la réputation internationale. Victor Gilsoul a cette conscience et ce courage en peignant son pays selon ce qu'il y voit et non selon ce que la formule à la mode commande de faire en peinture. Et c'est qu'en réalié ses *heures ordinaires* sont celles qui nous attachent le plus à un pays... »

Plus loin, vers la fin de son beau livre dans lequel, à propos de Gilsoul, M. Camille Mauclair émet les considérations les plus justes et les plus saines sur la nécessité du *nationalisme* artistique, il arrive à des conclusions corroborant l'opinion de la plupart de nos meilleurs artistes écrivains :

« J'eusse pu citer, dit-il, beaucoup d'articles consacrés à Gilsoul et à son œuvre par Georges Eekhoud, par Gustave Geffroy, par beaucoup de critiques belges et français. Le point à retenir, c'est leur concordance à reconnaître en Gisoul le soutien d'une tradition nationale ; ils ne s'y sont jamais trompés, non plus que MM. Dumont-Wilden, Fierens Gevaert ou Solvay, que tous ceux en un mot qui ont adopté il y a quinze ans une attitude dictée par la logique, c'est-à dire la sympathie déférente à l'égard de l'étranger en un pays dont le renom hospitalier est universel, mais la réserve, entière et très ferme encore que discrète et courtoise, de tous les droits de l'art autochtone. Si tous, dans la peinture comme dans les lettres, n'ont pas pu garder toujours cette juste mesure avec tout le tact désirable, ceux que je viens de nommer ont suffi à empêcher le fléchissement de l'opinion et le bon sens des amateurs, leur zèle, leur amour du pays et de ceux qui l'interprètent ont fait le reste. Et heureusement ! Car il serait déplorable qu'un procédé d'art devînt international ! L'académisme, dont tous les artistes originaux, en Europe, ont tant de peine à débarrasser leurs patries respectives, était issu de merveilleux chefs-d'œuvre. Qu'est-ce qui l'a conduit à sa misérable dégénérescence? Le fait d'avoir été constitué en une sorte de code du beau international, enseigné selon des règles invariables à des jeunes hommes de tempéraments dissemblables, nés de terroirs divers et ne pouvant concevoir la même beauté. Ils finirent par se révolter et partant leur *nationalisme* rejeta ces préceptes qui ne s'adaptaient à rien qui les émût... »

On ne saurait mieux dire et se livrer à constatations plus opportunes.

Une œuvre opportune aussi est celle entreprise sous les auspices de la ville de Bruxelles et de notre société d'archéologie, avec, à leur tête, M. Charles Buls, ancien bourgmestre de la capitale, un autochtone et un esthète comme il nous en faudrait beaucoup. Un comité a été chargé de faire photographier les **monuments anciens**, les vieilles maisons, les sites pittoresques et caractéristiques de la ville, afin de tirer de cette réunion de documents intéressants le meilleur parti pour l'étude de l'histoire de notre vieille cité. Une couple de livraisons et un album ont déjà paru chez l'éditeur Van Oest. M. Charles Buls a étudié l'évolution esthétique de l'architecture locale et notamment l'évolution du pignon depuis le XIIe siècle. M. Combaz nous révèle, avec documents à l'appui, l'existence de très nombreux vestiges de la première enceinte fortifiée de Bruxelles ; notamment trois tours et des parties de murs dont la crête présente encore la découpure des créneaux et même quelques pierres de couronnement de ces créneaux.

Nos romanciers et nos conteurs, plusieurs de nos poètes, notamment Verhaeren, dans *les Héros*, *les Tendresses Premières* et *les Petites Légendes*, célèbrent les gens et les mœurs d'ici, d'autres, comme les esthètes et les archéologues du Comité du vieux Bruxelles, s'efforcent de préserver le plus possible de nos vénérables concitoyens de pierre ou du moins de nous en conserver l'image ; d'autres enfin, prenant pour mot d'ordre la boutade de M. Maurice Maeterlinck, qui prétendait ne plus s'intéresser, dans son pays d'origine, qu'aux arbres, qu'aux seuls arbres — se vouent avec ferveur à la protection de nos sites et de nos forêts. M. Louis Piérard, l'un de ces sylvains, a composé sous ce titre : **Aimons les arbres**, une très intéressante anthologie, la première d'une série à la louange de la nature. Cet ouvrage, que nous souhaitons voir adopté comme livre de lecture dans toutes nos écoles, contient, à côté de morceaux classiques comme la fameuse ode de Ronsard contre les bûcherons de la forêt de Gastine, *le Chêne blessé* de Joachim de Bellay, les descriptions de Chateaubriand et de Gautier, quantité de pages lyriques, ferventes ou spirituelles moins connues signées Verlaine, Lemonnier, Moréas, Barrès, Jean d'Ardenne, Michelet, Georges Lecomte, Loti, Jehan Rictus, Guido Gezelle, Laurent Tailhade, etc., etc.

La Caverne, de M. Ray Nyst, est, comme nous l'apprend un sous-titre très explicite, « l'Histoire pittoresque d'une famille humaine de vingt-neuf personnes, filles et garçons, petits et grands, à l'époque des luxuriantes forêts tertiaires et des saisons clémentes dans l'Europe centrale ». La forme romanesque appliquée à la science de Louis Büchner dans une langue nombreuse et périodique renouvelée de Chateaubriand. Un intéressant et beau livre.

M. Jules Noël nous fait connaître une figure noble et sympathique, celle de **Colins, philosophe belge**, répondant à l'idéal que

Sainte-Beuve se faisait de l'économiste social, mais qu'il ne fut pas donné au critique de rencontrer et de connaître. M. Jules Noël, un des jeunes disciples de Colins, retrace la vie du maître et nous résume sa doctrine avec une ferveur non dépouillée de clarté et d'élégance. Les initiés approuveront ce petit ouvrage et aux profanes il fournira l'occasion de se faire une idée d'un système philosophique dont on a beaucoup parlé, que peu connaissent, et qui s'impose à l'attention ne fût-ce que par le caractère de l'apôtre et celui d'une élite qui s'est réclamée de ses idées.

L'Homme en Noir, le monodrame en un acte de M. Georges Rens, outre le mérite d'une donnée neuve et curieuse, possède celui d'une savoureuse mise en œuvre dont l'archaïsme et l'érudition relèvent et passionnent la vie au lieu de la refroidir et de la guinder. Je citerai notamment deux délicieux pastiches de fabliaux et une scène où l'amoureux survivant à sa bien-aimée s'imagine se trouver encore auprès d'elle et la régaler des friandises et des vins les plus recherchés. M. Georges Rens est un artiste persévérant, un caractère, un esprit éveillé, intéressant jusque dans ses tentatives et à qui, après des pages fortes ou charmantes intercalées dans ces essais, nous devrons bientôt plus d'une œuvre complètement belle.

Nous augurons aussi très favorablement de l'avenir d'un jeune prosateur, **M. De Vos**, dont nous avions remarqué plusieurs contes ou impressions publiés dans nos jeunes revuettes et aussi dans la *Société Nouvelle*. M. De Vos, un autochtone, un écrivain du terroir, excelle dans les descriptions du vieux Bruxelles dont les masures et les aborigènes lui inspirent toute sorte de rapprochements ingénieux ou pittoresques relevés d'une pointe d'humour bien personnel et bien local. Je songe, par exemple, à sa psychologie d'un quartier populeux sur le point de disparaître, celui connu sous ce nom délicieux : *Notre-Dame du Sommeil*, — pages que nous espérons relire bientôt avec d'autres dans un livre célébrant tout ce que Bruxelles possède encore d'autonomie, de cachet et de ragoût.

Au **Salon du Printemps** on admira à côté d'ensembles d'œuvres de Carpeaux, de Paul Huet, de Louis Dubois, Joseph Heymans, Constant Montald, une salle entière d'eaux-fortes et de dessins de Brangwyn qui fut même le « lion », le triomphateur de ce Salon, puis un délicieux buste de Victor Rousseau, un Baeseleer, un Laermans, un Gilsoul, un Blieck, des Charles Cottet et des Lucien Simon très puissants, un *chantier* et des *masures*, solide début de M. Jean Collin, plusieurs Taelmans, divers Crahay, etc., etc.

Aux **Indépendants** se révélèrent un délicieux sculpteur de médailles : M. Wissaert, un jeune peintre, M. Wansart, et un jeune sculpteur, M. Paulus.

Memento. — *La Revue de Belgique.* Excellent numéro de juin : M.A.-J. Wauters y parle de la trop fameuse collection de tableaux du roi des Belges et M. Paul De Reul y réfute les dernières hypothèses émises au sujet du véritable auteur de l'œuvre de Shakespeare.

La Vie Intellectuelle (juin). Un conte de M. Georges Rency : *l'Homme et la Bête*. Fernand Séverin : *Notes d'un Poète sur la Poésie.*

La Belgique artistique et littéraire (juin). Des vers de Verhaeren et de Gérard Harry; des pages de Louis Delattre; des critiques de Georges Marlow, Paul André, Édouard Ned, Robert Sand.

La Société Nouvelle (juin). Une étude de M. René Lyr sur *Georges Rens.*

L'Idéal Philosophique. La chronique artistique de M. Ulrich.

L'Art flamand et Hollandais. Jef Lambeaux par M. H. Teirlinck.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Arthur Chuquet : *Littérature allemande ;* Paris, Librairie Armand Colin, fr. 5. — Martin Buber : *Die Legende des Baal-Schem;* Francfort, Literarische Anstalt. M. 6. — Martin Buber : *Ekstatische Konfessionen ;* Iena, Eugen Diederich, M. 6. — Wihelm von Scholtz : *Deutsche Mystiker Die Kultur.* (vol 28); Berlin, Marquardt u. Cº, M. 1.50. — Hubert Effer : *Beitræge zur Geschichte der franzœsischen Literatur in Belgien ;* Dusseldorf, W. Deiter, M. 1.50. — Emile Verhaeren : *Gedichte,* deutsch von Erna Rehwoldt ; Stuttgard, Axel Junker, M. 2. — N. Warker : *Hierschtblieder ;* Arlon, G. Everling, fr. 1.60. — Memento.

Littérature allemande. — Le zèle infatigable de M. Arthur Chuquet vient de compléter par un volume consacré à la littérature allemande l'admirable collection de *l'Histoire des littératures* où figure en première place la *littérature anglaise* de M. Edmond Gosse, si excellemment traduite par M. Henry-D. Davray. Mais, après l'apparition de cet ouvrage — le troisième que son auteur lance sur le marché de la librairie dans le courant de ce mois, — il faut bien le dire : l'histoire de la littérature allemande à l'usage du public français reste encore à écrire. La tâche est assurément malaisée. Il y a huit ans, quand parut un ouvrage similaire, dû à la plume de M. A. Bossert, nous avons déjà montré toutes les difficultés que rencontre une pareille entreprise. Mais le manuel de M. Bossert, malgré toutes ses imperfections, avait au moins l'avantage d'offrir un répertoire commode, bourré de dates et de citations, où le chercheur pressé peut toujours puiser avec fruit.

M. Chuquet s'est parfaitement rendu compte des obstacles qu'il aurait à surmonter. Dans un bref avertissement il nous dit qu'il n'ignore pas « ce que son livre a d'imparfait ». Il a voulu se contenter d'écrire simplement un « tableau court et clair », sans détails biographiques et sans aucune citation, et prétend donner, au lecteur français, « des analyses, des jugements, des portraits, et la suite du développement littéraire de l'Allemagne depuis les premiers siècles jusqu'à l'heure présente ». Or, dans ces cinq cents pages, il n'y a précisé-

ment pas un portrait qui ne soit une simple esquisse, pas un tableau d'ensemble qui permettrait au lecteur de juger les lettres allemandes à un moment précis de leur histoire.

L'érudition prodigieuse de M. Chuquet est universellement reconnue. On ne met pas en doute la clarté de son jugement et l'élégante précision de son style. Mais à vouloir toujours simplifier, l'auteur risque de ne donner au lecteur qu'une image falote de son sujet et des notions incohérentes. Mieux vaudrait souvent une simple énumération des écrivains de second ordre, qu'une qualification aussi imprécise que fastidieuse. Rien ne semble émerger de cette grisaille. Et pourtant il y aurait, justement en Allemagne, d'intéressants tableaux de mœurs à dessiner, d'après les écrivains de certaines époques. Toute l'histoire littéraire de l'Allemagne n'est-elle pas l'histoire des influences extérieures et des bouleversements politiques que ne cessa de subir ce singulier pays? Sans faire, à chaque page, de la littérature comparée, la littérature allemande est à peu près incompréhensible.

Sans doute, M. Chuquet a réservé une large place aux grands classiques. Mais ne fallait-il pas insister davantage encore? Cinquante pages sur Gœthe, c'est fort honnête, encore qu'il fût impossible d'y mettre *tout* Gœthe et que mieux eût valu ne s'arrêter qu'aux chefs-d'œuvre, au lieu d'alourdir le texte, en mentionnant à l'infini des écrits secondaires qui pour les poètes furent de simples amusements. Wieland n'a que quatre pages, alors que Gutzkow en a trois. Si nous arrivons à la période contemporaine, nous pouvons toucher du doigt le travers où M. Chuquet est tombé par excès de conscience. Lisez ce passage sur la littérature après 1870 :

Certes, ce n'étaient pas de grands poètes que Griesebach qui, dans son *Nouveau Tannhœuser* et dans son *Tannhœuser à Rome*, imitait Byron et Heine; que Jules Wolf qui mettait en rimes les vieilles légendes et dissimulait, selon le mot de Heyse, sous le masque du temps jadis, sa moderne nullité; que Baumbach, qui jetait à pleines poignées ses chansons et chansonnettes d'étudiants. Pourtant, Griesebach écrit avec esprit, et Wolf, ainsi que Baumbach, ont parfois attrapé le ton du chant populaire. Geibel, Heyse, Greif, les Munichois versifiaient encore; avec eux versifiaient Scheffel, Storm, Fontane, Wildenbruch, Wilbrandt, les deux Suisses Keller et Meyer, et d'autres poètes de cette époque, comme Drannor et Frédéric Vischer, n'étaient pas méprisables.

Et cet autre, à peine quelques lignes plus bas :

Les livres de Stinde, *la Famille Buchholz* et *les Buchholz en Italie*, obtinrent un prodigieux succès et, à vrai dire, la figure de Mme Wilhelmine est amusante de vérité. Mais Freytag, Heyse, Storm, Raabe, Spielhagen, Auerbach étaient encore sur la brèche, et la littérature allemande pouvait à bon droit se glorifier de ses romanciers, puisqu'elle avait, outre ces glorieux vétérans, Franzos, Frenzel, Hopfen, Hans Hoffmann, Rodolphe

Lindau, Richard Voss, Fontane, les Suisse Keller et Meyer, le Styrien Rosegger, et deux femmes, Louise de François et Mme d'Ebner-Eschenbach.

Fontane, à la page suivante, est liquidé en 22 lignes, exactement. Puis vient, immédiatement après, cette phrase étonnante :

Deux Suisses, deux Zurichois, Keller et Meyer, ainsi que le Styrien Rosegger, sont supérieurs au Prussien Fontane.

Tout au long des pages fourmillent ces jugements sommaires. Un professeur distribue à gauche et à droite de bonnes et de mauvaises notes à dix siècles de littérature allemande. L'élève favori est, sans conteste, M. Hermann Sudermann pour qui M. Chuquet n'a que des éloges. Il lui consacre six pages, autant qu'à Grillparzer et à Heine !

Après tout, le directeur des excellentes *Feuilles d'Histoire* est peut-être dans le vrai. Les programmes de l'enseignement supérieur exigent probablement les nomenclatures fastidieuses. Il ne s'agit pas de faire *vivre* les différentes époques de l'histoire littéraire, il suffit de les ranger soigneusement munies d'étiquettes succinctes, comme des plantes desséchées entre les pages d'un herbier.

§

Die Legende des Baal-Schem. — M. Martin Buber s'est appliqué à l'étude du mysticisme hébraïque. Nous lui devons déjà une histoire de la secte des Chassidim, née en Podolie au dix-huitième siècle, qui subsiste encore aujourd'hui et dont le Rabbi Nachman fut le prophète. Aujourd'hui il nous raconte la légende de cette religion, livre très attachant où les récits de l'ancien Testament sont imprégnés d'un singulier mysticisme, né dans les steppes de Russie. Mais M. Martin Buber n'ignore rien non plus du mysticisme indou et des extatiques chrétiens. Sous le titre **Ekstatische Konfessionen**, il publie une anthologie des grands hallucinés de toutes les époques. Ces « morceaux choisis de l'extase » sont découpés dans le Mahabarata et dans Lao-tse aussi bien que dans Mme Guyon et dans Catherine Emmerich, en passant par Plotin, Valentin, Simon le Mage, Catherine de Sienne et sainte Thérèse. Une préface consacrée au mysticisme et de nombreuses indications biographiques complètent le volume qui, pour l'extase monacale en Allemagne, au treizième et au quatorzième siècle, est particulièrement complet.

Le domaine que s'est tracé M. Wilhelm von Scholz, dans ses **Deutsche Mystiker**, est plus restreint. Son petit volume est illustré de dix reproductions d'après des gravures de Durer, ce qui lui donne déjà une valeur inestimable. L'auteur analyse le mysticisme allemand, ses aspects, les problèmes qu'il soulève, et se

demande pour conclure quelle est sa valeur pour l'ensemble de l culture. Cette étude est d'un poète plutôt que d'un historien. Agré menté de nombreuses citations, elle est d'une lecture infiniment agréa ble.

§

Beitræge zur Geschichte der franzœsischen Literatur in Belgien. — Les Allemands nous répètent depuis quel ques années avec tant d'insistance que la Belgique est un pays ger manique que nous finirions peut-être par les croire si certains docu ments victorieux ne venaient pas parfois ruiner leur thèse. Un pro fesseur allemand, M. Hubert Effer, vient d'écrire un excellent peti travail qu'il qualifie modestement de *Contribution à une histoire d la littérature française en Belgique*. Nous y trouvons à la fois le ré sumé de l'histoire politique des Flandres, du Hainaut et du Brabant l'histoire littéraire de ces provinces pendant le Moyen âge et la Renais sance et un aperçu du mouvement littéraire au dix-neuvième siècle Si l'on parla toujours le français à la cour des comtes de Flandre notre langue ne commença à décroître qu'à l'époque où la Belgiqu n'eut plus de littérature (1600-1800). Chaque fois que naissait ur mouvement intellectuel, c'est en français qu'il trouvait son expression Ce n'est que durant les périodes de stérilité que le flamand reprenai le dessus. On peut du reste affirmer que dans toute l'ancienne Aus trasie les idiomes germaniques n'ont jamais été que la langue vul gaire, alors que le français fut toujours parlé aussi bien par la no blesse que par la bourgeoisie.

M. Effer, sans se laisser influencer par les criailleries pangerma nistes, a écrit en philologue impartial. Son précis de la littérature belge actuelle témoigne d'une connaissance profonde de ces écri vains qui, hors de France, font honneur aux lettres françaises.

Mme Erna Rehwoldt s'est appliquée à faire connaître en Allemagne l'un des plus illustres d'entre eux, Emile Verhaeren. L'an passé, elle avait déjà publié une excellente traduction des *Heures claires*. Dans un nouveau recueil de **Gedichte**, elle a fait un choix dans les pre mières œuvres du poète, *les Flamandes*, *les Moines*, *les Bords de la Route*, *les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*. Ses transpositions en vers serrent de très près les originaux et suivent assez exactement le rythme si particulier de Verhaeren. Pour les derniers recueils, Mme Rehwoldt avoue, avec trop de modestie, que son choix a été difficile, parce que certaines des pièces les plus importantes n'ont pas pu être rendues en allemand. Son talent de tra ductrice a échoué devant des difficultés insurmontables. Louons-la de cette franchise qui est un témoignage de probité littéraire. La per fection des poèmes que donne son anthologie nous console de la voir tellement écourtée.

Comme nous parlons de littérature belge, signalons pour finir un recueil de vers en dialecte arlonais. Il a pour auteur M. N. Walker, professeur à l'Athénée d'Arlon, qui s'est déjà fait connaître par des travaux en allemand sur les légendes de ce joli coin de la terre luxembourgeoise. **Hiérschtbliéder** (*Feuilles d'automne*), n'exagérons pas nos connaissances linguistiques, ne nous a été rendu accessible que grâce à l'aimable concours d'un jeune poète de la région. Car, quoi qu'on en dise, le luxembourgeois est une langue très différente du haut-allemand que certains pangermanistes voudraient voir introduire comme troisième langue officielle en Belgique. *Hémechtsleift* (*l'Amour du pays*) ne ressemble que de fort loin à *Heimatsliebe*, et qui est-ce qui vous dira que *eng Bés* (un baiser) veut dire *ein Kuss*. Mais M. Walker et ses amis arlonais ont raison de tenir à *ons Sprôch*, la langue maternelle,

Déi Sprôch, déi d'Mamm ons huôt geléihert,
Déi Sprôch, déi déif am Hierz mir drôn,

ainsi qu'il chante si joliment, dans l'une de ses chansons conçues sur le mode populaire.

Memento. — *Nord und Süd* (juin) consacre son article de tête à M. Paul Lindau, qui vient de fêter le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Il fut naguère le fondateur de cette revue et n'a pas cessé de s'y intéresser. Un beau portrait accompagne la notice de M. Alfred Klaar. Le même fascicule contient une étude de M. Karl Bleibtreu sur Napoléon dans la littérature, et des comptes rendus des récentes expositions de Berlin, avec de nombreuses illustrations.

Dans *Das literarische Echo* (15 mai), M. Carl Enders étudie l'écrivain rhénan W. Schmidtborn, lequel donne lui-même son autobiographie. M. Alfred Wien parle d'une femme de lettre d'origine danoise, Madeleine Thoresen, dont la belle-fille devint, en 1858, la femme d'Henrik Ibsen (1er juin). Nous reviendrons plus tard sur le fascicule de cette revue consacré spécialement à la littérature française.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Percy Lubbock : *Samuel Pepys*, 3 s. 6 d., Hodder and Stoughton. — E. Hallam Moorhouse : *Samuel Pepys, Administrator, Observer, Gossip*, 10 s. 6 d., Chapman and Hall. — Lacy Collison Morley : *Giuseppe Baretti and his Friends*, 12 s. 6 d., John Murray. — Frederic Manning : *Scenes and Portraits*, 6 s., John Murray. — F. R. M. Fursdon : *French and English Parallels*, 3 s., 6 d., Methuen. — George McLean Harper : *Charles Augustin Sainte-Beuve*, 6 s., Lippincott. — James Huneker : *The Egoists, a Book of Supermen*, 6 s., Werner Laurie. — H. Darbishire : *De Quincey's Literary Criticism*, 2 s. 6 d., Henry Frowde. — Ethel Colburn Mayne : *Enchanters of Men*, 10 s. 6 d., Methuen. — Memento.

De nombreux ouvrages permettent une étude facile des événements et des mœurs en Angleterre, pendant la seconde moitié du

XVII^e siècle. A part les *Memoirs* de Ludlow, les *Memorials* de Whitelocke et les *Mémoires* que le comte de Gramont dicta à son beau-frère Antoine Hamilton, on possède, sur la société de la Restauration, le précieux *Diary* de John Evelyn, et le *Diary*, plus fameux et plus étonnant encore, de Samuel Pepys. Fonctionnaire laborieux et actif en même temps qu'homme de plaisir, Pepys relata pendant plusieurs années, avec les plus menus détails, ses faits et gestes quotidiens, sans supposer probablement que le chiffre dont il se servait pour sa scabreuse rédaction serait quelque jour découvert, et que ces confessions seraient finalement imprimées pour l'édification et la joie de la postérité. Cette publication a jeté une lumière imprévue sur l'histoire et les mœurs de l'époque et elle a révélé une étude psychologique aussi surprenante que remarquable. Sans déguisement, sans réticences, Pepys note ses plus intimes sentiments, les faits du jour, le licencieux libertinage de la cour, ses opinions sur les hommes et les choses, les succès de sa carrière, ses occupations, ses pensées, ses vanités, ses fredaines, les incidents de sa vie domestique. Son journal commence le 1^er janvier 1660 et se continue jusqu'au 29 mai 1669, alors que l'état de sa vue ne lui permit plus d'écrire. On ignora pendant cent cinquante ans l'existence de ce manuscrit qui fut publié pour la première fois, en 1825, avec de considérables omissions par lord Braybrooke, après que le Rev. John Smith eut travaillé de douze à quatorze heures par jour, de 1819 à 1822, pour le déchiffrer. Une édition nouvelle, augmentée de nombreux passages, fut publiée en 1876 par les soins du Rev. Minors Bright, mais ce n'est qu'en 1893-96 que Mr H. B. Wheatley donna une édition complète du *Diary*. Encore dut-il omettre un certain nombre d'anecdotes par trop obscènes et que Pepys, lui-même, déguisait, malgré son écriture chiffrée, en français, en espagnol, en grec et en latin. Pour quelles mystérieuses raisons et dans quel but insoupçonné Samuel Pepys rédigea-t-il ce compromettant journal? Toutes les réponses se peuvent conjecturer, aucune n'est péremptoire, car il ne donne lui-même aucune explication. Quelle opinion se faire sur ce singulier personnage, et en quelle estime doit-on le tenir? C'est le problème qu'ont essayé, non sans succès, de résoudre Mr Percy Lubbock dans sa monographie biographique et critique de **Samuel Pepys** et Miss E. Hallam Moorhouse dans son copieux volume sur **Samuel Pepys, Administrator, Observer, Gossip**. Pendant sa vie, nous disent-ils, le public connut Pepys comme un zélé serviteur de l'Etat, un fonctionnaire intelligent et sérieux; après sa mort, son souvenir ne survécut qu'à l'Amirauté où chaque génération transmettait traditionnellement à la suivante que Samuel Pepys était un homme à qui le pays devait beaucoup; enfin, en 1826, tout cela fut jeté dans l'ombre par l'extraordinaire et éblouissant intérêt qu'offrait le contenu du

Diary. Les deux auteurs, lecteurs attentifs et bien informés, commentent et interprètent d heureuse façon le paradoxal et déconcertant personnage, et si, bien que son ouvrage soit moins volumineux, on préfère, pour sa mesure, sa précision, sa netteté, ses jugements subtils et sagaces, le livre de Mr Percy Lubbock, on ne lira pas sans profit les pages de Miss Moorhouse qui diagnostique avec clairvoyance les manifestations contradictoires du grave fonctionnaire et du frivole viveur. Il est extrêmement intéressant de suivre l'un et l'autre auteur dans cet examen de la personnalité ambiguë de Pepys et d'essayer de définir quelle fut, somme toute, la véritable identité de cet homme, qui sut mener la vie en partie double sans être un hypocrite ni un fanfaron de vice.

§

Un livre intéressant et bien fait est le volume de Mr Lacy Collison Morley sur **Giuseppe Baretti and his Friends**, — un livre qu'il était malaisé de faire bien, car il y faut une connaissance parfaite de deux langues et de deux pays. Car Marcantonio Giuseppe Baretti s'est créé deux réputations littéraires entièrement distinctes, en deux langues et en deux pays différents. Dans sa patrie, l'Italie, Baretti réussit à ridiculiser et à tuer la pastorale fade du XVIII^e^ siècle, à force d'attaques sarcastiques et satiriques auxquelles n'échappa pas même Goldoni. En Angleterre, il est connu comme l'auteur de charmantes relations de voyage écrites en anglais, du premier dictionnaire italien-anglais qui ait une réelle valeur et de divers autres ouvrages; la Society of Antiquaries l'avait admis au nombre de ses membres et il fut nommé aux fonctions de secrétaire étranger de la Royal Academy; il fut l'ami et le compagnon constant de Johnson, de Sir Josuah Reynolds, de Fanny Burney, de Garrick, du ménage Thrale, de Goldsmith, de Boswell, de Burke, etc., jouissant de l'affection des uns et de la haine des autres; il obtint un très vif succès avec son *Account of the Manners and Customs of Italy*, et son *Journey from London to Genoa, through England, Portugal Spain and France* (1770); une pension lui fut accordée sur la cassette royale, et c'est dans une église anglaise que ses amis, à sa mort, élevèrent un monument à sa mémoire. Pourtant, c'est en Italie que sa célébrité a survécu et une place relativement importante lui est réservée dans les manuels de littérature. Ces essais de naturalisation offrent un sujet d'études fort attachant, et, dans le cas de Baretti surtout, il est utile de comparer les tempéraments, la culture, toutes les mille différences qui separent l'Italien de l'Anglo-Saxon, et l'on peut conclure, somme toute, que chacun, malgré une apparente adaptation, demeure de son pays.

§

Dans l'avalanche de livres nouveaux qui nous viennent d'Angle-

terre, il faut accorder une attention spéciale aux **Scenes and Portraits** de Mr Frederic Manning. Le volume contient six parties, six conversations, qui rappellent à la fois la matière de Walter Savage Landor et d'Anatole France, avec le détachement de Walter Pater et un peu de l'ironique scepticisme de Renan. D'abord Merodach, roi d'Uruk pénètre avec sa cour dans un jardin qu'habite avec sa compagne un homme primitif nommé Adam; puis Euripide discute des dieux avec Socrate; trois patriciens romains, comme ceux du « Procurateur de Judée », s'entretiennent de Sénèque et de Néron et l'un d'eux relate une conversation qu'il eut à Corinthe avec Paul, le chef de la secte nouvelle des chrétiens ; saint François d'Assise se justifie auprès du pape; à San Casciano, Thomas Cromwell converse avec Niccolo Machiavelli; et, enfin, dans le paradis des désillusionnés, Renan et Léon XIII dissertent du socialisme et du christianisme quand on les interrompt pour leur apprendre que le cardinal Sarto est élu pape.

Quel que soit le personnage qu'il fasse parler, Mr Manning ne prêche aucune doctrine; comme Machiavelli l'a dit : pour renouveler les choses, il faut remonter à leurs origines, ce qui est aussi vrai pour la littérature que pour la vie, et Mr Manning part de la source originale pour renouveler sa pensée, sans éviter toutefois le contact d'influences contemporaines, pour la plupart françaises. Son imagination, sa curiosité amusée, son érudition lui donnent cette tournure d'esprit et cette originalité d'expression qui nous séduisent si particulièrement chez M. Remy de Gourmont.

§

Il y a, dans chaque langue, une série de locutions et de métaphores qu'il est à peu près impossible de traduire avec exactitude. Ce sont ces expressions spéciales, qu'on appelle gallicismes, anglicismes ou germanismes, suivant la langue, qui offrent des difficultés extrêmes non seulement pour le traducteur, mais pour quiconque veut connaître d'une façon pratique une langue étrangère. Après quelques autres, Mr F. R. M. Fursdon a recueilli, sous le titre de **French and English Parallels**, un grand nombre de ces métaphores et locutions, de ces maximes et proverbes dont il donne les parallèles. La collection est loin d'être complète, mais cet abrégé, fort bien fait, sera certainement très utile à consulter, et il le serait davantage si les index avaient été un peu plus développés. Dans une prochaine édition, le compilateur pourra remédier à ce défaut et corriger aussi certaines erreurs, comme « piqueur d'assiette » pour « pique-assiette ». Pourquoi, alors qu'il semble avoir éliminé toute expression argotique, laisser « elle est chouette, celle-là », et « blague dans le coin »? Il est inexact, certainement, de transcrire :

« mettre les quatre doigts et le pouce », par « he takes all he can lay his hands on », et « arrêts de rigueur » ne peut se traduire ni par « the fiat has gone forth », ni par « order of the day ». La partie des maximes et des expressions proverbiales est intéressante en ce sens que Mr Fursdon emprunte la plupart de ses exemples aux meilleurs auteurs français et qu'il leur oppose en parallèle d'autres exemples pris dans les meilleurs auteurs anglais ; les rapprochements qu'il obtient sont souvent curieux et piquants. Il faut souhaiter que Mr Fursdon continue ses trouvailles, améliore peu à peu son œuvre et la complète, car de tels volumes sont une précieuse ressource et d'un usage constant pour une foule de renseignements qu'on est fort en peine de trouver dans les dictionnaires.

§

Une maison d'édition de Philadelphie, J.-B. Lippincott Company, publie, sous la direction de Mr Alexander Jessup, une série de monographies sur les auteurs français les plus importants. Quatre volumes ont paru déjà : *Montaigne*, par Edouard Dowden, *Balzac*, par F. Brunetière, *Rabelais*, par Arthur Tilley, et tout récemment **Sainte-Beuve**, par Mr George Mclean Harper, professeur à la Princeton University. Un volume sur *George Sand*, par le professeur W. P. Trent, est en préparation. Pour son *Sainte-Beuve*, Mr Harper a fait usage des meilleurs matériaux disponibles actuellement et, en particulier, pour ce qui concerne la vie privée de son sujet, des volumineuses études et des documents publiés par M. Léon Séché ; il se montre en sympathie avec son auteur, dont il paraît connaître l'œuvre à fond et à qui il rend hommage par de très équitables jugements.

§

Quand il recueille ses articles pour les publier en volumes, Mr James Huneker se préoccupe de leur trouver un titre qui les caractérise d'ensemble. Il a appelé *Iconoclasts* un précédent volume traitant d'auteurs dramatiques, et celui-ci il l'intitule **The Egoists**, *a Book of Supermen*. Il y est question tour à tour de Stendhal et de Baudelaire, de Flaubert et d'Anatole France, de Huysmans et de Barrès, d'Ibsen et de Max Stirner ; il y a aussi trois études des « phases » de Nietzsche, et cinq études de « mystiques » : Hello, Blake, Francis Poictevin, Walter Pater et Retté. A propos de ce dernier, en admettant que, pour son récent avatar, il soit devenu mystique en attendant autre chose, il est évidemment excessif de le considérer comme un *superman ;* dire aussi que « sa place dans la poésie contemporaine est haute » est une opinion qui ne rencontre pas l'unanimité ; mais assurer que, « depuis Verlaine, il n'est pas d'autre poète possédant autant de charme, de verve et d'originalité », c'est une témérité

qui, pour n'être pas grotesque, ne peut s'excuser que par une incon cevable ignorance du mouvement poétique contemporain. Dans le autres chapitres, encore qu'on sente souvent que le critique ne tienn pas ses informations de première main, on rencontre maintes page intéressantes, avec des jugements exacts et des points de vue origi naux.

§

Thomas de Quincey est connu surtout par ses *Confessions d'u mangeur d'opium* et par son livre *De l'assassinat considéré comm un des Beaux-Arts*, excellemment traduit par M. André Fontainas Pourtant, plus que ses écrits purement imaginatifs, l'œuvre critiqu de Thomas de Quincey révèle complètement son génie aux multiple aspects ; elle a une valeur intrinsèque plus grande dans sa sincérité sa finesse et sa *puissance*, pour employer un mot que de Quincey lui même appliqua à la plus haute fonction de la littérature. Son expé rience, son vaste savoir, son subtil intellect et sa rare imagination lu permettraient d'aborder la critique aussi bien équipé que les meilleur de son temps. On en jugera en feuilletant les extraits réunis dan un petit volume : **De Quincey's Literary Criticism**, pa Mr H. Darbishire, qui a préfacé son excellent choix d'une introduc tion qu'il faut lire. Les extraits proviennent de la seconde édition de œuvres de de Quincey publiées en quinze volumes en 1862 et 1863 d'un certain nombre de magazines, avec référence à la publicatio originale et à l'édition des œuvres de de Quincey par David Masson en 14 volumes, 1889-90.

§

C'est une heureuse inspiration qu'eut Miss Ethel Colburn Mayn de rassembler cette collection de charmeuses d'hommes, **Enchan tersof Men**, qu'elle aurait pu appeler aussi en sous-titre : « Etud de Magie Féminine ». Les charmeuses sont groupées en « maîtresses d souverains » : Diane de Poitiers, Bianca Capello, Gabrielle d'Estrées Marie Mancini, Lola Montez ; en « courtisanes » : Tullia d'Aragona Ninon de Lenclos, Sophie Arnould, Jeanne du Barry ; en « dames d sang royal » : Henriette d'Orléans, Marie-Antoinette, la duchesse d Berry, Pauline Borghèse, la comtesse d'Albany ; les « étoiles » du théâtre : Adrienne Lecouvreur, Malibran, Giulia Grisi, Marie Ta glioni, Jenny Lind ; les « égéries » : la comtesse Guiccioli, Mme Hans ka, Mathilde Mirat, Adah Isaacs Menken. A part la dernière, ces hon nestes personnes, ces fascinantes donneuses d'amour, sont des « fo reign ladies », et, comme le rapporte l'auteur, « that makes a tremen dous difference ». Non pas que les dames de ce genre manquent dan les fastes britanniques ; au contraire, elles y pullulent, et, avec c livre, les Anglais sauront qu'ils n'ont pas le monopole de ces « en

chanteresses ». Mieux que beaucoup d'ouvrages semblables, celui-ci se lit fort agréablement; il est spirituellement rédigé, et le choix des anecdotes et des petits scandales y est très habilement fait.

Memento. — A la suite des deux pièces d'Oscar Wilde, il vient de paraître, dans la Tauchnitz Edition, sept nouveaux ouvrages : *Catherine's Child*, par Mrs Henry de la Pasture ; *Dead Men tell no tales*, un récit d'aventures de E. W. Hornung ; *Kingsmead*, un roman qui se déroule dans la haute société anglaise, par la Baronne von Hutten ; *Idolatry*, une histoire anglo-hindoue, par Alice Perrin ; *Little People*, un récit tour à tour humouristique et poignant, par Richard Whiteing; *Wroth*, un roman où revit l'Angleterre d'autrefois (2 vol.), par Agnes et Egerton Castle, et enfin *Barbary Sheep*, la dernière œuvre de Robert Hichens. (Librairie Galignani, Paris).

Les derniers fascicules du *Bibelot* contiennent *Poems in prose from Baudelaire*, traduits par Arthur Symons, *The Fire of Prometheus*, par Henry W. Nevinson, *Translation from Heine*, par James Thomson, et *Notes on Poems and Reviews*, par Algernon Charles Swinburne. Chacune de ces jolies réimpressions est préfacée d'un court essai, qui sert d'utile commentaire pour la lecture (Brentano, Paris).

Le numéro de juin de *The Atlantic Monthly* donne d'intéressants articles : *Some Faults of American Men*, par Anna H. Rogers, *My French Schooldays*, par Laura L. Portor, *An American Holiday*, par William Orr, *The novelist's Allegory*, par John Galsworthy, *The Meaning of Venise*, par William Roscoe Thayer, etc.

The Cornhill Magazine, de juillet, publie un beau poème, *Mother and Child*, par Laurence Binyon, *Vicarious charities, a dialogue*, par Mary Cholmondeley, *The Lady of the Manor*, par Katharine Tynan, *The Oldest of Horticultural Societies*, par Frédéric Boyle, et la première partie d'un nouveau roman, *The Osbornes*, par E. F. Benson.

Avec un roman complet, *Thérèse*, par Helen Talbot Kummer, *The Smart Set* contient une quinzaine de nouvelles, des vers, une pièce en un acte, une nouvelle d'Emile Bergerat en français, etc.

Dans le *World's Work*, après les commentaires sur les événements courants, viennent des articles sur la Constitution Sud-Africaine, sur la situation en France, sur les assurances contre les accidents, sur l'élargissement du Canal de Suez, sur la respiration des plantes, sur la grande foire aux chevaux du Westmoreland, des récits de chasse au lion dans le centre de l'Afrique et de chasse aux plantes en Chine et en Mandchourie, et la suite du roman *The Knock on the door*, par Mr Robert Hichens :

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Gabriel d'Annunzio: *Phèdre*, Trèves, Milan. — Note sur le théâtre italien contemporain. — Memento.

L'édition ornée de fières images épiques, qui porte à travers le monde la dernière vision tragique de M. Gabriel d'Annunzio, semble devoir révéler immédiatement au lecteur que l'évocation de la ma l-

heureuse Crétoise, femme de Thésée, n'est pas tout à fait celle de notre littérature classique. Des chevaux et des flammes, la grande dédicace marine « à Talassia », l'épigraphe énigmatique tirée des paroles mêmes de Phèdre : « Qui dompta le feu avec le feu ? qui éteignit le flambeau avec le flambeau ? qui blessa l'arc avec l'arc ? » nous font pressentir le drame enflammé qui se déroulera dans l'âme de l'héroïne antique. Le poète moderne l'a évoquée ainsi, toute ardente dans son indomptable fièvre sensuelle, tourmentée dans sa chair comme une flamme dans le vent, et tendue comme un arc qui se brisera dès que le trait sera lancé.

C'est Aphrodite qui mène la tragédie. C'est elle qui veut que tout s'accomplisse dans le feu et dans la mort, ainsi que nous le voyons dans l'œuvre d'Euripide.

M. d'Annunzio ne fait pas parler la bruyante Vénus. Elle n'est même pas devant le palais de Trézène, debout sur son socle, à côté de la rivale symbolique éternelle, la chaste Diane. On la voit, mais extériorisée par l'imagination excitée de Phèdre, on la voit comme une ombre implacable, contre laquelle l'amoureuse damnée crie toute sa haine, envoie sa terrible imprécation :

> Déesse, que veux-tu donc de Phèdre ? O dure
> bête fauve, avec ton front bas
> sculpté sous l'or pesant,
> déprédatrice affamée de moi,
> avec ta bouche sur ton menton invincible
> chaude comme la bave de la mer
> qui te jeta entre les hommes.

Elle l'appelle : « ô Concubine de l'Imberbe » et lui rappelle la « tache du baiser sur le cou fort comme le cou de la cavale thessalienne, et remplie de joug comme de vin, et enveloppée de chair comme d'incendie ». Et elle la défie : « Si tu me regardes je te regarde, si tu t'approches je m'approche, désespérée par la volonté de combattre. » Aphrodite n'aura cure de l'imprécation sacrilège. Elle mènera son combat, elle poussera tous, agonistes et chœurs, à lui obéir aveuglément, inconsciemment, jusqu'à la catastrophe triomphale.

Toute la grande fable hellénique, orphique et crétoise, palpite dans la tragédie, l'enveloppe comme dans une intense atmosphère musicale, une atmosphère d'évocation, de rappels, de souvenance mystérieuse, dans laquelle se meut, se débat et s'abat l'ardente fille de Pasiphaë amoureuse d'Hippolyte.

La fureur, la sève bestiale, jaillissant dans le sexe maternel, apaisant la monstrueuse luxure de la fille du Soleil et de l'Océanide, agite les membres douloureux de la jeune femme. Phèdre n'est plus la blonde souffrante éprise de sagesse, qui, dans la tragédie d'Euripide, répond par des maximes sévères et nobles aux sollicitations de la trop

zélée nourrice. Par ces maximes elle lui reproche de l'avoir encouragée dans l'amour fatal, et d'en avoir fait l'aveu à Hippolyte. Racine, tout en enlevant à la belle affabulation de la tragédie antique la vigueur mâle et la puissance de raccourcis psychologiques qui rendent *l'Hippolyte* une des moins faibles des tragédies du trop pathétique Euripide, Racine n'a pas conçu Phèdre autrement que celui-ci et que le rhéteur Sénèque. Tandis que d'Annunzio voit autre chose. Il voit dans l'héroïne luxurieuse l'être qui résume en lui la fatalité farouche de toute l'Hellade, la fatalité double du sexe et du sang, celle qui répandit le sang de Clytemnestre et aveugla Œdipe. Et la créature de luxure est évoquée au milieu des orages du feu, qui embrase le navire sur lequel les cadavres des héros tombés aux sept portes de Thèbes attendaient leur sépulture, et au milieu des hennissements des chevaux fous qui passionnent l'ardent Hippolyte et l'entraînent vers la mort. M. Hugo von Hoffmannstal a vu Elektre tordue dans un semblable orage de tous les sens. La conception moderne psychologique de la luxure se révèle par quelques grands poètes en images de feu. La tragédie de d'Annunzio est toute une image de feu, dont les flammes souples et immenses prennent des formes chevalines, et les crépitements sont de formidables hennissements.

Phèdre n'est donc plus la jeune femme fatiguée, lasse de trop aimer, d'Euripide et de Racine. C'est la femme qui aime et qui convoite brusquement, sans se lasser, toute brûlante de la fièvre même de sa mère cachée dans les flancs faux de la génisse palpitant sous le choc amoureux du taureau. Ce souvenir hante l'esprit de Phèdre. « Ah, ma mère, crie-t-elle, quelle image terrible tu as demandée à l'art d'un mortel, sans trembler! » Et c'est la fureur bestiale de sa mère qui l'animera lorsqu'elle se précipitera contre l'esclave thébaine cassandrienne envoyée à Hippolyte, à laquelle elle propose la triple énigme : « Qui dompta le feu avec le feu?... », pour ensuite la tuer de sa longue épingle, par jalousie. C'est la même fureur qui la fera se courber sur l'adolescent endormi, lui fera soulever les bras, la tête, pour l'embrasser sur la bouche, ardemment. Et Hippolyte, furieux, le lui rappellera :

> Avec quelle bouche m'as-tu étouffé ?
> De quelle honte m'as-tu souillé, ô Crétoise ?
> Ce ne fut pas un baiser de mère, le tien.
> . . . . . .
> Tu as la honte dans les yeux, le mal
> néfaste sur la joue,
> fille de Pasiphaë.

Hippolyte ne tue pas l'épouse de son père, il n'abaisse pas la hache meurtrière que sa fureur avait levée contre la femme. Il part, mais pour ne plus revenir. Car à Thésée, qui l'a vu s'éloigner furibond

sur son char, Phèdre dit le mensonge créé par sa haine féminine, et Thésée, comme dans la fable antique, invoque sur son fils le châtiment que Poséidon doit lui accorder.

Et lorsque Hippolyte est mort, la grande et sombre flamme de l'amour luxurieux s'éteint dans la chair de Phèdre, et une pâle clarté l'enveloppe toute. Elle vient, comme dans la tragédie de Racine, proclamer l'innocence de l'adolescent. Mais elle n'est plus la femme qui s'excuse et se traîne sans noblesse ni lyrisme :

> C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux....
> Osai jeter un œil profane, incestueux.

Elle n'a jamais eu honte de sa passion. Elle l'a soignée au contraire avec ardeur, la sachant mortelle. Elle l'a regardée comme « l'abîme qui s'ouvre parfois dans une plaie divine ». Maintenant qu'elle est « grande et libre », après l'holocauste de l'innocent, elle ne redoute point Thésée. Elle fait son aveu avec une joie de déesse que nul ni rien ne peut blesser, et dit à Thésée :

> Si déjà je n'étais pas exsangue et tu pouvais
> m'éteindre, ce n'est pas la pointe de ton épée
> qui découvrirait mes paupières
> fermées sur mon mystère.

Elle rappelle, hautaine, ses grandes souffrances, qui l'ont purifiée. Pâle, presque déjà immatérielle, elle invoque de la déesse chère au mort, de la chaste Artémis, la vengeance inéluctable. Un rayon de lune, une flèche livide la blesse, et elle tombe sur le corps de l'adolescent en souriant aux étoiles :

> Elle vous sourit,
> ô étoiles, sur l'entrée de la Nuit,
> Phèdre l'inoubliable.

Cette mort est plus belle, certes, que le suicide par la pendaison ou par le poison, songés par Euripide et par Racine. Et avant de mourir, elle renouvelle son imprécation contre Aphrodite. Car c'est Aphrodite le personnage principal de la tragédie, l'aspect du Destin, « Vénus tout entière attachée à sa proie », comme dit Racine, la « déesse que nous haïssons le plus, nous tous qui chérissons la virginité », comme dit Diane dans Euripide.

Dans l'*Hippolyte* grec, l'adolescent était au centre de l'action. Il était l'admirable éphèbe, amoureux de chasses et de combats, qui offrait à Diane des offrandes de proies sanglantes, et apparaissait lui-même dans toute la tragédie comme une merveilleuse offrande printanière. Dans *Phèdre*, de Racine, c'est la mélancolique femme qui domine, la faible femme éprise d'un amour qu'elle n'est pas digne de supporter. D'Annunzio s'est rapproché plutôt du modèle anti-

ue, par la mâle vigueur de ses héros, mais dans sa tragédie les eux personnages dominent également. Il les représente avec la même puissance de relief et d'émotion, et il les entoure de l'atmosphère totale du mythe d'où ils naquirent, ce qui nous est révélé dès a première scène de l'œuvre, où se lamentent les mères des héros ombés à Thèbes, autour d'Ethra (qui veut dire : Sérénité), la mère le Thésée, chérie par le poète comme la contrepartie idéale de Phèdre, comme la voix insupportable parce qu'immuable du sort antique : a « norme » contre laquelle Phèdre livre son âpre combat romantique. Et autour de toutes les créatures il y a la puissance toute musicale de l'aède créé par Phèdre. Car la grande amoureuse livrée à sa passion incomparable sait être sacrée comme une déesse, a conscience de la force qu'elle représente dans la nature, et joue son rôle de grande inspiratrice offrant la lyre au messager, le créant poète. L'aède, sa créature, l'aime, et il est le seul qu'elle croit digne d'assister à sa catastrophe, présider à sa transfiguration devant la mort et dans la mort.

Les épisodes multiples racontés par les personnages sont du plus haut lyrisme. Le public italien en a été profondément remué, comme le public athénien le fut peut-être par le récit d'Hippolyte s'élançant sur ses coursiers. Dans un *Rerum insignium index*, le poète a indiqué lui-même ces épisodes : la mort de Capanée, la danse d'Hélène nue devant l'autel rouge de l'holocauste des éphèbes, le cadavre couronné, etc.

Les critiques théâtraux ont beaucoup discuté cette tragédie, au point de vue, disent-ils, théâtral. Les critiques théâtraux sont en général, en Italie comme en France, une engeance déplorable, sorte d'intermédiaires souvent intéressés et trop souvent inintelligents, entre les créateurs et le public. Ce sont, pour la plupart, des dramaturges ratés, comme tout autre critique est presque toujours un créateur raté dans le genre qu'il s'octroie le droit d'apprécier et de classifier. Je ne sais si l'œuvre de M. d'Annunzio est « théâtrale ». Cela est trop relatif toujours pour qu'on s'y intéresse. Malgré ses excès et ses défauts de proportions, de lyrisme même, dont je n'ai pas parlé dans cette trop rapide chronique, elle est à coup sûr très belle.

§

La puissance de l'œuvre de M. d'Annunzio, œuvre que les auteurs italiens n'ont pas su exécuter et que les publics milanais et romains n'ont pas su apprécier, a ceci de commun avec les autres œuvres du poète que son rayonnement esthétique est à peu près nul dans l'esprit littéraire national. Quant au public romain, il ne faut plus oublier que c'est celui qui a hurlé d'incompréhension devant le *Pelléas* de Debussy. Mais il certain que M. d'Annunzio demeure comme un

grand solitaire. On chercherait en vain aujourd'hui, en Italie, ses épigones ou même ses admirateurs conscients et féconds. On les trouverait ailleurs, en deçà des Alpes, en France ou en Allemagne. La grande vision hellénique, toute modernement profonde, d'un autre grand poète, M. Pascoli, ne se retrouve pas non plus dans l'innombrable littérature que les aînés et les jeunes déversent sur le marché, impitoyablement.

Dans le pays où M. d'Annunzio a « composé » harmonieusement sa laborieuse retraite, à Florence, d'où il lance sur le monde les grandes proclamations esthétiques représentées par chacune de ses œuvres, avec tous leurs défauts, leurs inégalités, leur formidable pathos, un esprit des plus pamphlétaires, sous des apparences diverses, philosophiques, morales, artistiques, s'efforce de donner une consistance à de vagues talents, plus bruyants que réels, qui cherchent dans le bruit l'affirmation de leur pauvre force. De Florence aussi sont parties d'autres œuvres, dues à M. Sem Benelli, où l'on peut remarquer un effort vers le théâtre poétique, avec des emprunts faits à certains aspects de la vie de Florence pendant la Renaissance. Mais M. Sem Benelli écrit des drames en vers qui, loin d'être des « tragédies », ne sont que des « drames historiques » où le manque de souci esthétique ou profondément psychologique nous ramène en plein XIX^e^ siècle, en pleine éclosion romantique. Le théâtre de d'Annunzio reste isolé. Ce poète demeure le plus grand poète tragique vivant des pays méditerranéens. Et si l'on en excepte, en Italie, le beau poème tragique de M. E.-A. Butti, *le Château du Rêve*, sur lequel je reviendrai, et les nobles tentatives en prose de M. Enrico Corradini, on chercherait vainement dans tout le théâtre italien un écrivain qui sente une ferveur de la création tragique comparable, à quelque point de vue que ce fût, à celle de d'Annunzio.

Le théâtre de M. Tommaso Monicelli, qui résume des idées généreuses et émouvantes, est certes très important. Un autre jeune dramaturge, M. Guido Treves, qui est à la tête de la célèbre maison d'édition, a donné dernièrement avec *les Passagers*, parus en librairie chez l'éditeur Ricciardi de Naples, un drame psychologique assez intéressant, dont la catastrophe rappelle la navrante Anna Karénine. Mais le public, qui acclame en même temps la pièce réaliste, brutale et très insuffisante, *Assunta Spina*, de M. Salvatore di Giacomo, et la pièce en vers, *le Souper des Railleries*, de M. Sem Benelli, nous renseigne bien mal sur ses tendances.

Dans l'attente d'une orientation précise de la volonté générale, M. d'Annunzio écrit ses tragédies. Et après *la Nave*, tragédie particulièrement italienne, il nous donne *Phèdre*, tragédie totale du monde hellénique. Dans la crise du théâtre contemporain italien ou français, tandis que l'esprit et la copie de la banalité quotidienne,

mis au service d'innombrables situations scéniques et de nulle idée, enrichissent nos « faiseurs de pièces », l'effort tragique du poète italien réjouit tous ceux qui songent à un théâtre nouveau, vraiment, hautement poétique.

§

Memento. — Une partie des œuvres de jeunesse de Gabriel d'Annunzio, éditées par un éditeur qui fit une faillite retentissante il y a quelque quinze ans, se trouve tombée dans le domaine public. De fort mauvaises réimpressions de ces œuvres circulent en Italie en ce moment, sans le consentement de l'auteur, lancées par des éditeurs peu scrupuleux. C'est la traduction française d'un de ces volumes qui a paru dernièrement à Paris, sous le titre : *Terre Vierge.*

T. Ubertis (Térésah) : *Il libro di Titania*, R. Ricciardi, Naples.— Amalia Guglielminetti : *La Seduzione*, Lattes, Turin.— A. Anile : *La croce e le rose*, R. Ricciardi, Naples. — Luigi Siciliani : *Poesie per ridere*, Quintieri, Milan. — G. B. Menegazzi : *Malinconia*, Drucker, Padoue.— Emilio Agostini : *Venti Salmastri*, « Riviera Ligure », Oneglia.— Ugo Frittelli : *Ritmi*, S. T. E. Cooperativa, Florence.

Luciano Zuccoli : *Farfui*, Treves, Milan.— Giulio de Frenzi : *Il lucignolo dell'Ideale*, R. Ricciardi, Naples.

Ettore Romagnoli : *Le commedie di Aristofane*, Bocca, Turin.— M. Kerbaker : *Il carretto di argilla*, drame indien de Çûdraka, Fraioli, Arpino.

E. Cocchia : *Saggi filologici*, L. Pierro, Naples. — Antonio Labriola : *Socrate*, Laterza, Bari. — G. A. Borgese : *La Nuova Germania*, Bocca, Turin.— Ardengo Soffici : *Ignoto Toscano*, Seeber, Florence.

Ferdinando Neri : *Il trionfo della Morte e il ciclo dei Novissimi*, Loescher, Turin.— Paolo Mantegazza : *Bibbia della Speranza*, S. T. E. N., Turin.

RICCIOTTO CANUDO.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages.

Robert Dubois-Corneau : *Le Comte de Provence à Brunoy (1774-1791)*; Schemit. 25 »

H.-Gaston Duchesne : *Le Château de Bagatelle, 1715-1908*; Schemit. 12 »

André Hallays : *Avignon et le Comtat Venaissin*; Plon. 4 »

Marcel Lami : *Terres d'Aventures*; L. Michaud. 3 50

Abbé Jean Gaston ; *Le Couvent des Bénédictines Anglaises du Champ de l'Alouette*; Champion. » »

Bibliographie

Marius Audin : *Bibliographie iconographique du Lyonnais, I. Portraits*; Lyon, Imprim. A. Rey. » »

Esotérisme

Alber : *De l'Illusion* ; Bloud. » 60

Histoire

Raoul Arnaud : *Le Fils de Fréron (1754-1802)*; Perrin. 5 »

Gustave Bord : *La Conspiration révolutionnaire de 1789*; Biblioth. d'Histoire moderne. 7 50

A.-G. Drangar : *La Bulgarie sous le*

Prince Ferdinand, 1887-1908; Bruxelles, Ad. Mertens. » »

Victor du Bled : *La Société française du XVI^e au XX^e. Id.;* Perrin. 3 50

H.-A.-L. Fisher ; *Le Bonapartisme,* trad. de l'anglais par H. Duncan ; Plon. 3 50

Lamothe-Langon : *Souvenirs de M^lle Duthé, de l'Opéra, 1748-1830,* intr. de P. Ginisty, Michaud. 3 50

Frédéric Loliée : *Frère d'Empereur. Le Duc de Morny et la Société du second Empire;* Emile-Paul. 7 50

Charles Maurras : *Enquête sur la Monarchie, 1900-1909 ;* Nouv. librairie nationale. » »

Emile Ollivier : *L'Empire libéral, XIV. La Guerre ;* Garnier. » »

Vicomte de Reiset : *Belles du Vieux Temps;* Emile-Paul. 5 »

Albert Savine : *Les Déportés de Fructidor. Journal d'Ange Pitou ;* L. Michaud. 1 50

Littérature

Aurel : *Voici la Femme ;* Sansot. 3 50

Léon Bloy : *L'Invendable, pour faire suite au « Mendiant ingrat », à « Mon Journal », et à « Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne » (1904-1907);* « Mercure de France ». 3 50

M^me Pierre de Bouchaud : *Nuits ;* Blaizot. » »

Thomas Carlyle : *Nouveaux essais choisis de critique et de morale,* trad. de l'anglais par Ed. Barthèlemy ; « Mercure de France ». 3 50

Georges Duval : *Londres au temps de Shakespeare ;* Flammarion. 3 50

Ernest Gaubert et Jules Véran : *Anthologie de l'Amour provençal ;* Morceaux choisis accomp. de notices biographiques et d'un essai de bibliographie. Préface de J. Anglade ; « Mercure de France ». 3 50

La Mésangère : *Les Petits mémoires de Paris ;* Dorbon. 2 »

Maurice Paléologue : *Dante, essai sur son caractère et son génie ;* Plon. 3 50

Marc Stéphane : *Aphorismes, boutades et propos subversifs ;* « Cabinet du Pamphlétaire ». » »

Louis Thomas : *L'Esprit de Monsieur de Talleyrand ;* Dorbon aîné. 10 »

Jeanne de Vietinghoff : *Impressions d'âme ;* Fischbacher. 3 50

Musique

Henri Lichtenberger : *Wagner ;* Alcan. 3 50

Philosophie

Frédéric Nietzsche : *Ecce Homo,* suivi de *Poésies,* trad. par Henri Albert ; « Mercure de France ». 3 50

Arthur Schopenhauer : *Métaphysique et Esthétique,* trad. française de Auguste Dietrich ; Alcan. 2 50

Poésie

Louis Alibert : *Le Jardin des Hespérides ;* « Chroniqueur de Paris ». 3 50

Sylvain Bonmariage : *Poèmes ;* Soc. fr. d'éd. 3 50

Paul Castiaux : *La Joie Vagabonde ;* « Mercure de France ». 3 50

Lucien Dauven : *Les Rimes de la Pensée libre ;* Messein. 3 50

E. Deligeorges : *Rythmes du Rêve et de la Mort ;* Messein. 3 50

Jacques Dyssord : *Le Dernier Chant de l'Intermezzo ;* B. Grasset. 3 50

Henry de Fleurigny : *La Course aux Chimères ;* Ollendorff. 3 50

Elsa Koeberlé : *Décors et Chants,* frontisp. de Maurice Denis, « Mercure de France ». 3 »

André Martin : *Les Vaines Promesses ;* Les Publications encyclopédiques. » »

Marcel Mirtil : *L'Orangerie ;* Weimar, Borkmann. » »

Alfred Mortier : *Le Temple sans Idoles ;* « Mercure de France ». 3 50

Georges Rens : *L'Homme en Noir ;* monodrame en vers ; « Belgique art. et littér. » » »

Ernest Reynaud : *Fleurs fanées ;* Soc. française d'impr. et de libr. » »

Louis Stello : *Vers toi ;* Sansot. 3 50

Publications d'Art

Marguerite Hein : *A l'Ecole de Goya,* ouvr. orné de 33 reprod. des *Caprices* de Goya ; Sansot. 6 »

G. Normandy : *Le Nu à l'Eglise, au Théâtre et dans la Rue ;* En vente chez l'auteur, 59, rue du Rocher. 3 50

Charles Porée : *L'Abbaye de Vézelay ;* Laurens. » »

Reynolds : *Discours sur la Peinture, Lettres au flâneur, suivies des Voyages Pittoresques ;* trad. de Louis Dimier ; Laurens. 12 »

Questions coloniales

an Ajalbert : *Les Destinées de l'Indo-Chine ;* Michaud. 3 50

Questions militaires

harles Humbert : *La Flotte Fantôme ;* Tallandier. 3 50

énéral Albert Pollio : *Waterloo. 1815 ;* trad. de l'italien par le Général Goiran ; Lavauzelle. » »

Questions religieuses

éon Tolstoï : *Œuvres complètes. XX. Critique de Théologie dogmatique, 1879-1881,* trad. de J.-W. Bienstock ; Stock. 3 50

Roman

André Billy : *La Dérive ;* Michaud. 3 50

Albert Boissière : *L'Homme sans figure ;* Laffitte. 3 50

Mme Pierre de Bouchaud ; *Francis Davier ;* Ollendorff. 3 50

Adolphe Darvant : *Les Confidences de Souricette, Dame d'honneur de l'Impératrice ;* Fasquelle. 3 50

Louis Delzons : *Les Mascran ;* Calmann-Lévy. 3 50

Louis Dumur : *Les Trois Demoiselles du Père Maire ;* ill. de Gustave Wendt ; « Mercure de France ». 3 50

Tony Féroë : *A parte ;* Paclot, 3 50

René Fraudet : *Tu seras Roi !* Libr. des « Annales ». 3 50

Paul Ginisty : *Francine, actrice de Drame ;* Fasquelle. 3 50

Paul Guitet-Vauquelin : *Province lointaine ;* Messein. 3 50

Alexandre Hérenger : *Miss Florence ;* Sansot. 1 »

Abel Hermant : *Les Confidences d'une Biche, 1859-1871 ;* Lemerre. 3 50

Elsa d'Esterre Keeling : *Trois sœurs,* trad. de l'anglais par Florence O'Noll ; Hachette. 1 »

A. Kurz : *Sous leur masque ;* Soc. d'édition et publication parisienne. 2 »

G. Lechartier : *Le Vaisseau de Plomb ;* Plon. 3 50

Charles-Edouard Lévy : *Le Médecin ;* Fasquelle. 3 50

Pierre Lièvre : *Le Roman sournois ;* Stock. 1 »

François-Guillaume de Maigret : *Selon que votre humeur ;* B. Grasset. 3 50

H. Malo : *Les Surprises du Bachelier Petruccio,* « Mercure de France ». 3 50

Charles Pettit : *Pétale de Rose et quelques Bonzes ;* Calmann-Lévy. 3 50

J.-H. Rosny : *Nymphée ;* Soc. française d'impr. et de libr. 3 50

Comte A. de Saint-Aulaire : *Un étrange divorce ;* Perrin. 3 50

Hélène Vacaresco : *Amor Vinci ;* Plon. 3 50

Sciences

Dr H. Lavrand : *Rééducation physique et psychique ;* Bloud. » 60

Dr Gustave Le Bon : *L'Evolution de la Matière ;* Flammarion. 3 50

Perceval Lowell : *Mars et ses Canaux ; ses conditions de Vie,* trad. de l'anglais par Marcel Moye, 64 fig. ; « Mercure de France. » 5 »

Edmond Picard : *Gustave Le Bon et son Œuvre,* portrait et autographe (Collection « les Hommes et les Idées ») ; « Mercure de France ». » 75

Sociologie

James Guillaume : *Etudes révolutionnaires, 2e série ;* Stock. 3 50

D. Gurnaud : *L'Ecole et la Famille ;* Perrin. 3 50

Maurice Lange : *La Bruyère, critique des conditions et des institutions sociales ;* Hachette. » »

Léon Tolstoï : *Ultimes Paroles,* trad. par E. Halpérine-Kaminsky ; Soc. d'éditions et publ. parisiennes. 3 50

Georges Valois : *La Monarchie et la Classe ouvrière ,* Nouvelle libr. Nationale. 3 50

Sport

Capitaine N*** : *L'Avenir de l'Escrime française ;* Plon. » »

Théâtre

Robert Dreyfus : *Petite histoire de La Revue de fin d'année ;* Fasquelle. 3 50

F.-T. Marinetti : *Poupées Electriques,* drame, avec une Préface sur le Futurisme ; Sansot. 3 50

ÉCHOS

Une mésaventure de M. Jean Royère. Epilogue. — Prix littéraires. — Une lettre de M. Maurice du Plessys. — Le Monument Charles Guérin.— Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une mésaventure de M. Jean Royère. Epilogue. *La Phalange* publie, dans son numéro du 20 juin 1909, la lettre suivante :

Paris, le 8 mai 1909.
A Monsieur le Directeur de *la Phalange*.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de réclamer de votre équité l'insertion de la présente lettre dans le plus prochain numéro de *la Phalange*, à la même place et en mêmes caractères qu'un article de M. Jean Royère, intitulé : *Une mésaventure des « Poètes d'Aujourd'hui »*, paru dans votre numéro du 20 février dernier.

Répondant à une imputation calomnieuse tenue publiquement par M. Jean Royère à l'égard de l'ouvrage de MM. Ad. Van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui* (nouvelle édition en deux volumes, décembre 1908), j'ai publié dans le *Mercure de France* du 1er février dernier la lettre suivante :

UNE MÉSAVENTURE DE M. JEAN ROYÈRE.

Paris, le 20 janvier 1909.

Cher monsieur Vallette,

Me voici obligé de vous demander l'hospitalité pour une lettre au sujet des Poètes d'Aujourd'hui.

La revue Vers et Prose *tenait hier soir mardi, 19 janvier, sa réunion hebdomadaire, spécialement organisée en l'honneur du poète Saint-Pol-Roux. Il y avait là des poètes, des écrivains, des artistes, quelques comédiennes, une assemblée particulièrement nombreuse, particulièrement lettrée, aussi. Mlle Cœcilia Vellini venait de lire, dans un exemplaire des* Poètes d'Aujourd'hui, *des poèmes de MM. Saint-Pol-Roux et Jean Moréas. M. Jean Royère, directeur de* la Phalange *et grand admirateur de M. Francis Vielé-Griffin, prit alors devers lui le tome II de l'ouvrage. Il le feuilleta un instant, puis, se levant, et le silence rétabli :*

« Je vais vous lire, dit-il, un poème de Vielé-Griffin qui est de Verhaeren, ou plutôt un poème de Verhaeren qu'on a attribué dans ce recueil à Vielé-Griffin. »

Et M. Jean Royère lut à l'assistance le poème ayant pour titre l'Automne, *qu'on trouve à la page 355 du tome II des* Poètes d'Aujourd'hui, *au choix Vielé-Griffin.*

Il paraît que notre « erreur » provoqua un amusement fou. Le ton d'assurance heureuse — et de mépris — de M. Jean Royère en la signalant était tel, à ce qu'on m'a rapporté, qu'il enleva la salle. Tous applaudirent le poème comme étant de M. Emile Verhaeren, et je passai personnellement, *— mon ami Van Bever échappant à ce haro, — un fichu quart d'heure, comme on dit.*

On ne s'est pourtant pas amusé autant qu'on l'aurait pu. En voici la preuve :

Le poème intitulé l'Automne, *page 355 du tome II des* Poètes d'aujourd'hui *(choix Vielé-Griffin),* INCRIMINÉ PAR M. JEAN ROYÈRE COMME ÉTANT DE M. EMILE VERHAEREN, *est extrait du volume de M. Francis Vielé-Griffin :* la Clarté de Vie, *où on le trouve à la page 55. Il figurait déjà dans la première édition des* Poètes d'Aujourd'hui *(page 399), au choix de ce poète.*

Que M. Jean Royère apprenne à tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.

Votre dévoué,

PAUL LÉAUTAUD

Cette réponse m'aurait suffi, et l'incident se serait borné là, si M. Jean Royère, même sans me faire ses excuses, auxquelles pourtant j'avais droit, s'était tu. Mais M. Jean Royère n'aime pas à entendre la vérité et, en ce qui me concerne, il ne lui a pas plu davantage de la dire, cela malgré de nombreux témoins et sans rien montrer de ma défense. Il convient que vos lecteurs, s'ils n'ont pas été complètement renseignés par lui, le soient par moi.

D'abord, M. Jean Royère intitule son article : *Une mésaventure des Poètes d'Aujourd'hui*. Puis il débute : « *M. Léautaud est un brave homme, mais, ayant de l'esprit, il commet de fréquentes bévues* ». Alors que cette mésaventure et cette bévue sont uniquement son fait, M. Jean Royère joue là sur les mots, et vos lecteurs, maintenant qu'ils ont ma lettre sous les yeux, pourront en juger.

Arrivant ensuite, après avoir émis sur ma personne différentes appréciations ins intérêt pour ce débat, à sa manifestion du mardi 19 janvier, M. Jean Royere rit :

« *Or, le 19 janvier dernier, à la réunion hebdomadaire de* Vers et Prose, *il l'advint, dit Léautaud, une mésaventure. Devant une assemblée particulièrement ombreuse et particulièrement lettrée, je me levai, et tenant le tome II de l'Anthologie, je dis : « Je vais vous lire un poème de Vielé-Griffin qui est de Verhaeren, ou plutôt un poème de Verhaeren qu'on a attribué dans ce recueil à Vielé-Griffin. » Et je lus le poème ayant pour titre* l'Automne, *qu'on trouve à la page 55 du tome II, au choix Vielé-Griffin.*

« *M. Léautaud me recommande à l'avenir de « tourner sept fois ma langue aus ma bouche avant de parler ». Car M. Léautaud affectionne les proverbes — t il paraît que je me suis trompé.*

« *Je me suis trompé ! !*

« *Mais tous les poètes, tous les artistes qui formaient cette assemblée particulièrement lettrée se sont trompés aussi ou ont été trompés, car pas une voix pour ne dire : « Vous commettez vous-même l'erreur que vous reprochez aux autres. »*

M. Jean Royere est peut-être bien imprudent en appelant ainsi à sa décharge ses uditeurs du 19 janvier. Surtout, il commet manifestement une « inexactitude » n prétendant que pas une voix ne s'éleva pour mettre en doute son assertion. Au ontraire, plusieurs assistants, de ceux qui se trouvaient auprès de lui, — M. Jean toyère, s'il a de la mémoire, sait leurs noms comme moi, — furent les premiers lui demander, avant qu'il se levât pour rendre publique sa découverte, s'il était ien sûr de ce qu'il avançait, s'il ne se trompait pas lui-même, à lui dire qu'il levrait peut-être s'assurer du fait, que c'était là chose grave, — tant notre « erreur » i tous semblait énorme. M. Jean Royère répondit d'un tel ton d'assurance, affirma si haut sa certitude, se porta si bien garant de la chose, la parole et l'air si convaincus et satisfaits, qu'alors seulement, pris à tant d'aplomb, on lui accorda créance.

Poursuivant, M. Jean Royère écrit :

« *Que penser dès lors de l'utilité, de la valeur d'une anthologie? Si le public d'élite peut si aisément être induit en erreur, qu'adviendra-t-il des poètes mutilés auprès du grand public? Loin de servir la poésie, de pareils ouvrages ne font que jeter le trouble dans les esprits.*

« *Le glossateur fait maladroitement son choix, et il ne reste plus rien des œuvres abominablement tronquées, rien qu'une affaire de librairie.*

« *C'est ce que je voulais démontrer, — et j'eus recours à une leçon de choses. Elle fut plus décisive qu'une douzaine d'articles. J'ai si bien réussi que M. Paul Morisse (qui était là) me dit : « L'erreur de Léautaud vient de l'ordre alphabétique. C'est le V de Verhaeren et le V de Vielé-Griffin qui sont coupables. — Et puis le choix Vielé-Griffin était le dernier et l'imprimeur attendait le bon à tirer. »*

M. Jean Royère semble vouloir dire ici qu'il savait fort bien, en lui-même, que nous n'avions nullement commis l'erreur dont il nous accusait, qu'il a seulement voulu faire une expérience, et, en nous imputant publiquement cette erreur, démontrer l'inutilité d'ouvrages tels que le nôtre? Il aurait ainsi tout bonnement mystifié ses auditeurs? Cette explication, pour être flatteuse pour les invités de *Vers et Prose*, n'est croyable en rien. M. Jean Royère ne l'a trouvée qu'après coup, qu'après une longue étude. Tout d'abord, son intention, pour se disculper, était tout autre. En voici la preuve.

Le mardi qui suivit la parution du *Mercure* contenant ma lettre : *Une mésaventure de M. Jean Royère*, je rencontrai à la réception de Madame Rachilde un ami particulier de M. Jean Royère. M. Jean Royère a de bonnes raisons pour savoir de qui je veux parler. Ce monsieur me dit : « J'ai lu votre lettre à Royère dans le *Mercure*. Vous savez qu'il est très embêté. Mais si! Il a été de bonne foi. Il croyait vraiment que le poème était de Verhaeren. Il va vous écrire une lettre d'excuses. »

Quelques jours plus tard, un matin, ce même ami de M. Royère, venant au *Mercure* pour voir M. Alfred Vallette, me rencontra de nouveau, en présence de plusieurs personnes.

« Eh bien, me dit-il, Royère vous a-t-il écrit? »

Je répondis non, ajoutant que je n'y comptais guère.

« Oh ! il va vous écrire, vous pouvez être tranquille, me répliqua-t-il. Il s'emballe souvent à faux, mais il est honnête. Il sait qu'il s'est trompé. Il vous fera ses

excuses. Il me l'a dit. Et vous savez comment s'est produite son erreur? Non! Eh bien! voici. Il vous le racontera d'ailleurs lui-même. Un jour, Royère partait en voyage. Au dernier moment, il voulut prendre, pour lire dans le train, un volume de Verhaeren. Il fouilla, en se dépêchant, dans ses livres et mit dans sa poche sans regarder, un volume de Griffin, justement *la Clarté de Vie*. Il le lut dans le train, toujours sans s'apercevoir de sa confusion, croyant lire du Verhaeren. C'est de là que, retrouvant l'autre soir dans votre ouvrage le poème en question qu'il avait lu en croyant lire un volume de Verhaeren, il a cru que vous vous étiez trompé, et s'est enferré lui-même en se dépêchant de le dire à tout le monde. »

M. Jean Royère termine en disant :

« *Quant à Léautaud, il a couru à sa bibliothèque et n'a respiré que lorsqu'il eut trouvé dans le volume* la Clarté de Vie *resplendir le poème* l'Automne, *à la page 55*. »

M. Jean Royère a beau faire « *resplendir* » le poème de M. Vielé-Griffin pour se faire pardonner d'avoir montré comment il connaissait le poète dont il se dit l'admirateur. Il a encore commis là une « inexactitude ». S'il savait de quel rire je ris, quelquefois, il pourrait se faire une idée de la gaieté qui m'a pris quand on m'apporta la nouvelle de mon « erreur », au lieu de l'alarme qu'il me prête. En effet comme je le disais dans ma lettre du *Mercure*, — et M. Jean Royère n'aurait pu user de ce moyen s'il avait daigné éclaire ses lecteurs, — il (ce poème) figurait déjà dans la première édition des *Poètes d'Aujourd'hui* (parue en 1900, il y a neuf ans! page 399, au choix de ce poète (Vielé-Griffin).

Je vous présente, monsieur le Directeur, etc.

PAUL LÉAUTAUD.

§

Prix littéraires. — Dans sa séance du 15 juin, le Comité de la « Bourse nationale de voyage littéraire » a proclamé lauréat M. Edmond Pilon pour son volume *Muses et Bourgeoises de Jadis*.

§

Une lettre de M. Maurice du Plessys.

Mon cher Vallette,

Je vous serais très obligé de vouloir bien mettre sous les yeux des lecteurs du *Mercure* la communication suivante :

Victime, il y a plusieurs années, d'une confusion de personnes en conséquence de laquelle le bruit de ma mort, répandu dans la presse, occasionna un irréparable désastre familial, je tiens à faire connaître que mon nom exact et complet, conformément aux registres de l'Etat-civil, est : François-Sylvain-Maurice Flandre-Noblesse dit du Plessys-Flandre, plus connu dans la société sous le nom de Maurice du Plessys, dont je signe mes écrits ; né à Paris, le 14 octobre 1864. Le nom de Flandre s'écrit sans *s*. J'ajoute que, non plus que ne l'ont fait ni mon père ni ses antécesseurs immédiats, rejetons picards de l'antique tronc de Flandre, et à la différence de la disposition contraire préférée avec une égale légitimité par plusieurs de nos parents et alliés, ce nom de Flandre n'est point précédé de particule. Je ne porte non plus aucun titre nobiliaire, satisfait de la qualité de simple citoyen français : ceci dit toutefois sans rien oublier de ce que je dois de protection aux souvenirs dont je suis le gardien.

Croyez, mon cher Vallette, etc...

MAURICE DU PLESSYS
Poète lyrique
Fondateur de l'Ecole Romane française.
86, avenue d'Italie, à Paris.

§

Le Monument Charles Guérin. — Les souscriptions sont recueillies

dans différentes contrées, et ceux qui les groupent ne nous les ont pas encore tous fait parvenir. Les listes ci-dessous comprennent les souscriptions reçues jusqu'à présent au *Mercure de France* et celles qui nous ont été transmises ; pour plus de clarté, nous les publions par groupes :

Souscriptions reçues au Mercure de France : MM. Edouard Ducoté, Fernand Gregh, Henri Albert, Alfred Vallette, Fernand Baldensperger, Francis Jammes, Maurice Barrès, Charles Sadoul, H. Chantavoine, Edmond Lachenal, Louis Ganderax, Emile Verhaeren, Paul Fort, Léo Larguier, J.-J. Desaymard, Berveiller, Alfred Droin, Georges Garnier, H. de Martimprey, Mme Camille Grandjean, Mégrat, Soubies, A.-Ferdinand Herold, René Payelle, Emile Antoine, Mme Sarah Bernhardt, Armand Dayot, Jean Boucher, Docteur Baillet, Stanislas Meunier, Mme Barety, Brieux, Henri Lavedan, Mme Francisque Sarcey, Edmond Haraucourt, Mme de la Haute, Perrot, Belhomme, Adolphe Brisson, Gaipaux, Eugène Petit, Vaillant, Poinlevé, Gabriel Trarieux, Pierre Wolff, Nozières, Charles Marchal, Armbruster, Fondeville, René Boylesve, Pierre Quillard, Auguste Josset, Léon Bernardin, Charles Demange, Georges Ducrocq, André Michel..... 940 »

Souscriptions reçues par la « Revue Alsacienne illustrée » : M. le docteur et Mme Pierre Bucher, MM. le docteur F. Dollinger, Léon Dollinger, M. et Mme E. Doyen, M. le professeur et Mlle Koeberlé, M. Camille Mequillet, Mme Victor Haehl, M. Georges Spetz, *la Revue Alsacienne illustrée*, trois anonymes..... 450 »

Souscriptions reçues par M. Achille Géricot : MM. Achille Géricot, Henri Poignard, Charles Villotte, Pierre Géricot, Auguste Lasne, Vincent, Georges Dreyfus, Edouard Plique, Alphonse Moniu, MMmes Genty, de Viller, Libercier-Cédulie, Elise Douniaux.. 196 »

Total : 1.592 »

§

Publications du « Mercure de France ».

ANTHOLOGIE DE L'AMOUR PROVENÇAL, par Ernest Gaubert et Jules Véran. Morceaux choisis (texte provençal et traduction), accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Préface de J. Anglade, professeur à l'Université de Nancy. Vol. in-18, 3.50. (7 ex. hollande à 10 fr.).

LES TROIS DEMOISELLES DU PÈRE MAIRE, par Louis Dumur, roman illustré de 58 dessins par Gustave Wendt. Vol. grand in-16, 3.50 (11 ex. sur impérial whatman, à 15 fr.)

LE TEMPLE SANS IDOLES, poèmes, par Alfred Mortier. Vol. in-18, 3. 50.

NOUVEAUX ESSAIS CHOISIS DE CRITIQUE ET DE MORALE, de Thomas Carlyle, traduits de l'anglais avec une Introduction par Edmond Barthélemy. Vol. in-18, 3. 50.

LES SURPRISES DU BACHELIER PETRUCCIO, roman, par Henri Malo. Vol. in-18, 3. 50.

L'INVENDABLE, *pour faire suite au « Mendiant Ingrat », à « Mon Journal » et à « Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne » : 1904-1907*, par Léon Bloy. Vol. in-18, avec deux gravures, 3. 50 (5 japon à 15 fr. ; 21 hollande à 10 fr.).

GUSTAVE LE BON ET SON ŒUVRE, par Edmond Picard, avec un portrait et

un autographe (Collection *les Hommes et les Idées*, n° 14). Vol. in-16, 0.75.

LA JOIE VAGABONDE, poèmes, par Paul Castiaux. Vol. in-18, 3.50.

MARS ET SES CANAUX, SES CONDITIONS DE VIE, par Percival Lowell, traduit de l'anglais par Marcel Moye, avec 64 figures. Vol. in-8, 5 fr.

ECCE HOMO, SUIVI DE POÉSIES de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert. Vol. in-18, 3.50. (10 ex. hollande à 10 fr.)

§

Le Sottisier universel.

Les délégués des comités communaux à la Fédération cantonale, etc., ont adopté à l'unanimité l'ordre du jour suivant : « Considérant que les ennemis de droite et de gauche de la République radicale s'unissent étroitement dans une action parallèle, mais convergente contre le gouvernement ». — *La Dépêche* de Toulouse, 25 juin.

Fort heureusement, l'auteur s'avisa d'autre moyen de chauffage, et *l'Esprit des lois* parut, orné de la fière devise empruntée à Virgile : *Trolem, sine matre, erratum* (1). — FÉLIX DUQUESNEL, *Gaulois du Dimanche*, 3-4 avril.

« Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose... »
Trait de caractère et d'un comique excellent. Le propre des dindons est de ne jamais avouer qu'ils ne voient rien ; c'est qu'à l'ignorance ils joignent la sottise et des prétentions à la perspicacité. — E. GÉRUZEZ, édition annotée des Fables de Florian, Hachette, 1893, p. 32. (*Le Singe qui montre la lanterne magique.*)

M. Constans, le jour de la fête nationale, avait la détestable habitude de paraître, en grand uniforme, à Sainte-Sophie [mosquée], pour témoigner par sa présence de son dévouement à l'Église. — JACQUES NORDAIN, *Le Radical des Deux-Sèvres*, 27 juin.

Elle arrosa ses vêtements d'essence et mit le feu à la paille. Un instant après elle était carbonisée. Quand on est venu à son secours, on a trouvé la pauvre femme appelant les anges à genoux et implorant Jeanne d'Arc. Malgré les soins qu'on lui a prodigués elle est morte peu après. — *Le Journal*, 23 mai.

Elle descend de Dante, le grand visionnaire, qui, déjà au XVI^e^ siècle, dans Vérone toute proche où il était exilé, rêva d'une Italie unie, libre et grande. — *L'Illustration*, 3 juillet.

Cinq fois du *Manon*, six fois du *Carmen*, deux fois du *Werther*, et du *Griselidis* et de la *Navarraise!* Si avec cela M. Massenet n'est pas content! Il est vrai qu'on a eu deux *Lakmé*, deux *Barbier*, deux *Joseph*... mais, quand même, les hommes du jour étaient des Grieux et don José. — GEORGES COCHET, *le Matin*, 7 juillet.

MERCVRE.

(1) *Protem sine matre creatam* (Ovide, *Métamorphoses*, II, 553).

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

ice Homo, suivi de Poésies, traduit par Henri Albert. Vol. in-18..... 3.50

PERCIVAL LOWELL

Mars et ses Canaux, ses conditions de Vie, duit de l'anglais par Marcel Moye, Professeur à l'Université de Montpellier, membre de la Société astronomique de France. Avec soixante-quatre figures. Vol. in-8. 5 fr.

LOUIS DUMUR

s trois demoiselles du Père Maire, roman illustré de 53 dessins Gustave Wendt. Vol. grand in-16..... 3.50

THOMAS CARLYLE

ouveaux Essais choisis de Critique et de Morale, (Du Genre biographique. Voltaire. Diderot. Gœthe. Novalis. Identité de la Force et du Droit.) Traduit de l'anglais avec une troduction par Edmond Barthélemy. Vol. in-18..... 3.50

HENRI MALO

es Surprises du Bachelier Pétruccio, roman. Vol. in-18. 3.50

PAUL CASTIAUX

a Joie vagabonde, poésies. Vol. in-18..... 3.50

LÉON BLOY

Invendable, pour faire suite au « Mendiant Ingrat », à « Mon Journal » et à « Quatre ans de captivité à Cochons-ur-Marne », 1904-1907, avec deux gravures. Vol. in-18..... 3.50

EDMOND PICARD

ustave Le Bon et son Œuvre, Collection « Les Hommes et les Idées » avec un portrait un autographe. Vol. in-16..... 0.75

ERNEST GAUBERT ET JULES VÉRAN

nthologie de l'Amour provençal, Morceaux choisis, (texte provençal et traduction) accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie. Préface de J. Anglade, professeur à l'Université de Nancy. Vol. in-18.. 3.50

ALFRED MORTIER

e Temple sans Idoles, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

5e ANNÉE

POESIA

5e ANN

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

Publie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de t pays.

POESIA ne publie que de l'inédit.

POESIA a publié des vers inédits de :

Mistral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Ka — Viele-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — St Merrill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Men — Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

G. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Negri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Cavacchioli, — De Maria Buzzi, — Govoni, etc.

Swinburne, — Symons, — Yeats, etc.

Dehmel, — Arno Holz, etc.

Salvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Relations entre Paris, Béziers le Midi de la France et l'Espagne

A. — Rapide 1re classe L.-S.
Voiture directe entre Paris et Port-Bou

Aller : départ de Paris :
9 h. 05 matin (1re classe).
7 h. 25 soir (1re, 2e, 3e classes).
9 h. 20 soir (1re classe).

Retour : départ de
Barcelone 9 h. 40 m. (1re cl. — 6 h. 46 s. (1re 2e cl.).
Cerbère 1 h. 57 s. (1re, 2e, 3e) — 11 h. 11 s. id.

B. — Train de luxe bi-hebdomadaire
« Barcelone express »
(V-L V R. Nombre de places limité)

Aller
Départ de Paris (mercredis et samedis) 7 h. 20 s.
Départ de Barcelone (jeudis et dimanches) 2 h. 55(1).

Retour
Départ de Barcelone (lundis et vendredis) 3 h. 30 s. (1).
Arrivée à Paris (mardis et samedis) 10 h. 40 m.

(1) Heure de l'Europe occidentale.

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide, horaire P.-L.-M. vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

CHEMIN DE FER DU NORD

SAISON D'ÉTÉ (1909)

UNE JOURNÉE EN ANGLETER

Jusqu'au 30 Octobre inclus, les Touri pourront se procurer à la Gare de Paris-N et dans les Bureaux de ville de la Compag les 31 Juillet et 14 Août exceptés, des bi d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix très réduits ci-après :

1e classe, 56 fr. 25. — 2e classe, 34 fr. 3
3e classe, 25 fr.

(Non compris le droit de quittance de 0 fr.

Ces billets seront valables à l'aller : Nuit Samedi au Dimanche, départ de Paris-Nor 9 h. 15 soir viâ Calais-Douvres, arrivé Londres à 5 h. 29 matin.

Retour, Nuit du Dimanche au Lundi, dé de Londres à 9 heures soir, viâ Douv Calais, arrivée à Paris à 5 h. 50 matin.

Le Lundi, départ de Londres à 10 heures tin, viâ Folkestone-Boulogne, arrivée à P 5 h. 45 soir.

Ces billets ne donnent pas droit aux e gistrements de bagages, ne peuvent être longés, et ne sont valables que dans les tr ci-dessus.

MERCVRE DE FRANCE

VERS ET PROSE

Revue trimestrielle de littérature (*Cinquième année*)
Administration et direction, 15, rue Racine, Paris
ecteur : Paul Fort — Secrétaires : Tancrède de Visan et Louis Mandin
Secrétaire de l'administration : ROBERT FORT
La revue ne se vend que par abonnement

ABONNEMENT POUR UN AN (Quatre volumes)

FRANCE

ion sur simili-hollande. 10 fr.

ion sur papier impérial du Japon (tira- très restreint, exemplaires numérotés) o fr.

ion sur hollande Van Gelder (tirage eint, exemplaires numérotés) 50 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande. ..... 12 fr.
Éditions sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Les abonnements d'un an donnent droit à *4 volumes parus ou à paraître* au choix du souscripteur (*le numéro I excepté, pour l'édition ordinaire sur simili-hollande*).

ABONNEMENT POUR DEUX ANS (Huit volumes)

FRANCE

ion sur simili-hollande..... 17 fr.
japon : 160 fr. Sur hollande : 85 fr.

ÉTRANGER

Édition sur simili-hollande,..... 21 fr.
Édition sur japon et sur hollande, mêmes prix que pour la France.

Nota : Cet abonnement peut partir de tel numéro en arrière au choix du souscripteur *numéro I excepté pour l'édition ordinaire*).

Abonnement pour trois ans (*Douze volumes*) : France : 23 fr. Etranger : 27 fr.
Sur japon : 200 fr. Sur hollande : 100 fr.

Nota : Cet abonnement peut partir de la première année (1905-1906) (*le numéro I epté, pour l'édition ordinaire*).

numéro I de " Vers et Prose " (édition ordinaire sur simili-hollande) se vend à part au prix de DOUZE FRANCS

SOMMAIRE DU DIX-SEPTIÈME TOME, AVRIL-MAI-JUIN 1909

N Moréas	Verlaine	5
ILE Verhaeren	Conseil	10
ANCIS Jammes	Lettre à V.-D. Prêtre (*Au sujet d'Emmanuel Delbousquet*)	11
GUES Rebell	Je demande des hommes	13
BERT de Montesquiou	Poèmes	14
IL Fort	Vélizy, Nemours et Recloses	20
BASTIEN-CHARLES Leconte	Loisirs de Spectre	29
URICE de Faramond	Ode	31
-L. Stevenson (Louis Lemaire, rad.)	A la Pagaie	34
RGUERITE Gillot	Le Passé	42
ES Romains	A la foule qui est ici	44
ILE Cottinet	Dimanches	47
UIS Lormel	Une Ame d'Enfant	50
ARLES Vildrac	Une Auberge	57
NCRÈDE de Visan	Œuvres : Sur l'Œuvre d'Albert Mockel	61
GO Von Hofmannsthal (Paul Strozzi et Stéphane Epstein, rad.)	Elektra, drame (*suite*)	86
LIEN Ochsé	Conférence sur Henri de Régnier	96
SEPH Billiet	Orgueil	123

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente ch. not. Paris, 27 juill. **Une Maison à Paris, angle 53 Bd HAUSSMANN et r. Auber, 18.** Sup. 212m. Rev. loc. prle 52.000 fr. Charges supp. pr locataire sauf. imp. fonc. **M. à pr. 650.000 fr.** S'ad. Mes Lombard, av. Bar-le-Duc, et Durant des Aulnois, not., Paris, 15, r. Tronchet.

FERME du Château, com. de Moussy-le-Neuf (S.-et-Marne). Cce 167 h. 98 a. Louée pr bail 16.000 fr. **M. à pr. 240.000 fr.** A adj. 22 juillet, 2 h., ét. Me Fauvel, not. à Daumartin-en-Goële. S'adr. audit Me Fauvel et à Me Bossy, not., Paris, 11, r. Pyramides.

Ville de Paris (Terrains du Champ de Mars)

A adj. s. 1 ench., Ch. Not. Paris, 27 juillet en 3 lots.

3 TERRAINS D'ANGLES 1e et 2e Avenue Ch.-Floquet et r. Gal Lambert. Sces 477m75 et 437m75. **M. à pr. 180 fr.** le m. 3e Av. de **Suffren** et r. Gal **Lambert.** Sce 437m75. **M. à pr. 145 fr.** le m. S'ad. not. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. ench.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not. Paris, 3 Août 1909.

4 TERRAINS Av. Gambetta et r. Robineau Sces 360m80 à 444m54. **M. à pr. 70 fr. 2 TERRains d'Angle.** 1e Boul. Ney et le m. **r.** du Poteau. Sce 243m25. **M. à pr. 50 fr.** le m. 2e r. Jean Dollfus et Leibnitz. Sce 133m. **M. à pr. 70 fr.** le m. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. ench.

VILLE DE PARIS

A adj. s. 1 ench. Ch. des Not., Paris, 27 Juillet 1909.

4 TERRAINS 1e rue Turbigo. Sce 143m63. **M. à pr. 700 fr.** le m. 2e Angle r. Stéphenson et J. F. Lépine. 386m30. **M. à pr. 200 fr.** le m. 3e r. Damrémont. Sce 311m. **M. à pr. 100 fr.** le m. 4e Angle r. Francœur et des Saules. Sce 71m98. **M. à pr. 150 fr.** le m. S'ad. Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, r. Pyramides, dép. ench.

GENNEVILLIERS Propriété à usage d'USINE lieu dit « Les Lots ». Cont. 9.955m. — Matériel; 2 brevets (broyeur et four stérilisateur). A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, le 27 juillet 1909. S'adr. à Me Thion de la Chaume, not., 8, boul. Sébastopol.

DOMAINE de Montgalin, près Avallon (Yo Cce 200 hect. **M. à pr. 275.000** A adj. s. 1 ench. ch. not. Paris, 20 juillet 1909. Me Crémery, not., 17, r. de la Ville-l'Evêque.

Le VÉSINET (S.-et-O.). Grande Propriété « Le Rêve », route de la Cascade, 3. Cce 7252m. **M pr. 90.000 fr.** Adj. s. 1 ench. ch. n. Paris, 20, Me Moreau, n., 76, r. St-Lazare.

Propriété à Paris R. St-SAUVEUR 71 et 73 1.000m. Rev 36.505 fr. **M. à pr. 440.000 fr.** Adj. s. 1 e ch. not. Paris, 27 juil. S'ad. Me Dubost, not., 3 Mathurins.

ASNIÈRES villa, 8, av. Faidherbe. Cce 1.0 **M. à pr. 25.000 fr.** Adj. ch. 27 juill. Me Moreau, not., 76, r. St-Lazare.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILI

Pour les stations thermales et balnéair des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les ga des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Ly Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi pa voyageur et avec les réductions suivantes les prix du tarif général pour un parcours *a et retour compris* d'au moins 300 kilomètr Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou pl 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours e pruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerran les billets ne sont délivrés qu'aux familles d moins 4 personnes et le prix s'obtient en aj tant au prix de 6 billets simples ordinaires prix d'un de ces billets pour chaque mem de la famille en plus de trois.

Durée : 33 jours, non compris les jours de dép et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplém de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditi dans lesquelles peuvent être effectués les divers voya d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratu ment à toute personne qui fera parvenir au Serv commercial de la Compagnie, 54, boulevard Ha mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livr 0 fr. 25.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

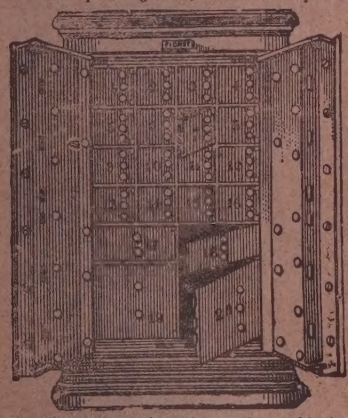
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St-Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra
Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	**25 fr.**	UN AN.....	**30 fr.**
SIX MOIS.....	**14 »**	SIX MOIS.....	**17 »**
TROIS MOIS.....	**8 »**	TROIS MOIS.....	**10 »**

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.